<366217878700 15

S

<366217878700 15

O.K

Bayer. Staatsbibliothek

B. L. franç. p. 705.

B. L. 5106.

Epist. 947

LETTRES
DE M. J. DE
WICQUEFORT,

Chevalier de l'Ordre de St. Michel, Conseiller de Madame la Landgrave de Hesse, son Résident aupres de Messieurs les Estats des Provinces Unies, &c.

AVEC LES REPONSES
DE
M. G. BARLE'E.

TROISIEME EDITION.

Nouvellement Revuë & augmentée.

A AMSTERDAM,
Chez BALTHASAR LAKEMAN.

A LEYDE,
Chez JEAN & HERM. VERBEEK.

M D C C X X I I.

LETTRES
DE M. J. DE
VITCQUEFORT,

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

A MONSIEUR

HADRIEN RÉLAND,

Professeur en Langues Orientales dans l'Université d'Utrecht.

MONSIEUR,

L'Empressement que l'on fait paroitre pour les lettres des sçavans & particulierement de ceux qui ont part aux affaires publiques, m'a fait prendre la résolution d'imprimer de nouveau les lettres de M. M. Wicquefort & Barlée, dont les écrits sont recherchez & admi-

rez

rez de tous ceux qui ont quelque goût pour les ſciences. J'eſpere que cette nouvelle édition ſera pour le moins auſſi bien receuë que la précedente, n'aiant rien négligé pour la rendre plus correcte & plus parfaite. Mais, Monſieur, ce qui releve le plus mon eſpérance eſt vôtre nom qui eſt à la téte de ce livre: nom déja ſi illuſtre par les excellens ouvrages que vous avez mis au jour, & par ceux dont vous continuez d'enrichir la République des lettres, qui tous vous atirent l'admiration des ſçavans, & leur font ſouhaiter de nouvelles productions de vos ſca-

ſçavantes veilles. J'eſpere, Monſieur, que vous aurez la bonté d'excuſer la liberté, que je prens de vous dédier ce petit livre, Je ſçai que le ſujet qu'il traite a peu de raport à celui qui vous occupe ſi avantageuſement pour le public & qui fait tant d'honneur à notre Académie: Cependant comme c'eſt le premier ouvrage que j'imprime, j'ai cru que vous ne desaprouveriez pas, que je fiſſe paroitre en cette occaſion le vif reſſentiment que j'ai pour toutes les graces que vous avez bien voulu faire à mon Pére & à toute nôtre Famille. Heureux ſi je pouvois vous donner

des

EPITRE.

des preuves du profond respect & de la parfaite reconnoiſſance avec les quels je ſuis

MONSIEUR,

Votre très humble & très obeiſſant Serviteur.

JAQUES BROEDELET.

LETTRE

DE MONSIEUR

GASPAR BARLÉE

A

M. CONSTANTIN HUIGENS:

Laquelle rend témoignage du Sieur VIC-QUEFORT.

Vous ſouhaitez de ſçavoir, tres-noble HUIGENS, qui eſt celui qui vous préſente ces Lettres; je ne puis pas encore vous le dire. Le lieu où il eſt né? Celui où nous mourons tous. Sous qui il a eſté élevé? ſous Apollon, les Muſes, & les Graces. Quel lait il a ſuccé? celui de la vérité, de la douceur, & de la politeſſe. En quel Collége il a eſtudié? en celui d'un bon eſprit. En quel ſiécle? en celui où l'i-

gnorance, l'ambition, & l'avarice régnoient dans le monde. En quelle Epoque? L'an du commencement de la folie, qui ne ſe peut marquer. Où il demeure? dans un lieu, où l'on adore, non Nitzliputzli le Dieu des Méxicains, mais l'argent. Sur quelle riviere? ſur une, où les délicats en mangeant des anguilles, mangent leurs propres excrémens. A quelle enſeigne? de la Charuë, mais à la quelle aucun Taureau n'eſt attaché. Vous voulez auſſi ſçavoir ce qu'il fait? il favoriſe les gens de bien. Ce qu'il ne fait pas? il ne parle mal de perſonne. Ce qu'il eſt? mon Legat à Latere. Ce qu'il n'eſt pas? Pere. Ce qu'il aime? la vertu. Ce qu'il n'aime pas? la Cour. Ce qu'il ſçait? eſtre content de ſa condition. Ce qu'il ne ſçait pas? tromper. Ce qu'il deſire? de faire du bien à pluſieurs. Ce qu'il craint? d'offenſer ſes amis. Quand il s'afflige? lors que les méchans ſe réjouïſſent. Quand il a de la joie? lorsque les gens de bien ne ſe plaignent pas. Combien de langues il ſçait? une, celle de la ſimplicité & ſincerité. Celle qu'il hait? la flateuſe & la médiſante. Quel-

les

les ſont ſes délices? celles des Romains & des Grecs. Ce qu'il y aime enfin? les choſes les plus anciennes. Quel il eſt dans le Barreau? peu crédule. Dans l'Egliſe? comme il doit. Dans les Feſtins? trés honneſte. A la Cour? craignant pour l'avenir. En ſon lit? je ne ſçai. Vous voulez encore que je vous diſe quel trafic il fait? celui de gâgner les gens de bien. Ce qu'il compte? vos vertus. Ce qu'il péſe? les bienfaits qu'il a receus. Sur quel pied il rêgle ſa deſpenſe? ſelon ſon bien. Quelle Phiſionomie il a? un air beau & ouvert. Quels ſourcils? il n'en a point. Quels yeux? de fort bons. Quel eſt ſon cœur? franc & ſincere. Sa démarche? fort modeſte. Comment il eſt habillé? à la maniere de Grecs, marchant avec des bottes. Voulez-vous maintenant ſçavoir qui il eſt? je vais vous le dire, c'eſt Vicquefort voſtre intime ami & le mien. Adieu, aimez-nous toûjours. Le 25. Decembre 1635.

LETTRE I.

Pour Amsterdam.

Au Tres-Illustre Gaspar Barlée Docteur en Medecine, & Professeur.

Vous me remerciez, Monsieur, de ce que je vous ai procuré la lecture de la Balance de M. du Puy : & moi je tiens que vous m'avez sensiblement obligé, en vous y appliquant si bien pendant quelques momens, puis que sans cela j'aurois esté privé de vôtre belle lettre & de vostre avis, le plus juste qu'il se puisse sur ce sujet. Je crains fort que les paroles du bon M. du Puy ne lui attirent quelque chose de fascheux de la part des Espagnols : Car on dit, qu'il a esté cité il y a long-tems a Brusselles, que son traité de la Balance a esté défendu en Brabant, & qu'on en faisoit des perquisitions. Le désir de la paix, que l'ennui de la guerre, & son désespoir du restablissement des affaires, lui avoient inspiré, de mesme qu'aux autres Flamands, a porté ce sçavant homme à mettre au jour cet écrit, qui à la vérité, comme vous le dites aussi, est plein d'érudition

& d'eſprit, mais qui, eſtant contraire aux Eſpagnols, pourroit bien eſtre fatal à ſon auteur; Car dans tout ce traité il ne fait autre choſe que prouver clairement & l'extreme foibleſſe de ſon Prince, & la grandeur de nos forces; enſuite dequoi il demeure d'accord, que la paix nous ſeroit à la vérité avantageuſe, mais qu'elle ſeroit néceſſaire à nos ennemis. Dieu veuille que les choſes aillent bien pour tous. Adieu, Mon cher ami, aimez-moy toûjours, & me croyez

Voſtre tres-affectionné ſerviteur

JOACHIM VICQUEFORT

Le 20. Juin. 1633.

LETTRE II.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR Pour Leide.

J'eſtois ſur le point de partir pour la Haie avec ma femme, lorſque j'ai receu voſtre lettre. Cela m'a fait remettre mon départ à Samedi prochain, en ſorte néanmoins que j'eſpere vous voir à Leide en paſſant, pour déliberer avec vous ſur ce qu'il y aura à faire. Comme j'ai quelques affaires à terminer à la

Haie, je ne ſçai point encore ſi je pourrai ſatisfaire aux prieres obligeantes de M. d'Overbeek, à votre déſir, & à ce que je ſouhaiterois auſſi moi-meſme. Ma femme ne croit pas que jouiſſans du droit de retour nous puiſſions honneſtement nous trouver à des Nôcès; mais, je vous prië, que cela ſoit dit entre vous & moi. Je ne déferérai pas néanmoins à ſon ſentiment que je n'aye ſceu auparavant le voſtre; car je vous prië de croire que cette affaire dépend principalement de voſtre prudence & de voſtre avis. Adieu, Mon cher Ami, nous vous baiſons tous les mains, & à Madame voſtre Epouſe.

A Amſterdam le 21. Juillet 1633.

JOACH. VICQUEFORT.

Saluez de ma part, ſi cela ne vous fait point de peine, M. Overbeck avec ſa chere Epouſe, M. Kinderlinge, l'Illuſtre Cunée principalement, & tous nos autres amis.

LETTRE III.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR, Pour Leide.

Pour vous montrer que je ſuis ſans

ſans façon & ſans cérémonië ; j'ai enfin réſolu d'aller demain droit à Alphen, apres avoir changé de ſentiment, & paſſé par deſſus tous les ſcrupules de cérémoniës que ma femme alléguoit. Je vous le fais ſçavoir afin que vous ne nous attendiez pas à faux à Leide. Si cependant vous avez quelques avis à nous donner, nous les ſuivrons préférablement. Adieu, Monſieur, Saluez de noſtre part Madame voſtre Epouſe & tous nos amis de vos quartiers. Ecrit à la haſte, à Amſterdam le 22. de Juillet 1633.

Voſtre . . . .

JOACH. VICQUEFORT.

LETTRE I.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR

Depuis que vous nous avez quittés tout eſt froid ici, l'air, les Eſtudes, & les Amis. A la rigueur de l'air j'oppoſe un bon feu. La pareſſe que l'hiver cauſe pour l'Eſtude, je la guéris par des digreſſions Poëtiques, que je compte moins pour un eſtude que pour un paſſe-tems. Le froid de l'Amitié vient de

voſtre abſence, puiſque vous eſtes ordinairement le lien de pluſieurs amis en ces quartiers, mais pour parer à cet inconvenient, il eſt néceſſaire d'avoir recours aux Lettres, par le moyen deſquelles l'on vous parle, quoi que vous ſoyez abſent. Vous eſtes maintenant a la Haie qui eſt le Centre des nouvelles. Vous vous y promenez, vous y diſnez, vous y ſoupez avec les perſonnes de Cour. Ce ſeroit merveille ſi dans un eſtat ſi heureux vous aviez le loiſir de vous ſouvenir de moi. Pour moi je hais le brillant de la Cour, quand ce ne ſeroit que parce qu'il me ravit le plaiſir de voſtre agreable converſation. J'eſpere que vous reviendrez dans peu, afin de nous faire part des impénétrables ſecrets des Puiſſances. Vous eſtes maintenant plus proche des Dieux, en ſorte que ſi vous vous ſouciez des affaires publiques, vous pouvez ſçavoir ce que le Roy a dit dans l'oreille à la Reine, & l' entretien de Junon avec Jupiter. J'apprendrai de vous quel ſecours nous devons attendre de la France & des Venitiens dans les guerres que nous avons. Il ne s'eſt rien paſſé de nouveau ici depuis la plaiſante avanture qui

eſt

eſt arrivée aux Marchands que vous ſçavez. Ceux qui commandent font de nouveaux dénombremens de Magiſtrats d'une année à l'autre. Ceux qui obéiſſent retiennent l'ancien dénombrement. Quelques-uns s'enrichiſſent, d'autres ſe ruinent, d'autres enfin à l'éxemple de Bias s'en vont à Viane, & dans leur pauvreté, s'imaginent eſtre Rois de Cappadoce. Vous apprendrez chez vous, de ceux de voſtre Famille, l'hiſtoire du Preſtre Plancus: car je n'aime point à faire paroiſtre ſur le Théatre ces Docteurs à Capuchon, outre que ce n'eſt pas ma couſtume de décrier perſonne, que je n'aye ſceu auparavant s'il eſt coupable. Adieu. Monſieur. Voſtre . . .

Le 4. Frevier 1634.

GASPAR BARLEE.

LETTRE IV.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlee.

JE n'ai pu, Monſieur, vous eſcrire plûtoſt pour vous marquer mes reſpects, & mes autres devoirs. Comme j'y ai ſatisfait en partië, je ne puis me diſpenſer de m'acquitter de ce que

j'ai promis à mon bon ami Monſieur Barléé. Vous ſçaurez donc que tout ſe diſpoſe ici à la guerre, & que les préparatifs ne s'y ſont jamais faits avec plus de diligence. On envoie aujourd'hui l' artillerie à Dordrecht. Le Prince a ordonné à tous les Officiers de guerre, & ſurtout aux François & aux Anglois de ſe rendre à leurs Garniſons. La pluſpart des troupes de Friſe marchent du coſté d' Arnhem, & un grand nombre d' autres vers la Meuſe. Cela fait croire à pluſieurs que Pinſius doit former l' Armée en ces quartiers-la pour prévenir les ennemis, & faire échouer leurs deſſeins: car on croit que les troupes qui eſtoient dans le Luxemborg, & qu' on nous mande eſtre en marche ſont plûtoſt deſtinées à une entrepriſe dont le Marquis d' Aytone ſemble nous menacer, qu' à faire une irruption dans la Weſtphalie. Pour ce qui eſt des levées de l' Electeur Palatin de Neubourg, on en craint ici toutes ſortes de malheurs. Les Eſtats, pour éviter le danger, ont député Mrs. Arnhemius & Ripperda à Duſſeldorp, avec ordre de demander au Duc de Neubourg qu' il congedie au plûtoſt ſes troupes,

qu' au-

qu'autrement & en cas qu'il contrevienne à la neutralité, ſa témérité ne demeurera pas impunië. L'Ambaſſadeur de Suéde a eſté aujourd'hui admis à l'audience de Meſſieurs les Eſtats. Il a fait ſa harangue en Latin, mais je ne l'ai point entenduë. On écrit de Bruſſelles que le Prince de Barbançon, & M. de Grammont Bourguignon de nation ſe ſont battus en duel contre Meſſieurs Manriques & Borgia Eſpagnols. Le premier & le dernier ont eſté, à ce qu'on dit, dangereuſement bleſſés, & le ſecond tué. On fait venir leur querelle d'un affront receu à la vente publique des meubles de l'Infante Iſabelle. La veuve d'Ignace Borgia voulant acheter quelques vaſes de porcelaine que Barbançon vouloit auſſi avoir, enchérit de beaucoup ſur luy. Barbançon en eſtant piqué luy dit qu'elle agiſſoit en cela comme ſi elle eſtoit ivre. Cette femme en fut ſi tranſportéë de colere, qu'elle pria Pierre Manriques Capitaine de Cavalerie de vouloir venger ſon honneur, avec le jeune Borgia ſon fils unique qu'elle luy donna pour ſecond. Manriques s'eſtant ſur l'heure engagé à le faire, appella

Bar-

Barbançon. Celui-ci auſſi-toſt ayant pris Grammont avec lui ſe rendit ſur le champ, où peu de tems apres en eſtre venu aux mains il fut bleſſé à la teſte. Le ſang qui couloit en abondance de ſa plaie lui couvrant tout le viſage, le mit en danger d'eſtre tué par l'Eſpagnol; mais ſon valet qui eſtoit prés de luy, le ſecourut & perça l'autre; Borgia fut auſſi ſur ces entrefaites bleſſé à mort. Les lettres de Conſtantinople marquent qu'on y a fait mourir quatre-vingt Polonois; qu'un des principaux Officiers a réduit en cendres Tyr, Sidon & S. Jean d'Acre, & ce qui ſurpaſſe toute inhumanité, que le Grand Seigneur lui-meſme alloit dans les auberges, & dans les Cabarets, & tuoit tous ceux qu'il y trouvoit mangeans de noſtre herbe ſainte. La compagnie que j'ay m'empeſche de faire ma lettre plus longue. Excuſez donc ſi elle eſt ſi mal écrite & ſi courte, ou plûtoſt ſi elle eſt ſi longue & ſi peu polie.

Voſtre . . .

JOACH. VICQUEFORT.

A la Haie le 27. Fevrier 1634.

Saluez, s'il vous plaiſt, de ma part Madame voſtre chere Epouſe.

LETTRE II.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Voſtre lettre m'a eſté renduë ſur le minuit, qui eſt l'heure d'où les Sacrificateurs Egyptiens commencent le jour. Ne croyez pas néanmoins que je me fuſſe occupé à l'eſtude juſqu'à cette heure-là. Je n'aime pas à m'y appliquer la nuit; cela m'incommode, & ne plaiſt pas à ma Femme qui m'eſt comme un Legat à Latere. Le tresnoble Realius nous avoit donné un repas magnifique, & nous ne puſmes nous retirer que fort tard. Quoique j'euſſe un peu trop bû, je ne voulus pas néanmoins m'aller coucher que je n'euſſe lû voſtre lettre. Elle me plut tellement que l'ayant miſe ſous le couſſin de mon lit je dormis d'un ſommeil fort doux & agréable. C'eſt ainſi, pour parler en termes figurés, que vous m'avez ſervi de Couſſin. Je ſuis à préſent ſéparé de ma Femme, qui m'a enfanté, non deux jumeaux comme fit Latone, mais un Fils qui vaut deux jumeaux. Je ne penſe pas qu'Hercule

lorſqu'il eſtoit encore dans le Berceau, & qu'il ſuffoquoit les Serpens que ſa Belle-mere envoyoit contre lui, ait eſté plus fort & plus vigoureux. Cet Enfant ſemble approuver plûtoſt la guerre que la Tréve avec la France: car il criaille fort, & fait beaucoup de bruit, ce qui eſt le propre des gens de guerre. Il cauſe de grands troubles dans noſtre Royaume. S'il eſtoit plus avancé en âge, je ne craindrois pas de l'oppoſer aux Gladiateurs Barbançon, Grammont, & les deux Borgia. J'ai oüi dire que la France & les Eſtats Generaux des Provinces-Uniës eſtoient à préſent d'accord. Cela plaiſt à quelques-uns, & déplaiſt à d'autres. Pour moi, Monſieur, dans les choſes qui regardent la foi, je me ſoumets aux decrets de l'Egliſe Univerſelle, & en ce qui touche le Gouvernement Politique, à l'Eſtat & au Prince: car je ſouhaite de paſſer tout enſemble pour bon Chreſtien & pour bon Citoyen. Adieu, Monſieur, ſaluez s'il vous plaiſt, de ma part Monſieur de Zulichem.

Voſtre . . .

G. BARLE'E

Le 10. Mars 1634.

LET-

LETTRE V.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

Voſtre abſence m'empeſcha hier de vous faire part de ce que mes amis de France & d'Allemagne me marquent, non par meſure, mais en abondance. Je vais donc maintenant vous les marquer. De France, on écrit qu'on avoit envoyé au Duc d'Orléans, qui eſt malade de la goutte dans la ville de meſme nom, des Deputés tres honorables, ſçavoir ſix Theologiens & deux Politiques, dont les plus apparens ſont le P. Joſeph, & M. Bouthillier Secretaire du Roy. C'eſt pour examiner la validité du mariage que ſon A. R. a depuis peu contracté avec la Princeſſe Marguerite de Lorraine, pour en propoſer la rupture à ce Prince, & pour le porter par leurs raiſons à y conſentir. Affaire aſſûrément tres épineuſe & tres délicate, à laquelle néanmoins ces Deputés ſe perſuadent que le Duc donnera les mains; & au cas qu'il euſt quelques ſcrupules là-deſſus, qu'ils lui ſeront facilement levés par Puylaurent

rent, qui autrement ſe verroit fruſtré du grand avantage qu'on lui fait eſpérer d'épouſer la Pont-Chaſteau Niêce du Cardinal de Richelieu, & d'une donation de cent mille francs, avec la qualité de Duc qu'on lui a promiſe. On croit auſſi que c'eſt dans cette veuë qu'on a envoyé le Cardinal de Lion à Rome, afin d'obtenir l'approbation du Pape. Sa Sainteté a voulu qu'on fiſt des réjouïſſances publiques pour le retour de ſon A. R. en France, & pour ſa réconciliation avec le Roy ſon Frere, ayant fait allumer des feux dans la ville de Rome, & chanter le Te Deum en action de graces. Je n'eſtime pas que ce ſoit une choſe de moindre conſequence, que le Roi ait eſtabli un Conſeil Souverain à Nancy, & qn'il aït obligé les Sujets du Duc de Lorraine, tant Eccleſiaſtiques, que Laiques à lui faire ſerment de fidélité & d'obéiſſance. Car il eſt certain que cela cauſera une tres rude guerre, n'y ayant rien que la Maiſon d'Auſtriche ne mette en œuvre pour reſtablir un Prince qui lui eſt fort uni. Pour ce qui eſt de l'Armée Navale d'Eſpagne qui eſt ſortië du Port de Meſſine avec le Mar-

quis

quis de Sainte Croix, les François n'en craignent plus rien : ils ont ſi bien pourveu aux Coſtes de Provence qu'elles ſont à couvert de toute inſulte. Les Envoyés des Princes d'Allemagne ſont partis de Paris avec toute la ſatisfaction poſſible, & apres avoir obtenu du Roi les Articles ſuivans. I. Que ſa Majeſté fournira aux Proteſtans douze mille hommes de pied. *II.* Qu'elle leur donnera tous les ans un million de livres. III. Que le Comte d'Oxenſtern avec le Conſeil des Confederés aura la direction des affaires. IV. Que le Duc de Veimar aura le commandement de l'Armée. V. Que le Marquis de Feuquieres Ambaſſadeur de ſa Majeſté aura entrée au Conſeil. VI. Qu'on ne fera point de Paix, ſans que ſa Majeſté tres Chreſtienne y ſoit compriſe. Le reſte ne contient que d'épouvantables ſecrets. Ces choſes marquent à la verité la grande affection que le Roi a pour les Princes & pour l'Allemagne, & auſſi les genereux deſſeins de ſa Majeſté. Mais il ne faut pas que vous croyiez qu'elle entreprenne rien directement contre l'Empereur. Une preuve certaine que la protection du Roy trés Chreſtien

ſtien ne s'eſtend pas au de là du Rhin, eſt que le Comte de Hanau qui eſtoit allé en France, pour en eſtre participant, ne l'a pû obtenir. Au reſte les troupes de ſa Majeſté ſont campéës aux environs de Spire & de Vormes, afin que le Duc Bernard les trouve toutes preſtes pour le ſecours ci-deſſus. Ce Prince regloit ſes affaires d'une maniere qu'il ne ſera pas long-tems à partir. Il eſt auſſi arrivé à Paris des Envoyés des Cantons Suiſſes Confederés, Berne, Zurich, & Schafhouſe pour demander du ſecours contre les Catholiques. Il s'eſt répandu un bruit que les Griſons avoient quitté le parti de la France, & que le Roi avoit envoyé le Duc de Candale pour les mettre à la raiſon. Voilà ce que j'avois deſſein de vous mander, remettant à vous dire le reſte à noſtre premiere entreveüe. Cependant excuſez, ſi je vous écris avec tant de precipitation, & continuez de m'aimer toûjours. Adieu Monſieur, je vous ſouhaite le bon jour & à Madame voſtre Epouſe.

J. VICQUEFORT.

Ecrit tres à la haſte le 20. Novembre 1634.

LET-

LETTRE VI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

Je me réjouis & vous félicite de voſtre retour dans voſtre Famille. Nous ſommes tous en bonne ſanté, & mangeons quelquefois plus tranquillement nos huiſtres d'Angleterre, que les Allemands ne mangent leurs Champignons & leurs limaçons. Pour ce qui eſt de ceux de Francfort, les ennemis leur ont tellement coupé les paſſages, qu'il eſt arrivé quatre Couriers conſécutifs, ſans porter de leurs lettres: mais s'il eſt vrai ce que diſent ceux qui viennent de ces quartiers, que les Imperiaux ont ſurpris la ville de Hoechſt ſituée ſur le Mein, entre Francfort & Mayence, & de la dépendance de l'Archeveſché de cette derniere ville, je crois ceux de Francfort en tres grand danger, & Oxenſtern obligé de chercher au pluſtoſt une autre place de réſidence. Pour les nouvelles de France, elles ſont toutes agreables. Les cerémonies de mariage des trois Nieces du Cardinal de Richelieu qui eſtoient fiancées au Duc

de

de la Valette, au Comte de Guiche, & à Puylaurent, se firent le vingt huitiesme Novembre, avec plus de pompe & d'appareil que celles du mariage d'Adam & d'Eve. Il y avoit pour chacune des Epousées une table de vingt-quatre couverts, pour le service de laquelle les Huissiers & les Maistres d'Hostel avoient receu huit mille francs. Je ne crois pas néanmoins qu'entre les mets les plus exquis on y ait veu des huistres plus fraisches que celles que nous mangeasmes il n'y a pas long-tems. Ce qu'il y a de plus plaisant, est que les maris ayant receu chacun quatre vingt mille escus d'or pour la dot de leurs femmes, on en donna encore vingt mille au Comte de Guiche pour avoir cedée à Puylaurent sa fiancée qui estoit la mieux faite. On dit que le Duc d'Orleans a consenti à la rupture de son mariage, ou selon d'autres, qu'il a remis toute cette affaire au jugement du Pape. Les François pensent tout de bon aux affaires d'Allemagne. Cependant on ne voit pas qu'ils ayent encore déterminé jusques où ils porteront leurs armes: Il y en a qui croient, qu'ils ne les porteront pas au de là du Rhin, & qu'ils ne feront que con-

conſerver, ſous le nom de Protection, les places qui ſont en deçà cette riviere. Au reſte on donne au Duc Bernard de Veimar le commandement de l'arméë, & au Comte d'Oxenſtern la direction des Conſeils d'Allemagne, de laquelle néanmoins je prévois que le Roi de France deviendra peu à peu le maiſtre: le reſpect qu'on a pour le Comte d'Oxenſtern baiſſant en meſme tems que ſa fortune, au lieu que celui qu'on a pour le Roi tres Chreſtien augmente de beaucoup par la conſideration des bienfaits qu'un chacun eſpere de ſa Majeſté. Il y a des Seigneurs qu'elle a élevés il y a long-tems à la dignité de Colonel, & qui aſpirent à quelque choſe de plus conſiderable: ce qui les engagera puiſſamment à l'aimer, Adieu, Monſieur, aimez-moi auſſi toûjours.

Le 6. Decembre 1634.

J. VICQUEFORT.

Saluez, s'il vous plaiſt, Madame voſtre Epouſe, & toute voſtre Famille.

LETTRE III.

De M. G. Barlée A M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

C'a eſté à deſſein que j'ai laiſſé paſſer

paſſer quelques jours ſans vous eſcrire. Pendant que vous eſtiez occupé à rendre les derniers devoirs à un tres bon Pere; pendant que vous celebriez ſes funérailles, que vous faiſiez inhumer ſon corps, & que la douleur récente vous avoit ſi fort conſterné, que vous eſtiez preſque inconſolable, j'ai differé de vous mander ce que j'avois reſolu de repreſenter à voſtre eſprit & au mien, tout enſemble, puiſque l'un & l'autre ne ſont qu'un en nous deux. Vous avez perdu ici bas un Pere que vous verrez quelque jour dans un eſtat plus heureux dans le Ciel. Comme il eſtoit venu ici avant vous, il en eſt retiré avant vous, de ſorte que vous ne ſçauriez pour le preſent vous plaindre ni de la mort, ni de l'ordre. Dégouſté de la Scene de ce monde, il eſt allé dans des lieux où la face des choſes ſera toûjours la meſme & immuable: où en échange des richeſſes periſſables & paſſageres, il aura eſté fait participant de l'Eternité: où au lieu d'une vie fragile, il en aura receu une immortelle. Où ſa reputation de bon Citoyen qu'il s'eſtoit acquiſe ici bas, ſera convertie en des honneurs Divins. Celui qui eſtoit

eſtoit autrefois le guide de voſtre vie, le Maiſtre des mœurs, & le Docteur Domeſtique de la pieté parmi les ſiens, eſt decedé; mais comme vous avez receu de ſa vie de tres grands avantages, ſa mort vous doit auſſi eſtre moins ſenſible. Elle a eſté accompagnéë de bonheur, en ce qu'il vous a laiſſé en vie avec vos Freres & vos ſœurs que vous aimez tendrement; il renaiſt de jour en jour en vous tous, & a veu croiſtre les vertus dans leſquelles il a principalement excellé pendant ſa vie. Voſtre maladie ne fera pas maintenant revivre le mort, voſtre affliction ne touchera pas celui qui eſt foible & ſansforce; voſtre Pere en un mot ne ſera pas ſenſible à vôtredouleur, & voſtre mort ne fera pas les obſeques de ce bon vieillard qui vous aimoit ſi tendrement. Il s'eſt creu heureux d'avoir engendré des enfans pour ſoi, pour Chriſt & pour la vertu. Pour ſoi, afin de recevoir d'eux du ſecours & de la joie. Pour Chriſt, afin qu'ils fuſſent ſon patrimoine. Pour la vertu, afin qu'ils fuſſent en exemple aux autres. Il a vécu religieuſement, chaſtement & ſobrement, autant que la foibleſſe humaine le peut permettre. Il eſt mort tel qu'il

avoit vécu, & en mourant a donné à ſes petits fils les meſmes avis qu'il avoit autrefois donné à ſes enfans, juſques-là que ſes forces abbatuës lui ayant manqué tout d'un coup lorſqu'il parloit, la parole lui revint par un effort de ſa grande pieté, qui parla alors dans & pour ce bon vieillard, & ne ſouffrit pas qu'une perſonne ſi proche du Ciel & de Dieu parlaſt de choſes terreſtres. Que la mort d'un homme qui en mourant s'entretient avec ſon Createur, & qui aime mieux parler de ſon Redempteur, que des bagatelles de ce monde qui occupent ordinairement la pluſpart des hommes; que la mort, dis-je, d'un homme qui meurt de cette ſorte eſt douce, qu'elle eſt precieuſe devant Dieu, & qu'elle eſt pleine de conſolation. Il a fini l'acte de cette vie par une ſalutaire Cataſtrophe; il a ceſſé d'eſtre éloquent en faiſant une épilogue digne d'eſtre louéë, & a terminé ſon diſcours ſur les affaires du ſalut par un pieux & doux, j'ai dit. A peine y a-t-il eu quelque intervalle entre ſes dernieres paroles & ſa mort. Comme il alloit à ſon Dieu & à ſon Pere, il ne penſoit qu'aux choſes Divines. Mourir

rir ainſi, Mon cher Vicquefort, c'eſt mourir au Seigneur: mourir ainſi, c'eſt commencer une nouvelle & meilleure vië. C'eſt ainſi qu'en s'éloignant de nous, il eſt arrivé pres de celui qui l'a régeneré par ſa parole. Il ne s'eſt point laiſſé emporter au faſte & aux ſales voluptés de ce monde; quoi que les hommes pouſſés d'une ambition aveugle ſe laiſſent ébloüir par ces faux brillans. Il s'eſt addonné entiérement à la ſimplicité, à la candeur, à l'amour ſincere de la piété, & à des occupations honnêtes. Il a crû que les autres éxercices de cette vië étoient autant d'empêchemens pour une perſonne qui aſpire au Ciel, & autant de retardemens pour ceux qui veulent s'avancer dans la piété. Félicitez-le plûtot de ce qu'il eſt mort dans cet état, & ſouhaitez lui de loin un bonheur dont il a reſſenti en lui même les préludes, lorsqu'il étoit dans cette vallée de miſeres. Ces préludes ſont la tranquillité & la joie de l'eſprit, la paix avec Dieu, le ſentiment & le déſir des biens à venir. Nous l'avons vû quelquefois aſſis, & écrivant: nous l'avons vû auſſi ſe promenant; mais on pouvoit douter

s'il vivoit ou s'il étoit mort ; ſi c'étoit un homme, ou l'ombre & l'apparence d'un homme. En effet il ſembloit qu'il eût fait pacte avec la vië & avec la mort, que dans ſon corps deſſêché & défait il y auroit tout enſemble quelque choſe de l'une & de l'autre. A préſent, qu'il eſt entiérement dégagé de cette condition mortelle, il vit uniquement de cette partië par laquelle il a été ſi ſage & ſi raiſonnable, par laquelle il a crû, & s'eſt comporté tres honnêtement. Pourquoi enviez vous le repos à une perſonne qui eſt délivrée de tant de peines? Pourquoi être marri que celui qui a été ſur les flots des miſeres de ce monde, arrive au port, & que celui qui a achevé ſa milice de Chretien reçoive ſon congé & remporte le prix? Pourquoi celui à qui Chriſt eſt un gain voudra-t-il acheter davantage? Quelle choſe plus précieuſe & plus conſidérable peut acheter celui de qui Dieu eſt lui même la récompenſe? Pourquoi celui à qui Dieu a donné un habit de fin lin blanc & ſans tache, ſe chargera-t-il davantage de fin lin & de ſoie? Pourquoi un Marchand ſouhaitera-t-il de devoir à celui à qui on a remis dans le Ciel

une

une plus grande dette ? Pourquoi celui qui n'eſpere plus aucun bien voudra-t-il être créancier ? Quel beſoin a-t-on d'aller dans les lieux fréquentés par les Marchands & par les acheteurs, quand on a été reçû dans la compagnië des bienhûreux, où l'on ne vend ni n'achete, & où ce que l'on a n'étoit point dû, mais a été donné par grace ? vôtre Pere vous a été ôté lorsqu'il étoit dans un âge où la vië commence d'étre une maladië : dans un degré de vieilleſſe au deſſous duquel pluſieurs meurent ; dans une ſorte de maladië qui eſt aſſez douce, & qui eſt éxempte de douleurs. Les Grecs l'appellent Maranſis, & les Latins langueur. Sa mort a été telle qu'elle ne ſçauroit paſſer pour prématurée ni pour rude. Enfin il eſt mort avec une joie pareille à celle qu'ont ordinairement les grands perſonnages, les véritables Chretiens, & les bons Citoïens, lorſqu'ils ſortent de ce monde. La Nature ne vous a point ſurpris, puiſque vous l'avez vû âgé de ſoixante-dix ans. Si elle lui avoit accordé une plus longue vië, ç'auroit été plûtôt prolonger ſes miſeres & ſes maux que ſes biens & ſes commo-

dités. Comme il avoit prevû avec les ïeux de la foi les choſes a venir, & que ſon eſprit étoit rempli des penſées de l'Eternité, les maux de la vië préſente avoient perdu leur force à ſon égard, & ne lui étoient pas ſenſibles. Vous devez auſſi penſer combien de tems vous l'avez eu; & non pas combien de tems vous auriez pû l'avoir. Conſidérez plûtôt le paſſé que l'avenir, & mettez votre plaiſir à vous ſouvenir de celui dont l'Uſufruit vous a été ſi agréable. C'eſt être ingrat de prendre pour un mal la fin que Dieu ſe propoſe, lorſque nous recevons quelque bienfait de lui. J'avoüe qu'avoir eu de bons peres & de bonnes meres, eſt un des plus grands biens que nous puiſſions recevoir; mais c'eſt être inhumain & malhonnête de ne pouvoir pas ſouffrir d'en être privé. Dieu ne nous les donne pas pour contenter nos deſirs, mais pour nous aider dans nos beſoins, & lors qu'ils ſe ſont acquittés de leurs charges, il a droit de nous les redemander. Je ne prétens pas que vous ſoiez inſenſible a la mort de Monſieur votre Pere; mais je ne ſouhaiterois pas auſſi que vous ne pûſſiez

vous réſoudre à la ſupporter. Vous pouvez par un juſte tempérament de piété & de raiſon être touché de ſa mort, & ſurmonter la douleur que vous en avez. Pour cet effêt, conſidérez ce que diſent là-deſſus, non ſeulement les livres ſaints, mais encore les profanes: penſez aux inſtructions que les ſages nous ont donnéës, dont votre eſprit eſt rempli dès votre jeuneſſe, & que votre prudence vous a apris de mettre maintenant en uſage. Toutes les fois que vous y verrez la néceſſité du deſtin, l'éxemple de ceux qui meurent, les miſeres de cette vië mortelle, le bonheur de celle qui eſt à venir, & le témoignage d'une bonne conſcience & d'une droite conduite, la conſidération de tant de raiſons fera que vous ne vous emporterez pas à des plaintes qui ſeroient indignes de vous. Si vous faites réflexion à cela, vous n'aurez pas de peine de vous ſoûmettre à la volonté de Dieu, qui a voulu que vous pleuraſſiez votre pere, afin que lui même ne vous pleurât pas. De plus aïez en vénération la mémoire d'un Pere que vous avez tant aimé, & faites beaucoup de cas de la réputation irréprochable qu'il

s'eſt acquiſe. De cette maniere celui qui a eu ſoin de faire du bien à ſes enfans pendant ſa vië poura encore leur être utile après ſa mort. Adieu, Monſieur, regardez comme une partië de votre conſolation les innocentes paroles que je viens de dire. Votre piété, votre érudition, & votre prudence ſuppléront facilement le reſte.

En notre Cabinet, à Amſterdam le 20. Decembre. 1634.

G. BARLE'E.

LETTRE X.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Les Chefs de votre lettre, a ſavoir les huîtres, les Niêces du Cardinal de Richelieu, les Tables Françoiſes, le Duc d'Orléans, & Oxenſtern, ſont des choſes fort différentes. En effet les unes mangent, les autres ſont mangées; les unes ſont mariées, les autres rompent leurs mariages; les unes ont Mars contraire, les autres ont Vénus favorable. Les huîtres ſont mangées. Les François mangent, les Niêces dont je viens.

viens de parler, ſe marient. Le Duc d' Orléans frere du Roy répudie la femme qu'il avoit épouſée. Oxenſtern & les Allemands ſont malhûreux à la guerre. J'approuve ce que vous dites des huîtres; quoi que je ne ſois pas de ceux qui ſçavent, du premier coup de dent, ſi des Huîtres viennent du Promontoire de Circé, du lac Lucrin, où du Cap de Rutupie. Les uns les aiment crues, & les autres cuites. Pour moi je préfere celles qui, à l'éxemple du martir S. Laurent, ſont cuites ſur le gril & arroſées de ſuc de Coing. Les Tables Françoiſes ont été ſplendides, mais ce n'eſt rien en comparaiſon du luxe de Tibere qui fit ſervir ſur ſa Table trois Mulets de Mer qui avoient coûté trois mille ecus. Caligula avoit coûtume de dire, que l'homme devoit naître ménager ou Ceſar. Le Duc d'Orléans pouroit mériter d'être excuſé de ce qu'il a fait, s'il pouvoit auſſi facilement rendre à ſon Epouſe la virginité qu'il lui a ôtée, qu'il pouroit trouver des prétextes pour la répudier. Oxenſtern par ſon grand courage a apris à ſurmonter la mauvaiſe Fortune, & à n'être pas trop orgueilleux dans les bons

ſuccés ni trop abbattu dans les diſgraces. Il faut céder pour quelque tems à la tempête de la guerre juſques à ce que le Zéphire, qui commence à ſouffler de la France, nous ſoit favorable. Pour ce qui eſt des Niêces du Cardinal de Richelieu, je n'en dirai rien, ſinon qu'il étoit néceſſaire qu'elles fuſſent placéës pour la Dot, laquelle ſera aiméë avec plus d'ardeur par celle des Niêces qui aime moins Puylaurent. Je ſuis de retour de Leide, j'y ſuis allé & en ſuis revenu d'une maniere qu'il ſembloit que les Dieux & les hommes étoient irrités contre moi. En y allant, j'ai beaucoup ſouffert de la grêle, des vents, de la neige & de la pluië. En revenant j'ai eu un cocher lent, fantaſque, de mauvaiſe humeur, peu s'en faut que je ne diſe, digne tout au moins du gibet. Je vous irai voir après midi, & vous raconterai de plus près ce que j'ai ſouffert dans mon voïage. Le 1. Mars 1634.

G. BARLEE.

LETTRE XI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

Apres avoir reconnu les traits de vo-

votre main par le tître de votre lettre, j'ai dit en moi-même, voilà mon homme, c'eſt lui. C'eſt ainſi que les Amans malhûreux ont coûtume de ſe réer l'eſprit en ſe repréſentant l'image de leurs maitreſſes abſentes, & de prendre des ombres, lorſqu'ils ne peuvent pas avoir le corps: mais qu'entens-je? le ſçavant M. Demorius veut bien prendre la peine de traduire en François le diſcours que j'ai fait ſur les merveilles de l'Ame. Les François ſçauront donc au premier jour auſſi bien que moi, qu'elle a été leur ignorance au ſujet de l'Ame, & que ſi l'ame eſt trop épaiſſe dans les Hollandois, trop enfléë dans les Eſpagnols, elle eſt en eux toute de flamme. Ils ſçauront auſſi, ce qui a tant de fois frappé ſi rudement la France; ce qui dreſſe des embûches aux Sceptres ſoit au dedans, ſoit au dehors; ce qui parle en eux tres poliment, ce qui combat avec une tres grande ardeur, & ce qui ſaluë de tres bonne grace. Car toutes ces choſes viennent de l'Ame. Mais je ſouhaiterois fort que ce tres prudent perſonnage ne s'attachât pas trop dans ſa verſion à mes paroles, mais qu'il para-

phraſât où il ſeroit néceſſaire. Car de traduire mot pour mot, cela ne s'accorderoit point avec la beauté des expreſſions Romaines: ſeulement il faut faire en ſorte que les termes François aïent autant de grace que les Latins. Par éxemple, Martial a dit fort élégamment d'un homme délicat, qu'il aimoit la chair de Sanglier, les Mulets de mer, les cochons de lait, les Huîtres; ce que des François pouront ſans doute exprimer par une phraſe & un proverbe qui ſoit particulier à leur langue. Je n'ai point de nouvelles à vous écrire; car c'eſt de vous que j'ai coûtume d'en aprendre. A préſent que vous demeurez ailleurs, mes flûtes gardent le ſilence, comme les Orgues des Egliſes dont on ne remue point les ſouflets. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite le bon jour, & vous prie de faire mes baiſemains à Meſſieurs de Zulichem, Braſert, & Demorius. Le 18. Mars 1635.

G. BARLEE.

LETTRE XII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

Je dînai hier avec les Ambaſſadeurs de leurs Hautes Puiſſances, qui doivent s'en aller en Pologne. Quel courage penſez-vous que j'ai, à préſent qu'on m'eſtime digne de m'aſſeoir à la Table de ſi grands hommes. J'ai eu un long entretien avec le tres Illuſtre Honerdus ſur la Poeſie & ſur les vers alternatifs. C'eſt une perſonne qui n'eſt point du tout de ces ſçavans bizarres, ni ſévere hors de ſaiſon. Il m'a prié de faire une Epigramme à l'honneur des Ambaſſadeurs dont je viens de parler. Je l'ai faite aujourd'hui de grand matin, & je vous l'enverrai demain, parce qu'a préſent je n'en ai pas le loiſir. Notre armée ſort de tous côtés de ſes quartiers d'hiver. Le rendez-vous principal eſt à Arnhem. Mais le Prince tient le lit, à cauſe de la goutte dont il eſt incommodé. Il ſouhaiteroit bien de ſe faire porter au Camp dans une Litiere, mais ſon mal ne le permet pas. Quand il ne ſera plus ſi violent,

ſon Alteſſe ne tardera pas à partir : car la préſence de Turnus fait hâter le Soldat, & lui donne de l'activité. Que dirai-je du ſecours qu'on attend des François? je continue de ſuſpendre mon jugement là-deſſus. Les Princes, du lieu élevé où ils ſont, regardent comme d'une ſentinelle, ſi nous autres, auſſi bien que les François & le Cardinal Infant, nous ferons quelque choſe qui réponde a un ſi grand appareil de guerre. Cependant comme tous ne font rien que ſe divertir chacun à ſa maniere, aimons-nous, Joachim, & ne nous ſoucions pas de ces bruits de guerre, ni des menaces de Mars. Adieu, Monſieur, je vous ſalue, & Me. votre Epouſe, de même que Mrs. vos freres. Le 20. Avril 1635.

G. BARLEE.

LETTRE XIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

Je ſouhaiterois à préſent de ſçavoir, ſi vous étes arrivé en bonne ſanté en la Stormarie avec Madame votre Créüſe, votre parent, & votre couſine Mariette.

riette. J'ai regardé preſque tous les jours le Soleil & Eole; & j'ai grondé plus d'une fois celui-la, de ce que pendant votre voïage il s'eſt quelquefois caché ſous des nuages, & de ce qu'il n'a pas joint ſa lumiere à celle de vos vertus. Je ne me ſuis pas moins fâché contre Eole, de ce qu'il ſouffloit trop rudement, & de ce qu'il a fait tomber mal à propos le voile de Madame votre Epouſe. J'ai été auſſi fort chagrin de ce que vous avez eu de tems en tems une pluie fort incommode. Mais que cette pluie ne laiſſe pas de profiter à votre Junon, qui vous aime, ſi je ne me trompe, plus que Jupiter pluvieux n'aime la pluie; mais donnnez-vous de garde de lui expliquer ce que je vous dis: car ce ſont des myſteres d'Eleuſine qu'il n'eſt pas permis de révéler. J'ai ſouvent ſouhaité de faire ce voïage avec vous, non afin d'être trop ſévere, mais afin que vous ne fuſſiez pas trop modéré à rire. Lorſque j'aurai ſçû que vous étes arrivé en bonne ſanté à Hambourg, nous ſacrifirons un Taureau à Neptune, & des Merlus à Eole. Ce que je dis d'un Taureau, eſt une promeſſe que je fais à deſſein de m'en ac-

quiter ſeulement en voeu & en eſprit, & non pas réellement & en effêt: car des ſacrifices de Taureaux coûteroient trop. Notre Prince eſt preſque guéri de la goutte. Il eſt chagrin, a ce que m'écrit le tres noble van der Myle, d'avoir les pieds malades, pendant que ſes mains ne demanderoient qu'à combattre. Tous les valets de l'Ecurië, & les Chevaux partirent hier de la Haie. O guerres & horribles guerres! je vois les Campagnes écumantes de ſang, ſi quelque accident, ou quelque Dieu ne retarde de ſi grands projets. Le bruit commun eſt que les troupes de France ſont campées dans le Païs de Liége; ce que les perſonnes groſſieres ne croïent pas. Je ne penſe pas néanmoins que les déliberations des Rois & des Princes ſur la guerre qui leur eſt commune ſoient inutiles. Votre parent Weſenbec nous régala, il y a peu de jours, vos Freres & moi. Je ſerois fort ſurpris ſi l'oreille droite ne vous a point tinté, puiſqu'on y parla ſouvent de vous. Je ne doute point que vous ne vous ſouveniez auſſi de nous. Si tous ces bons offices pouvoient engraiſſer mes poules que mon

petit jardin nourrit, il ne m'en coûteroit pas tant en orge. Voïez de quelles grandes choſes je vous parle, quand je manque de ſujet ſérieux. Adieu, Monſieur & tres ſincere ami; ſaluez, s'il vous plait, de ma part toute votre Famille. Le 6. Mai 1635.

G. BARLEE.

LETTRE XIV.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlee.

J'Avoüe, Monſieur & tres cher Ami, que je vous ſuis fort redevable, pour les beaux vers que vous m'avez envoïés. Dieu a éxaucé les voeux de mon Poëte, & nous a favoriſés d'un tel voïage, que ſi vous me demandez ſi notre arrivée a été hûreuſe, je puis vous répondre qu'elle l'a été autant que nous ſouhaitions. Car, quoi que les grandes pluies qu'il avoit fait euſſent couvert les chemins d'eau & de bouë, nos conducteurs néanmoins agirent avec tant de prudence que nous fimes notre voïage ſans danger. Je ne vous dirai rien des vents favorables que nous avons eus, puiſque, avec le ſecours d'Eole qui obéiſſoit au commande-

ment du Poëte, nous avons hûreuſement paſſé tous les trajets. Notre parent Smith a prévenu vos menaces, comme il n'aime, ni ne ſçait les manieres des Hambourgeois, il s'abſtient avec une gravité hors de ſaiſon de donner des baiſers. Le bon homme nous a reçus avec tant d'honnêteté, & nous retient chez lui avec tant d' affection, que cela me fait plus de peine pour l'honneur, que pour l'amitié qui eſt entre nous. Outre pluſieurs témoignages éclatans qu'il m'en a donnés, il a voulu encore ajouter à la qualité de Parent celle de Compere; ſa chere Epouſe lui aïant, il y a dix ou douze jours, hûreuſement enfanté un fils qui eſt le neuviéme enfant de ſon pere. De cette maniere nous ſommes ici en joie & en ſanté, ſans aucun déplaiſir que celui de ne vous y point voir, & que vous ne puiſſiez pas joüir avec moi de la converſation d'un hôte ſi honnête & ſi agréable. Pour ce qui eſt des affaires publiques, je ne ſçai rien qui ſoit digne de votre curioſité. Le tres Illuſtre Foppius d'Aitzema eſt à Vienne aupres de l'Empereur, de la part, à ce que je crois, des Etats. Quelques-uns néanmoins veulent qu'il y

ſoit comme particulier, & qu'il ait changé de parti. La qualité de Baron dont ils diſent que ſa Majeſté Imperiale l'a gratifié leur donne peut-être du ſoupçon. Nous ſommes ſi incertains de la Paix entre l'Empereur & l' Electeur de Saxe, que je crois que vous n'en ſçavez pas moins que nous. Mandez moi, je vous prië ce que le Prince a deſſein d'entreprendre, ce que les François promettent, & ce que nous avons à craindre des ennemis. Faites moi auſſi ſavoir ſi nos Ambaſſadeurs pour Pruſſe ne ſont pas encore partis, ce que fait le tres noble Zulichem, s'il eſt encore à la Haie avec le Prince, ou s'il eſt a Utrecht à y faire, en paſſant, de ſecondes amourettes, & enfin ſi votre chere Epouſe & vos Enfans ſe portent bien, & ſi vous continuez de m'aimer. Cependant je vous ſouhaite, & à toute votre famille, toute ſorte de bonheur & de ſatisfaction. A Hambourg le 11. Mai 1635.

Saluez, s'il vous plaît, Madame votre Epouſe & vos enfans, de ma part & de celle de ma Junon. C'eſt le nom qu'on lui avoit donné, comon avoit donné celui de Vénus à Madame d'Overbeck. Elle vous ſaluë auſſi,

auſſi, comme font tous nos parens, ſur tout notre ami Smith qui vous eſtime avec amour, & toutes les belles qualités que vous poſſedez.

LETTRE XV.

De M. J. Vicquefort. a M. G. Barlée

MONSIEUR,

Dans le tems que je m'attendois à recevoir de vous d'agréables nouvelles j'en ai reçû de fort triſtes, puiſqu'elles m'apprennent la maladië dangereuſe de Madame votre Epouſe. Je ſouhaiterois que ma femme & moi, nous fuſſions à portéë de lui donner tous deux ou quelque ſecours, ou quelque conſolation, ſelon qu'il ſeroit expédient; mais pour le préſent nous ne pouvons faire autre choſe que d'offrir à Dieu des voeux & des prieres, afin qu'il accorde à votre chere épouſe ce qui lui ſera avantageux & à toute votre famille. Nous n'avons encore rien réſolu touchant notre voïage; mais s'il eſt permis de conjecturer, ce pourra être vers le cinquiéme de Juin. Cependant, s'il y a quelque choſe dans ma maiſon qui puiſſe vous ſervir, vous me ferez plai-

plaiſir d'en uſer librement. Touchant Foppius d'Aitzema, dont je vous écrivis il n'y a pas long tems, on tient pour certain qu'il a embraſſé le parti de l'Empereur & des Catholiques. Mais je n'ai pû encore ſçavoir qu'elle dignité il a obtenu, ni quelle charge il éxerce. Il y a huit jours qu'il eſt de retour en cette ville, mais il ne paroît pas en public. L'*Electeur* de Saxe & les Députés de l'Empereur traitent encore de la paix, & le Duc de Lunebourg a auſſi conſenti à une Trêve; de ſorte que les Peuples commencent à avoir bonne eſpérance de l'iſſuë de ces négotiations. Au reſte nous n'entendons dire ici d'autres nouvelles que celles que nous recevons des Païs-Bas, mais elles vous ſont aſſez connuës. Adieu, Monſieur & tres intime ami; ſaluez de ma part Madame votre chere Epouſe, & l'aſſûrez que je lui ſouhaite de tout mon cœur une ſanté parfaite.

Ecrit à la hâte & la nuit, à Hambourg le 18. Mai 1635. ma femme vous ſaluë auſſi, ſans oublier Madame votre Epouſe, & Meſdemoiſelles vos Filles.

LET-

LETTRE XVI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

Ce que vous me marquez de la maladie de Madame votre Epouſe, que vous ne ſçavez qu'en croire, & que ſa perſonne n'eſt pas hors de danger, eſt quelque choſe de fort triſte. Je ne ceſſerai pas néanmoins d'en avoir bonne eſpérance, puiſque la maladie tire en longueur, & qu'on ne craint plus d'apopléxie. Si l'évenement répond aux conjectures des Médecins, Dieu donnera à Madame votre Epouſe les moïens de récompenſer abondammant les peines qu'elle ſouffre. Cependant vous devez ſupporter conſtamment cette affliction domeſtique, & fortifier par votre éxemple le courage de votre famille, afin de faire voir par votre patience en particulier, ce que vous avez ſouvent enſeigné en public avec tant d'éloquence, qu'eſt-ce que peut dans les tems fâcheux une perſonne tres verſée dans la connoiſſance des préceptes de la Phiſoſophie. Vous

jugez

jugez fort bien des Princes Proteſtans d'Allemagne. Les Suedois ne tiennent pas beaucoup contre la maladie. Le Duc Bernard fait tout ce qu'il peut pour le bien public, mais je ne vois pas qu'il puiſſe faire grande choſe contre la puiſſante armée du Roi de Hongrie, étant privé des plus conſidérables ſecours des Cercles, & n'en eſpérant que du Roi de France qui eſt occupé à d'autres affaires. L'Electeur de Saxe veut aſſûrer les ſiennes par une paix qui lui coûteroit plus cher ſi l'Empereur ne craignoit rien de la France. Le Duc de Lunebourg, quoi qu'il ait été juſqu'à préſent joint aux Suedois, incline néanmoins à la paix par la perſuaſion de l'Electeur de Saxe, pourvû que le Landgrave de Heſſe ſoit compris dans le traité, dont l'Empereur l'a voulu exclure avec quelques autres. Nous avons ſujet d'être bien aiſes que la premiere expédition du Cardinal Infant n'ait pas réüſſi; il n'importe pas peu que de nouveaux Généraux ne viennent pas à bout de leurs grands deſſeins; car il eſt certain qu'un mauvais ſucces fait perdre autant de réputation, qu'un bon en feroit avoir. Il

n'y

n'y a plus de doute que l'inimitié qui eſt entre les François & les Eſpagnols n'éclate en une guerre ouverte. Il y a long tems que le dez en eſt jetté, & que les Eſpagnols ont paſſé le Rubicon dans le tems qu'ils tenoient la Moſelle fermée par la priſe de Trêves, dont ils ont emmené l'Electeur priſonnier: & certes je ne vois pas comment on pourra éteindre le feu de cette guerre, puis que les Princes & les Républiques ont été obligés d'y entrer & d'y prendre parti. Les Liégeois n'ont deſſein que de regarder combattre ceux qui ſont engagés en cette guerre, mais pour ceux de Cologne, je doute fort qu'ils puiſſent éviter leur ruine. Vous voïez bien, Monſieur, que je ne vous entretiens que de choſes communes, mais c'eſt que je n'ai rien autre choſe qui mérite d'étre écrit. Si à la premiere commodité il me vient quelque nouvelle, je vous en ferai participant. Cependant je vous dis adieu, & à Madame votre chere Epouſe; toute la famille, & moi, nous vous ſaluons tous deux.

Ecrit à la háte, à Hambourg le 25. Mai. 1635.

LETTRE XVII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

Je rougis de ce que, ſans avoir reçû aucune lettre de moi, vous avez bien voulu m'honnorer d'une des vôtres, & m'envoïer les vers que vous avez faits: vous ne pouvez aſſûrement me faire un plus grand plaiſir, puiſque vous ſçavez tres bien l'eſtime que je fais de votre perſonne & de toutes vos belles qualités. Ce que vous dites dans vos vers, à la loüange des Ambaſſadeurs qui s'en vont en Pruſſe, m'a tellement excité à les loüer auſſi, que vous ne ſçauriez en avoir de l'envie contre moi, ſans me faire un tort conſidérable. Si ces héros ſont partis depuis peu, l'horrible tempête qu'ils auront ſoufferte, leur aura ſans doute fait déteſter ce voïage, à moins qu'ils ne ſe ſoient ſouvenus de ce que vous écriviez, il n'y a gueres, à un de vos amis, que le tems qu'on emploïe pour la République n'eſt jamais ennuïeux à un homme de bien. Ce que vous me marquez de la ma-

maladie de notre Prince, eſt d'autant plus à plaindre qu'il ſe préparoit à faire voir par quelque grande action l'affection qu'il a pour la Patrie. Je ſuis ſurpris de ce que vous doutez encore du ſecours de la France, & que vous faſſiez le ſceptique, apres avoir il y a déja long tems déclaré la guerre au Pyrrhoniſme. Je me trompe fort ſi la France n'aſſiſte ſi puiſſamment les Alliés cette année, que nous n'aurons rien à craindre des ennemis. Je voudrois bien que les Allemands ne fuſſent pas ſi expoſés au danger; car ils auront à ſoûtenir les plus grands efforts des Impériaux, ſi les hûreux ſucces des François ne font quelque diverſion. Pour ce qui eſt de l'Electeur de Saxe, il n'y a rien de bon à en eſpérer pour les malhûreux, puis qu'il fera telle paix qu'on voudra, plûtôt que de s'engager dans une guerre d'où il ne pouroit ſortir. Les Seigneurs ſubalternes de Saxe attendent avec beauconp d'impatience le grand Chancelier de Suede pour, par ſon entremiſe, faire changer de deſſein à l'Electeur; mais je n'y vois aucune apparence. Je vous écrirai peut-être bientôt le reſte de cette affaire. Cependant

je

je vous ſouhaite une bonne ſanté, & ſalue tres humblement Madame votre Epouſe & toute votre famille. A Hambourg le 2. de J.

J. VICQUEFORT,

LETTRE XVIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

JE ſouhaiterois, Monſieur & le meilleur de mes amis, de vous pouvoir écrire plus au long; mais j'en ſuis empêché par l'obligeante, pour ne pas dire incommode, civilité de quelques autres amis. Ce que vous écrivez de la fauſſe couche de votre chere Epouſe, & des ſymptomes qui s'en ſont enſuivis, nous a étrangement ſurpris ma femme & moi; nous en aurons néanmoins bonne eſpérance, tant que le tres Illuſtre Verkerius dont la fidélité & le grand ſoin ne ſe rallentira pas, à ce que j'en puis juger, n'en déſeſpere point. Ce que vous me marquez des affaires publiques me plaît davantage. Je commence à avoir bonne eſpérance des nôtres, depuis que l'alliance avec la France a été ſcellée d'une illuſtre victoire. Nous verrons

dans la ſuite ce que l'Empereur & les Eſpagnols feront pour détourner cette grande tempête qui menace les Païs-Bas. Il n'y a nul doute que le bon ſuccés qu'on a eu, n'ait réparé nos forces, comme il aura affoibli celles des ennemis, & qu'il n'ait augmenté le courage des uns, comme il l'a fait perdre aux autres. Nous attendons dans peu que le Prince qui apres la jonction de ſes troupes avec celles de France, doit entrer dans le Brabant, le mettra ſous contribution & ſe rendra maitre de quelques places; ou que l'une & l'autre armée aſſiégera quelque forte ville. Vous pouvez, vous qui étes plus proche, nous apprendre ce qui en ſera. On nous dit d'étranges choſes de la Flotte d'Angleterre. Le bruit eſt qu'elle a paſſé le long de l'Irlande pour aller à la rencontre des vaiſſeaux qui reviennent des Indes Orientales, & faire que les Anglois obtiennent de la Compagnië, par la force, ce qu'ils n'ont pu juſqu'a preſént avoir par la raiſon. On croit la Paix concluë entre l'Empereur & l' Electeur de Saxe, mais on ne ſçait point encore ſi le Duc de Lunebourg y eſt compris. Il a fait une Trêve pour, par

ſa

ſa fidelité, obtenir de l'Empereur ce qu'il ne ſauroit avoir par l'équité. Il y a entre lui & ſon frere qui a ſa Cour à Hirtzaker, & qui eſt tres bien avec l'Empereur, une conteſtation au ſujet du Duché de Brunſvic, & il eſt certain que s'il peut s'en aſſûrer la poſſeſſion par ſa complaiſance, il embraſſera le parti des ennemis. Cependant le Lantgrave de Heſſe arme fortement, quoi qu'il ſoit tres éloigné pour être ſecouru des Alliés. J'ai fait vos baiſemains au tres Illuſtre Foppius d'Aitzema qui a voulu auſſi que je vous fiſſe les ſiens dans cette lettre. On tient ici pour certain qu'il a quitté notre parti, néanmoins il veut que je le croïe encore bien intentionné pour la Patrie, & même qu'il a bonne opinion du bonheur de la France, ce qu'autrement il ne croiroit pas. Il penſe à retourner bien tôt en notre Hollande, où peut-être l'ocaſion ſe préſentera de converſer avec lui. Pour nous autres, nous nous diſpoſons à partir dans huit jours, de ſorte que je n'attens plus de réponſe de vous. Cependant je vous ſouhaite, & a toute votre famille, une parfaite ſanté, & je vous ſalue tous. Ecrit à la hâte, à Hambourg le 5. juin.

Ma femme, tous nos parens ſur tout Smithſius, & moi pareillement, nous vous baiſons tres humblement les mains, & à Madame votre chere Epouſe. Pardonnez je vous prie, la négligence avec laquelle je vous écris.

LETTRE XIX.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Pendant que vous étes occupé à la Cour, j'aprens à la mépriſer avec dédain. Je ne puis pas ſupporter cet éclat, ſemblable en cela aux Choüettes qui aiment les ténebres, & les endroits propres à ſe cacher. Qu'il eſt doux d'envoïer ſouvent de petits vers à Monſieur Huigens, ou a vous Monſieur, ou a des Dames ſçavantes au deſſus de leur Sexe. Sur ce pied je ne changerois pas ma condition pour des richeſſes qui donneroient trop de peine. J'ai chez moi M. Overbeck, à qui l'entrée de ma maiſon, donne auſſi entrée aux proces où il eſt engagé par la malice de ſes ennemis. Peu s'en faut que je ne devienne Avocat ou criailleur de Barreau. J'ai les oreilles ſi étourdies des mots de créance & de

dette, que je m'imagine quelque fois être un juge, & l'arbître des différens des perſonnes de lettres. Les Avocats me reprochent ſouvent, & avec raiſon, mon ignorance en ces ſortes de choſes, toutes les fois que j'oſe parler & que je les interromps dans les choſes où ils ſont ſtilés. Je ſouffre patiemment ces coups de foüet, & a l'éxemple de l'Ane d' Apulé, je reçois ſouvent de rudes coups ſur mon dos. Que ces gens liſent à haute voix les Loix du Code, & les édits des Empereurs, pour moi je ne ſuis pas ſi groſſier que je ne ſache diſtinguer ce qui eſt juſte d'avec ce qui ne l'eſt pas. J'ai compaſſion de ceux dont les biens ſervent de matiere aux conteſtations de ces Rhétoriciens. Diogéne n'avoit pas beſoin de ces gens-là, puiſque perſonne, que je ſache, ne lui a intenté proces au ſujet de ſa beſace & de ſon Tonneau. Vous n'entendrez jamais dire que Barlée en vienne aux proces avec perſonne, ni à plaider devant les juges. Ce mot de Bilbilicus, jamais de proces, me plaît fort. Donnez, je vous prie, à M. Huigens ces vers de la tres ſpirituelle Teſſelle. Ils ne manquent pas d'eſprit, autant

que j'en puis juger, à moins que l'amitié que j' ai pour elle, ou une admiration aveugle, n'aïent obſcurci le mien. J'y ai ajoûté une Epigramme parce que, comme dit le proverbe, une femme chaſte ne va pas ſeule. Adieu, Monſieur, & revenez bien tôt. Vous appaiſercz par ce moïen la Dame, & vous me ferez plaiſir. Amſterdam le 16. Mars 1636.

LETTRE XX.

De M. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Vous n'avez pas plus tôt été parti d'ici, que j'en ſuis parti avec vous. Les Navires & les Charriots qui vous ont porté, ont ſervi auſſi à me porter en même tems. Je me ſuis ſéparé de mon corps, & vous aïant accompagné quand vous étes parti, je n'ai pas été ici davantage, ſi vous me conſidérez par raport à cette partië par laquelle le Philoſophe Anaxarque & les ſectateurs de Socrate ſe croïoient hommes. Les Philoſophes nient que l'ame ſoit diviſible. Pour moi j'ai éprouvé pendant votre abſence que cela n'étoit pas vrai: car de-

puis que vous, qui étes le ſoutien & les délices de mon ame, nous avez quittés, je ne vis plus tout entier, il n'y a qu'une petite partië de moi même qui vit. Vous ſçavez qu'il y a trois facultés de l'Ame; celle par la quelle nous vivons avec les plantes, celle par laquelle nous ſentons avec les Bêtes, & celle par laquelle nous avons la raiſon & la ſageſſe avec les intelligences, & les eſprits céleſtes. Je vis d'une maniere plus languiſſante que je ne faiſois dans le tems que vous étiez ici; car alors ma vie étoit tres puiſſamment ſoulagée par votre viſage, par vos paroles, & par pluſieurs bons offices qu'il ſeroit inutil de rapporter; outre que vous éloigniez de tems en tems les jours qui m'auroient été déſagréables, & que par votre ſouffle vous entreteniez en moi la chaleur naturelle. Je m'apperçois auſſi que mes ſens ſont affoiblis, puiſque j'entendois celui que je voïois, & qu'à préſent je ne puis ni voir, ni entendre, ni toucher celui à qui je touchois ſi volontiers dans la main. C'eſt le propre des animaux de ſe mouvoir d'un lieu à un autre; mais depuis que mon Agathe s'eſt éloignée de moi, je ſuis preſque devenu

plante & animal tout enſemble, & ſemblable à une éponge, je ſuis fortement attaché à un rocher Domeſtique. Une partie de ma raiſon eſt périe, parce que vous faiſiez des argumens contre moi qui étoient pleins de bon ſens, & que vous ne laiſſiez pas émouſſer la pointe de mon eſprit qui, étant trop oiſif pendant votre abſence, ſouhaite d'autant plus de vous revoir. La volonté, qui de toutes les facultés de l'Ame eſt la plus Divine & immaterielle, eſt à peine a elle-même, auſſi bien qu'à moi. Elle eſt périe, cette volonté par laquelle je vous aimois d'un amour de complaiſance, comme on dit dans les Ecoles, qui regarde le bien préſent. Elle eſt périe cette volonté, par laquelle je vous embraſſois tous les jours entre les plus honnêtes gens, comme le modêle de l'honnêteté véritable & ſans fard. J'ai ceſſé de vouloir & de ſouhaiter le pere & l'arbitre de l'agrément & de la politeſſe. J'ai ceſſé de ſouhaiter une perſonne née pour le bien public, & pour celui de ſes amis, le favori des Graces & des Muſes, dans lequel on révere la ſcience de l'antiquité, & en qui on eſt ſurpris de voir tout ce qui

excelle ſans affectation dans les ſciences nouvelles. Contre ces incommodités cauſées par votre départ, il ne me reſte point d'autre remede, que celui de m'imaginer que vous êtes préſent tout abſent que vous ſoiez. Il y a entre les perſonnes éloignées les unes des autres, un noeud qui lie leurs eſprits, & qui fait qu'elles ſe réüniſſent, quoi que leurs corps ſoient ſéparés. Je ſouhaite ſouvent, que ce qui ſembloit véritable à Averröes le ſoit effectivement, qui eſt qu'il n'y a qu'un ſeul & même eſprit dans tous les hommes, afin que le vôtre ſoit le mien, & le mien, le vôtre. Je ſouhaite fort ſouvent que le ſentiment de ceux qui prétendent qu'un même corps peut être préſent en pluſieurs lieux, ſoit véritable, ſeulement afin que je puiſſe me joindre à vous de plus près. Souvent mon eſprit ſe plaît a penſer que toute la Terre, comparée à la plus petite partie du Ciel, eſt un Centre, & un petit point indiviſible, afin que nous ne ſoions point ſéparés par aucun Diamêtre ſenſible. Je penſe ſouvent qu'on ſouhaite avec plus d'ardeur les choſes dont on eſt obligé de ſe paſſer, & qu'on poſſede par déſir ce

qui eſt plus éloigné. Il me vient ſouvent dans l'eſprit, ce qu'on a coûtume de dire en proverbe, qu'un autre ami eſt une même choſe que nous, de crainte que ſi nous étions deux, on ne pût nous ſéparer & nous déſunir. Vous n'ignorez pas, Monſieur, que les perſonnes qui aiment imaginent des ſonges: Ainſi pour chercher du ſoulagement de tous côtés, je m'imagine être Eurus afin de vous ſuivre par le moïen des nuées; ou le Soleil, afin de vous voir à toutes les heures du jour; ou la Lune afin de ne vous pas perdre de vûe pendant la nuit; ou l'Océan afin de vous ſuivre dans vôtre navigation; ou Triton afin de porter par tout à vos amis des nouvelles de vôtre ſanté. Bien plus j'oublie de quel Sexe je ſuis, & m'imagine être Bérécynthie, afin que, pendant qu'on vous porte par des villes qui ont des tours, je ſçache de vos nouvelles, & en quel état ſont vos affaires; ou la Renommée pour ne rien publier de vous que de vrai & d'avantageux en toutes choſes. Lorſque je penſe aux opinions des Sceptiques, je ſouhaiterois qu'on pût ſoutenir avec raiſon, que vous n'êtes pas plus par-

parti, que pas parti. Lorſque je fais réfléxion aux ſentimens des Péripatéticiens, je voudrois pouvoir me perſuader que l'entendement devient ce qu'il penſe, afin que toutes les fois que vous vous préſenterez à mon eſprit il pût mieux vous retenir, après que vous ſeriez devenu la même choſe que lui. Lors enfin que je conſidere les opinions des Pythagoriciens, je ſouhaiterois que les ames, même des vivans, changeaſſent de demeure, afin que la vôtre & la mienne puſſent tirer l'une de l'autre pour un tems leur hecceïté, ou pour parler en termes plus Latins, leur forme propre & ſinguliere. Mais je ceſſe d'imaginer des paradoxes, & de m'égaïer en des fictions. Je ſuis revenu à moi, & j'ai ſenti que mon ame, qui étoit miſérablement diviſée, s'eſt réünie, auſſi tôt que j'ai ſçû que vous étiez arrivé en France. Dans le même tems auſſi ma vie, mes ſens, & ma raiſon ſont revenues. Après avoir échappé aux périls de la mer & des pirates, vous êtes arrivé par la grace de Dieu dans un païs où vous avez pour amis tres zélés des perſonnes diſtinguées qui s'eſtimeront hûreuſes de ſe ſervir de vo-

votre induſtrie & de vos conſeils. Vous y voïez un Roi que l'amour qu'il a pour la juſtice unit à Dieu, à ſes ſujets, & aux Flamands. Vous parlez à un Général qui par le ſecours des richeſſes de la France, par ſa propre valeur, par la conſidération de celle de ſon ancienne famille, & de tant & de ſi grands éxemples de ſes ancêtres, ſoutient par de nouveaux exploits l'Allemagne chancelante & prête à tomber, & pendant que l'Empire eſt tout en trouble, ſe leve comme un Aſtre ſalutaire à ceux qui ont été chaſſés de leurs païs & qui ſont dans l'affliction. Nous autres qui ſommes ici, nous vous avons ſuivi pendant votre abſence, & nous vous ſuivons encore de jour à autre, d'eſprit, de voeux, de prieres, & pour dire la vérité, agréablement avec les verres. Parmi tant de ſantés, de ſouhaits, & d'hûreux préſages de vos amis, il eſt impoſſible que vous ne vous portiez bien. On ne voit point de maladies, dans les lieux d'où elle ſont proſcrites par les vœux de tout le monde. J'ai aſſiſté avec Madame votre Epouſe, perſonne d'un eſprit pénétrant & relevé au deſſus de ſon ſexe, aux nôces de la

fille

fille de M. Paul de Wilhem. Aſſûrez-vous qu'à votre nom les tables ont fait grand bruit: pour moi, je ne doute point que les congratulations & les témoignages de joie de vos amis n'aïent retenti à vos oreilles, de même que les paroles obligeantes avec leſquelles tous enſemble, & chacun en particulier, ils vous ont recommandé, non à la fortune, mais à Dieu notre ſauveur & notre protecteur. Adieu, Monſieur, aſſûrez, je vous prie, de mes tres humbles reſpects le tres Illuſtre Ambaſſadeur Grotius, tous mes autres amis, & même Monſieur Junius, après que vous aurez paſſé le Rhin. Je ſouhaite au Duc de Veimar qu'il ſoit auſſi victorieux dans les combats qui ſe donneront durant cette guerre, qu'il l'eſt à préſent. Madame votre Epouſe & tous vos freres ſe portent bien. Monſieur le Bailli de Muyden, mon Collegue M. Voſſius, M. Moſtart, & tous mes enfans vous font mille baiſemains. A Amſterdam le 16. Mai. 1638.

LETTRE XXI.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Pendant que vous parcourez a-

gréablement la France, nous paſſons le tems avec nos amis, & les jours de fêtes à la maiſon dans un repos hûreux. Madame votre chere Epouſe, & Moſtart & moi, nous avons été à la Fête de la Pentecôte à Muyde, où M. le Bailli du lieu, qui eſt né pour gâgner les bonnes graces des honnêtes gens, nous avoit priés d'aller. Car la faiſon eſt telle qu'elle eſt capable de détourner les plus appliqués à l'étude, & de les engager entiérement. Pendant que j'étois là, je vous addreſſai tout abſent que vous ſoiez, ces vers que je fis ſur les conviés de notre hôte. Nous ſommes trois ici à Muyde, celui qui écrit ceci, votre épouſe, le Profeſſeur; le premier & le troiſiéme ſont ſans leurs femmes: & votre Epouſe s'impatiente de ne vous pas voir. Chacun marche ſans ſa compagne, & va ſeul çà & là. Leonora eſt la ſeule qui accompagne ſon Illuſtre Epoux & qui par un ſort plus hûreux va devant ſes hôtes. Nous avons néanmoins cette conſolation que nous trois qui ſommes ſans nos femmes, nous ſommes auſſi ſans procés. Apres être revenu de Muyde chez moi, j'aſſiſtai avec mon Collegue M. Voſſius

aux

aux nôces de M. G. Bartolote. Madame votre Epouſe y avoit auſſi été invitée; mais elle ne s'y trouva point contre l'attente du fiancé & de la fiancée. En voulez-vous ſçavoir la raiſon? c'eſt qu'elle n'a aucune joie parfaite pendant votre abſence. Si vous euſſiez été ici, vous auriez été un des Spectateurs & des acteurs tout enſemble de cette cérémonie nuptiale. Maintenant que vous êtes accoûtumé de converſer avec des Princes, & avec de tres grands Capitaines qui ſont dans une haute réputation dans toute l'Europe, vous avez à coeur des choſes plus ſérieuſes. La condition de votre abſence eſt aſſûrement plus conſidérable. Ici nous avons la converſation d'un fiancé & d'une fiancée qui ſont d'une humeur fort douce, & où vous êtes, vous avez la converſation d'un tres vaillant Capitaine. Ici nous ſommes dans l'Amphitéatre & dans le Camp de Venus: là vous êtes dans le Cirque & dans le Champ de bataille de Bellone. Ici il ne s'agit que d'affaires particulieres d'amis: là il s'agit de celles de tout le monde Chretien. Ici je ſuis avec des conviés qui n'ont point d'armes; là vous êtes avec des gens ar-

armés de toutes pieces. Ici il ne s'agit que de ſe rendre maitre de la virginité d'une Epouſe; là il s'agit de forcer des villes & des camps ennemis. Ici l'Hymen cauſe une guerre fort douce; là le Dieu Mars en cauſe une plus rude & plus ſanglante. Ici la Guitarre, le Luth, & le chant rendent les eſprits plus doux; là le bruit des tambours & le ſon des trompettes les rendent plus ſauvages & plus emportés. Là les combats qu'on donne tous les jours ſont autant de préludes de la mort; ici les baiſers qu'on donne de même tous les jours en ſont autant de la vie. C'eſt ainſi que nous autres mortels vivons ſous un deſtin différent, & que nous ne faiſons pas tous les mêmes choſes en tous lieux. Le bruit court que le Duc de Veimar pouſſe ſes avantages, & pourſuit les ennemis effraïés, comme Lucain diſoit autrefois de Céſar. C'eſt ainſi qu'il ſe fraïe un chemin à la gloire, & qu'il s'éleve juſqu'au Ciel. Pour nous qui ſommes fort éloignés, nous félicitons ce vainqueur, & nous faiſons des voeux pour celui qui a rétabli les affaires. Leurs Hautes Puiſſances qui prennent part aux avantages & au bonheur de

votre Général, travaillent auſſi de leur côté pour donner de la terreur à l'Infant d'Eſpagne par une nouvelle expédition qu'ils méditent. Le Prince d'Orange eſt déja parti. Le Rendez-vous des troupes eſt pres de Boſſeduc. On aſſemble des vaiſſeaux pour les y tranſporter. Mais il eſt incertain ſi notre Gouverneur marchera vers le Brabant, ou vers la Flandre. L'Armée de France commandée par le Duc de Châtillon marche, à ce qu'on dit, à Donquerque, dont le Port eſt blocqué par le Lieutenant Amiral des Etats. O guerres & terribles guerres! mais je laiſſe ces choſes à Dieu, & aux Princes qui ſont immédiatement apres lui, & qui tiennnent ſa place. Le Comte Henri de Bergh eſt mort, & a ainſi ceſſé d'être la victime de la haine de Philippe. Je vous ſouhaite une longue vie accompagnée de ſanté, afin d'aller toûjours où la bonté de Dieu vous conduira. Adieu, Monſieur & la fleur de mes Amis. Tous ceux que vous avez ici, & mes ſept, vous ſaluent. A Amſterdam le 4 Juin, 1638.

G. BARLEE

LET-

LETTRE XXII.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Depuis votre départ je vous ai écrit deux fois, ſans que j' aïe encore eu de réponſe. Ce n'eſt pas que je le trouve mauvais. Je ſçai que vous avez écrit à pluſieurs perſonnes, & ſur des choſes qui ne regardent pas un Philoſophe. Je crois néanmoins que vous m'avez fait autant de fois réponſe, que vous avez écrit à Madame votre Épouſe de me faire vos baiſemains. Continuez d'en uſer de la ſorte; il me ſuffit que parmi vos affaires & vos occupations vous vous ſouveniez de tems en tems de moi. C'eſt ainſi que je m'imagine aller à Cheval, naviger, marcher, dîner, & ſouper avec vous. Les jours de Samedi qu'arrive le Courier de France, j'ai coûtume de me trouver à votre maiſon pour apprendre de vos nouvelles, & l'état de votre ſanté. Apres avoir ſçû que tout va bien pour vous, nous rions, nous nous réjoüiſſons, nous vous applaudiſſons tous, Madame votre Epouſe, vos freres, vos Parens & moi,

con-

comme les Paſteurs ſe' réjoüiſſent ſur le rivage d'Amycla, lorſque Helene vient aux vaiſſeaux Idéens. Nous ſouhaitons que la Seine, la Loire, le Rhône, le Rhin, & les autres Fleuves ſur leſquels vous irez, ou que vous traverſerez, vous ſoient tranquilles & favorables. Vous êtes digne, vous qui vous êtes depuis peu embarqué ſur l'Océan pour ſuivre la volonté des Dieux de la terre, que les moindres eaux, & les filles de l'Océan vous obéïſſent. Vous êtes digne que les montagnes, les Collines & les rochers que vous rencontrerez s'applaniſſent pour vous rendre le chemin aiſé, parce qu'il n'y a rien de ſi haut ni de ſi élevé que votre généroſité modeſte ne ſoit capable de franchir. Vous méritez que toutes les vallées, & les lieux bas vous obéïſſent, vous à qui les choſes les plus humbles & les plus baſſes fourniſſent une abondante matiere de vertus, & d'occupations plus relevées. Vous avez lu autrefois cette Ode d'Horace, qui commence ainſi, l'Homme de bien, &c. Faites vous en maintenant l'application. Vous n'avez pas beſoin d'un ſurveillant puiſque la tempérance veille elle-méme à votre ſanté. Vous

n'avez pas à craindre les voleurs, vous à qui l'innocence de la vie, & la probité, ſervent de défenſe. Vous n'avez pas beſoin de flêches, d'arc, ni de Carquois, vous qui croïez qu'il n'y a point de guerres juſtes, que celles que la néceſſité conſeille & ordonne pour le bien de la Religion & de la Patrie. Vous avez, a ce que je crois, pour compagnon dans votre voïage le tres Illuſtre Junius, & en ſa perſonne trois compagnes, la ſcience, la prudence, & la douceur, qui eſt celle qui vous ſert comme de voiture. Vous courez ſouvent la Poſte à Cheval, afin d'achever plus promptement le voïage que vous avez déjà fini en votre eſprit. Quelquefois vous allez l'entrepas, & vous comptez les pas de votre Cheval, afin d'apprendre par votre éxemple non ſeulement aux Princes, mais encore aux particuliers, qu'il faut ſe hâter ſans précipitation. Ainſi, Monſieur, vous voilà ſans crainte & en ſûreté dans les chemins, avec vos compagnons, ſur les rivieres, ſur la mer, & par les montagnes. Au reſte pour ce qui eſt des affaires qui regardent le public, Bellone n'a pas excité dans l'Europe une ſeule guerre. De grands acteurs ſont entrés

dans le champ de bataille, ceux de la Maiſon d'Aûtriche, les François, les Suedois, les Etats Généraux des Provinces-Unies. Ceux de la Maiſon d'Autriche ne combattent pas ſous un ſeul Chef & dans un ſeul endroit, non plns que les Suedois. Les François combattent avec avantage ſous la conduite du Duc de Châtillon d'un côté, & ſous celle du Duc de Veimar de l'autre. Celui-ci apres avoir pris pluſieurs Généraux de l'Armée Impériale, s'eſt rendu maitre des Places, & a vangé glorieuſement la défaite de Norlingue. Les François ne pouvoient pas vaincre avec plus de certitude, qu'en ſe ſervant d'un Prince Allemand, ni d'une maniere plus éclatante que par un Duc de la Maiſon de Saxe, ni avec plus de force & de vigueur que par celui qui paſſe pour être la terreur de la Maiſon d'Aûtriche, & l'orage fatal qui la menace. En ces quartiers notre Prince d'Orange continue d'agir avec ſuccés, & d'avancer les affaires de leurs Hautes Puiſſances par de grandes entrepriſes. Son Alteſſe a fait deſcendre par le Vahal les troupes qui étoient embarquées, & les a menées à Bergoplom; Elle a auſſi détaché

taché une partie de ces troupes ſous le commandement du Comte Guillaume de Naſſau, pour attaquer les digues & les Forts qui défendent le païs de Vaes; & même il court déja un bruit qu'il en a pris quelques-uns. Ce qu'il y a de certain eſt que le Fort de St. Marie qui eſt ſur la Digue de Blockersdyck eſt actuellement aſſiégé par le Comte que je viens de nommer. Anvers & Hulſt craignent pour eux; cependant je ne vois aucune apparence qu'on puiſſe prendre la premiere de ces deux villes, quoi que notre Général ait ſes Paradoxes, & qu'il ſoit pluſieurs fois venu à bout de tres grandes entrepriſes contre le ſentiment & l'attente de tout le monde. Les François ſont venus camper devant S. Omer, & ſe ſont approchés des murailles de la place. Les Eſpagnols apres avoir taillé en pieces quelques Régimens François ont pourvû cette ville de troupes, & de munitions de guerre & de bouche. Ils font auſſi tous leurs efforts pour conſerver Donquerque, & empêcher que cette ville, fameuſe par tant de butin qu'elle à fait ſur nous, ne paſſe en d'autres mains. Mars ne s'eſt pas encore déclaré: puiſ-

que

que l'évenement de cette guerre eſt ſuſpendu & incertain. Lorſque ce Dieu ſe ſera déclaré, je me rejoüirai, ou je m'affligerai avec vous; je ſouhaite que ce ſoit le premier; comme auſſi que vous vous portiez bien, & que vous aſſûriez, s'il vous plait, de mes civilitéz le tres Illuſtre Junius. Madame votre Epouſe, vos freres, vos parens, pluſieurs de vos amis & entr'autres mes enfans, vous ſaluent. A Amſterdam le 18. Juin, 1638.

G. BARLEE.

LETTRE XXIII.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Nous vous écrivimes il n'y a pas long tems, & nous vous accompagnames en eſprit & en déſir quand vous vous en alates en France, & quand vous paſſates de là en Allemagne aupres d'un tres grand Capitaine. A préſent que vous êtes de retour d'aupres de lui, nous vous attendons de jour en jour, & nous ſouhaitons de vous voir & de vous embraſſer dans ce païs où vous avez ce que vous aimez le

le plus, je veux dire, votre chere Creüſe, vos freres, & un de vos intimes amis. Cette chere Epouſe compte avec beaucoup d' empreſſement les mois, les jours & les heures du tems de votre abſence; elle ſouhaiteroit, ſi je ne me trompe, que vos affaires, & vos voïages pûſſent être achevés en un moment. L'amour ne pouvant ſouffrir de retardement trop long, ſouhaite que le mouvement ſe faſſe en un inſtant; la Philoſophie au contraire nie que cela ſe puiſſe faire. Je ne doute point cependant que vous ne ſouhaitiez de revoir votre Hollande & vos Hollandois, à préſent que le fort de la guerre eſt paſſé & que Mars ne cauſe pas de ſi grands troubles. Depuis la défaite de Flandre, & la tentative inutile qu'on a faite contre le Païs de Waes, nos gens, non plus que les ennemis, n'ont rien fait de conſidérable. Le Cardinal Infant contre la coûtume de la guerre traite fort mal les priſonniers qu'il a faits ſur nous; ce qui en a obligé pluſieurs de quitter notre ſervice, & de prendre parti dans les troupes d'Eſpagne; on ne croit pas même qu'il les renvoie avant la fin de la campagne; Ce procédé irritera ſans dou-

doute notre Général, & fera que dans de ſemblables occaſions il n'aura pas tant de clémence & de bonté pour les ennemis qui ſeront faits priſonniers. Les François ont levé le ſiége de devant S. Omer, avec peu de gloire, & honteuſement, comme on dit. Ils ont mieux aimé être défaits peu à peu, & enveloppés, que de ne pas vaincre promptement. On dit pour aſſûré, que les Impériaux ont pourvû Briſach de munitions de bouche. Dans le Milanés les Eſpagnols ont repris Verceil. La conſolation qu'on a parmi tant de malheurs eſt que les Pirates de Donquerque ſont reſſerrés dans leurs ports, & ne peuvent plus faire de priſes, comme ils avoient accoûtumé. Le Lieutenant Amiral des Etats fait tout ſon poſſible pour empêcher qu'il ne ſorte aucun vaiſſeau des lieux qui ſont ſur les côtes de Flandre, & il n'y a pas long tems que, par une action digne de loüange, il fit échoüer ſur des bancs de ſable, & ſur des baſſes quelques navires qui tâchoient de ſortir. Tellement que nos marchands & nos matelots peuvent à préſent naviger en aſſûrance. Dans le nouveau Monde le Comte Maurice s'eſt rendu maitre de quelques Iles qui ſont

vis à vis de la Baye de tous les ſaints. On ne croit pas néanmoins qu'il ſe rende maitre de la ville de S. Salvador, à cauſe de la forte garniſon qu'il y a. Les plus ſages croïent qu'on poura plus tôt réduire cette place par la famine que par les armes. Il eſt arrivé des Indes Orientales ſept grands vaiſſeaux richement chargés. L' Eſpagnol a par tout affaire, ou contre nos ſoldats, ou contre nos marchands. Il ſe rüine dans la guerre & dans le commerce. Notre République, & les particuliers qui la compoſent, combattent contre lui, & il n'y a preſque point de Citoïens qui ne ſuppléent ce qui manque au fond plublic. Nos vaiſſeaux ont blocqué le port de Goa ſituée ſur les Frontieres de l'Aſie, & la Métropolitaine des villes qui appartiennent aux Portugais, pour empêcher que leurs Gallions ne retournent à Lisbonne. En un mot nous avons eu cet été plus de bonheur dans les païs éloignés, que dans ceux qui ſont proche de nous, & la fortune ne nous a pas ſuivis par tout. Vous avez ſû que le Prince de Condé avoit pris dans un Port d'Eſpagne quelques vaiſſeaux de charge, & s'étoit emparé

paré d'une grande quantité d'armes. C'eſt ainſi que les Eſpagnols ſont victorieux des François en un endroit, & que dans un autre les François le ſont des Eſpagnols. Cette diverſité de ſuccés dans la guerre fait que les uns & les autres ſont tantôt dans la joie & tantôt dans la triſteſſe. Nous ſommes ici dans les vacations, à cauſe des chaleurs de la Canicule les quelles obligent les Profeſſeurs fatigués de ceſſer leurs éxercices. Pendant ce tems-là je m'en vais tantôt au Beemſtre, tantôt à Muyde, & tantôt ailleurs chez mes Amis, pour m'y divertir, & y chercher le contentement & la joie, que je ne trouve pas à la maiſon. Adieu, Mouſieur & tres cher Ami. A Amſterdam le 28. Juillet 1638. G. BARLEE.

LETTRE XXIV.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

J'ai reçû la lettre que vous m'avez écrite de Bâle, par laquelle vous me donnez des marques de votre ancienne & ſincere amitié pour moi. Vous me mandez avoir reçû trois des miennes,

quoi que je vous en aïe encore écrit quelques autres. Je vous aurois même écrit plus ſouvent, mais nos mauvais ſuccés m'ont fait tomber plus d'une fois la plume de la main. Comme je n'avois rien d'agréable à vous mander, je n'ai pas voulu vous entretenir de choſes triſtes & affligeantes. Nous avons cet été eu par tout du déſavantage, & il n'a pas plu à Dieu de faire réüſſir nos entrepriſes. Ainſi comme tout le Public étoit affligé, j'ai cru que je devois auſſi en mon particulier garder le ſilence. Mais hélas! nous avons appris par une funeſte expérience, que le Dieu Mars n'étoit pas toûjours le même, & que le Laurier qui ſe mêt ſur la tête des victorieux n'eſt pas toûjours ſur celle de leurs Hautes Puiſſances. C'eſt ainſi que vont les choſes de ce monde. Les avantages que remportent les Princes ſont de tems en tems ſuivis de diſgraces & de malheurs, pour nous apprendre à ne nous pas trop confier ſur les forces des hommes. Cependant nous félicitons tous le tres Illuſtre Duc de Veimar ſur ſes bons ſuccés. C'eſt le ſeul de l'Europe qui triomphe de la maiſon d'Aûtriche. Nous avions

vions assiégé Gueldres, mais les ennemis étant survenus tout incontinent, nous avons levé le siége aprés avoir pris le fils du Prince de Portugal. La Reine Mere Marie de Médicis arriva en cette ville le premier jour de ce mois. Elle fut reçûe par l'Auguste Sénat & par la Bourgeoisie avec toutes les marques d'honneur dûes à sa qualité. Lorsqu'elle fut proche de cette ville, une Compagnie de Cavaliers, qui se faisoient remarquer par leurs Chevaux cáparaçonnés, en sortit pour aller à sa rencontre : Car elle n'alloit pas à un combat ni à la guerre, mais pour recevoir honnorablement & d'une maniere convenable une tres Auguste Epouse d'un grand Monarque, Mere de trois Rois, issue d'Empereurs par sa Mere, & des Ducs de Toscane par son Pere. Toutes les Compagnies des Bourgeois, aïant eu ordre de se mettre sous les armes, la suivirent à son entrée. On représenta plusieurs spectacles; on éleva des Arcs de Triomphe ; & on fit plusieurs décharges d'Artillerie en divers endroits de la ville, où l'on avoit mis du Canon, ce qui rendoit cette entrée fort belle & fort agréable. Parmi

les ſpectacles on voïoit Berecynthie la Mere des Dieux aſſiſe dans un chariot ; la conceſſion que l'Empereur Maximilien fit de la Couronne Impériale à cette ville; Neptune & les Néreïdes qui complimentoient cette Reine ſur ſa venue ſur les eaux ; la cérémonie de ſon mariage avec le Roy Henri IV. & pluſieurs autres choſes qu'il ſeroit trop long de rapporter. Les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales l'ont régalée d'une maniere tout à fait rare & extraordinaire. Pour mets on lui ſervit de toutes les ſortes d'Aromates que l'Orient produit, dont les uns étoient agréables par leur goût, les autres par leur odeur, les autres par leur couleur, & les autres par toutes ces qualités enſemble. Pour moi, le ſeul bruit que j'ai fait parmi les autres, a été une petite Epigramme que j'ai pris la liberté de dédier à cette tres Auguſte Reine ; voici ce que cette Epigramme contient : De même qu'autrefois Berecynthie, illuſtre pour avoir été la Mere de tant de Dieux, fut portée dans un Char, par les villes de Phrygie, entrez Grande Reine, ſous d'hûreux auſpices dans notre ville, & conſidérez ce qu'elle

vous dit par ma bouche. Ce Port, ces Maiſons, ces Tours, ces Vaiſſeaux, & ces Temples que vous voïez, ſont des monumens de mon bonheur. Je vais çà & là ſur la Terre & ſur l'Eau : le Monde m'envoïe ſes préſens, & ils ſont ici expoſés en vente : j'ai eu le bonheur de recevoir de votre Tris-aïeul la Couronne Impériale, & votre race m'a comblée de gloire. Rappellez, o grande Reine, ce bienfait dans votre eſprit ; & en conſervez toûjours le ſouvenir. C'eſt ainſi que j'ai eu le bonheur de plaire à votre Epoux qui m'a protégée contre mes ennemis, & que j'ai encore aujourd'hui le même avantage à l'égard du Roi votre fils. Que ſi c'eſt quelque choſe de plus conſidérable d'avoir enfanté des Dieux, des Rois, & des Ducs, qu'il me ſoit maintenant permis de plaire & d'être agréable à la mere de tant de Dieux. Nous attendons tous votre retour avec impatience ; ne nous faites pas ſouffrir davantage en demeurant plus long tems abſent. Je ne penſe pas que vous receviez de nouveaux ordres pour aller autre part, avant que de revenir chez vous. Pluſieurs choſes, que

vous & votre famille, vous connoiſſez mieux que moi, vous apellent ici. Tous ceux de votre maiſon ſe portent bien. Tous vos amis qui ſont en grand nombre, & qui prennent beaucoup de part à ce qui vous touche, vous font leurs civilités. Adieu, Monſieur mon tres cher & tres fidele Ami. Ne m'écrivez plus, mais venez. A Amſterdam, le 16. Septembre. 1638.

G. BARLEE.

LETTRE XXV.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

J'ai eu un pied dans la Barque de Caron, mais il a plu à la Divine bonté de m'en retirer contre toute eſpérance. Une fiévre quarte opiniatrée m'a pendant quatre mois tellement affoibli & miné par de tres violens Paroxyſmes, qu'aïant perdu toutes mes forces, pluſieurs perſonnes ont déſeſpéré de ma ſanté. Mais l'affection que j'ai pour mes enfans, dont il me ſembloit fort rude d'être ſéparé, & le ſouvenir que j'ai continuellement de vous, m'ont ſoutenu

& fortifié dans les intervalles de la fievre & dans ſes ſymptomes. Je regardois comme une injuſtice du Deſtin, d'être obligé de quitter ce Monde avant que vous fuſſiez de retour: Car votre longue abſence fait de la peine non ſeulement à Madame votre chere Epouſe, & à vos freres, mais encore à moi qui puis, & ſouhaite, paſſer pour votre frere adoptif. Voïez combien de conſéquences je tire de notre amitié, & quelles elles ſont. Je vous aurois écrit plus ſouvent; mais comme j'ai été obligé pendant un fort long tems de garder le lit, je n'ai pu m'acquitter de mes devoirs ordinaires. Je nai pas laiſſé néanmoins de vous écrire ſix lettres; mais je ne ſçai point ſi vous les aurez toutes reçûes. A préſent que je ſuis, par la grace de Dieu, ſans fievre, je vais recommencer à vous écrire, mais d'une main trémblante, tant mon corps eſt infirme & languiſſant. Je ne ſors point encore de chez moi à cauſe du froid, & de crainte de retomber. La priſe de Briſach apres un long & pénible ſiége n'a pas donné de la joie aux ſeuls Allemands & François victorieux, mais auſſi aux Hollandois qui ſont plus

éloignés, & à moi en particulier, qui vous félicitois, de ce qu'en ce tems-là, & dans la conjoncture préſente des affaires, vous étiez arrivé aupres d'un tres grand Capitaine, dont le bonheur a ſecondé le courage. En effêt il s'eſt acquis beaucoup de gloire, & a mérité l'applaudiſſement de toute l'Europe, en ſoutenant ſeul avec loüange durant cet été l'honneur de la guerre, & en triomphant tant de fois de ſes ennemis, quoiqu'il n'eût que tres peu de monde: car il n'a pas laiſſé de rompre, de mettre en fuite, & de vaincre l'Armée Imperiale, quoique beaucoup ſuperieure en nombre à la ſienne, & enfin au milieu des dangers de la guerre, apres tant d'attaques & d'efforts des ennemis, & dans le coeur de l'hiver, de forcer une ville, qui n'avoit jamais pû être priſe, de ſe rendre à lui. J'ai ſçû avec plaiſir, Monſieur, que vous aviez été le témoin d'une ſi grande victoire, & que vous aviez été envoïé par ce Général qui a beaucoup d'affection pour vous, pour en porter la nouvelle au Roi de France. Comme cette Députation eſt glorieuſe pour vous & pour votre famille, elle pourra auſſi,

ſi je ne me trompe, vous procurer d'honnêtes avantages. Aïant été nourri parmi les Muſes & les belles lettres vous avez recherché les Aigles & les récompenſes de la guerre, & comme un éleve de la Paix & de Phebus, vous avez ſuſpendu dans les Temples les riches dépouilles du ſéditieux Mars. Que vous êtes différent de ce que vous étiez, lorſque vous aviez coûtume de vous promener familierement avec moi, & de parler de vos études. M. Pierre Cunée l'ornement de l'Univerſité de Leide, & mon Couſin, mourut il y a ſix ſemaines, de la fievre qui l'avoit pris en Zélande, & qui le mit au tombeau dans le tems qu'il avoit repris ſes forces, & qu'il ſembloit être presque guéri. Sa femme aïant été attaquée d'une même fievre, & languiſſante de triſteſſe, ſuivit hier ſon mari, laiſſant cinq enfans dont elle eſt fort regrettée. Parmi ces morts de mes amis, peu s'en faut que la mienne ne s'y trouve. J'ai fait l'Hiſtoire de la congratulation publique du Sénat & de la ville d'Amſterdam à la Séréniſſime Reine de Médicis, lors qu'elle fit ſon entrée dans cette ville. Elle eſt imprimée aux dépens du

public chez Blaau avec des figures, & elle paroitra au premier jour. On en envoïe en Angleterre quelques éxemplaires magnifiquement reliés ; & je ne doute point que nos Magriſtrats n'en envoïent pareillement en France au Roi tres Chretien, & au Cardinal. Je vous enverrai auſſi, & à M. Grotius, chacun un éxemplaire. J'ai fait ce petit ouvrage contre nature, & dans un tems que ma fievre augmentoit de jour a autre ; c'eſt à dire, lorſque j'étois agité de chagrin & dans le trouble. Vous excuſerez donc, s'il vous plait, ſi je n'ai pas exprimé d'une maniere aſſez noble & ſublime ce que j'y dis d'une Reine, & des honneurs qu'on a rendus à ſa Majeſté. J'ai fait cet ouvrage à la ſollicitation de quelques perſonnes dont les prieres ſont comme autant de commandemens pour moi. Adieu, Monſieur & tres cher ami ; aiez ſoin, je vous prie, là où vous étes, d'inſinuer votre Barlée dans les bonnes graces de ceux que vous ſçavez être les protecteurs & les conſolateurs des perſonnes de lettres. A Amſterdam, le 20. Janvier 1639.

G. BARLEE.

LETTRE XXVI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Vous direz ſans doute, Monſieur & tres cher ami, que je ne me ſouviens plus de vous, ni de Madame votre chere Epouſe; mais j'eſpere auſſi que vous m'excuſerez quand vous ſçaurez les empêchemens qui me ſont ſurvenus tous les jours dans le tems que je croiois partir. Il y a déja plus d'un mois que je ſuis arrivé en cette Ville, où le Séréniſſime Prince Bernard Duc de Saxe m'a envoïé pour avoir ſoin de quelques affaires qui le regardent de même que les Alliés. Je croïois en être débaraſſé en quinze jours, ou trois ſemaines; mais bien loin d'être fort avancé, je ne vois pas que je puiſſe patir avant la fin de Février. Vous aurez ſçû, ſans doute par le bruit commun, l'illuſtre victoire que le Prince qu'on ne ſçauroit jamais aſſez loüer, a remportée ſur les ennemis. Qui à jamais plus vaillamment combattu, ou triomphé plus hûreuſement? De ſi grands exploits de ce Héros méritent d'être mis dans l'hiſtoire par un eſprit au deſſus du vulgaire, pour apprendre à la poſtérité

que notre ſiécle n'a pas manqué de beaux arts, & que le vice commun aux grandes & aux petites villes, l'ignorance de l'équité, & l'envie, a été pluſieurs fois ſurpaſſé par quelque grande & illuſtre vertu. Si mes prieres, & l'amitié qui eſt entre vous & moi, peuvent quelque choſe aupres de vous, vous me ferez plaiſir de mettre quelque choſe au jour, ſoit en vers ſoit en proſe, pour éterniſer les belles actions de ce grand Capitaine. Je reçus avant hier une lettre de Monſieur Johvius qui vous fait ſes baiſemains. Il me mande que le Prince, apres avoir pris les forteresſes de Landſcroon & de Bourg, s'étoit retiré en quartier d'hiver du côté de la Franche-Comté. C'eſt tout ce que nous avons ici de nouveau. Je vous ſouhaite une bonne ſanté, & je vous prie d'excuſer le peu de politeſſe de ma lettre. Saluez, je vous prie, le tres illuſtre Voſſius. A Paris le 29. Janvier de l'année 1639. de laquelle je vous ſouhaite un bon commencement & une hûreuſe fin, avec toute ſorte de proſpérité pour toûjours. Je ſalue auſſi toutes vos filles, & votre fils Gaſpar, & je me réjoüis avec eux de ce que vous étes en meilleure ſanté.

LET-

LETTRE XXVII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

Je ſuis ſi occupé d'affaires qu'a peine ai-je le tems de vous écrire. Je ne ſçaurois néanmoins m'empêcher de vous marquer l'extréme joie que j'ai eue d' apprendre, de ceux de votre Maiſon, que votre ſanté étoit rétablie. Si j'étois aupres de vous je ſacrifierois un Coq à Eſculape, & je ferois des voeux pour la conſervation d'un ſi bon ami; mais je ne ſuis pas aſſez hûreux pour cela. Il me faudra encore demeurer environ un mois à la Cour, & attendre ce que mon Prince aura réſolu de faire apres une mûre délibération. Vous aurez ſans doute entendu dire avec quel courage, apres être entré en quartier d'hiver, il a contraint pluſieurs villes de Bourgogne, à obéir à ſes ordres. Depuis il s'eſt rendu maitre de Pontarlier, de Nozeret, de S. Claude, & de quelques autres villes aſſez importantes. Ce que je trouve de plus conſidérable, c'eſt qu'il a trouvé dans ces places une ſi grande quantité de vivres qu'il

y en a ſuffiſamment pour entretenir une armée. Quel courage penſez-vous que cela donnera aux François qui avec un grand nombre de troupes n'ont rien fait pendant toute cette campagne. Quelle réſolution croïez vous que cela inſpirera aux autres, à qui notre Prince, au ſentiment de toutes les perſonnes non prévenues, a ravi l'honneur de la victoire. Il y a long tems que j'avois entendu dire que vous étiez l'auteur des actions de graces publiques de la Reine Mere; mais avec votre permiſſion je n'en attendrai point de Copie. Mon Frere Gaſpar aura ſoin de ce qui concerne le tres Illuſtre Grotius. Il vous ſalüe, comme je fais auſſi avec toute ma famille. Adieu, Monſieur & le plus chier ami que j'aïe au monde: Aïez bien ſoin de votre ſanté. A Paris le 12. Fevrier 1639. Votre

J. VICQUEFORT.

Saluez, je vous prie, de ma part & le plus tôt que vous pourez, le tres Illuſtre Voſſius.

LETTRE XXVIII.

Pour Leide.

MONSIEUR,

Ce que vous me mandez de votre voïage m'a donné une telle joie qu'hier apres l'avoir relu, une grande partie de la mélancolie, que le malhûreux ſuccés de l'entrepriſe de Feuquieres ſur Thionville m'avoit cauſée, vint à ſe diſſiper. Quel chagrin, à votre avis, ne dois-je point avoir eu en recevant cette triſte nouvelle, puiſque les quatre Régimens de Cavallerie que mon Prince avoit envoïés auront eu apparemment le même ſort que les François. On écrit d' Anvers que dans cette défaite trois mille François effectifs avoient été faits priſonniers, & qu'il y en avoit eu ſept mille de tués: ce qui eſt confirmé, ſi on en doit croire les ennemis, par les lettres de Picolomini même au Cardinal Infant. L'Artillerie & le bagage ſont demeurés au pouvoir des ennemis, & Feuquieres lui même a été bleſſé & mené priſonnier dans Thionville. Les François ſeront hûreux s'ils peuvent réparer cet affront par la prife d'Heſ-

d'Heſdin, mais, à ce que je vois, il ſe forme un bien plus grand orage. Le même Picolomini s'eſt mis en marche pour renforcer le Cardinal, & pour ſecourir avec lui cette place, ce qui ne ſera pas difficile à faire, ſi le Maréchal de Châtillon avec ſon corps d'armée ne joint pas aſſez tôt le Maréchal de la Milleraie, & que tous deux enſemble ne préviennent pas les ennemis. Que penſez vous que le Prince d'Orange poura entreprendre dans une ſi triſte conjoncture? Sera-t-il plus avantageux de ſe tenir ſur la défenſive, en mettant des garniſons dans les places Frontieres, que d'agir offenſivement. Mais les François s'en plaindront hautement, & nous imputeront tout le mal. Ils ne ceſſeront point non plus de ſolliciter le Prince, juſques à ce qu'ils l'aïent engagé à former quelque ſiége, ou à faire quelque invaſion qui puiſſe les aider à ſe remettre. Nous n'avons rien de certain d'Allemagne touchant Bannier. On parle de quelques avantages qu'on a eus, à ce qu'on dit; qu'on a défait dix Régimens Impériaux, & qu'on s'eſt rendu maitre des deux parties de Prague, qu'on appelle la vieille & la nouvelle Ville;

le ; mais comme ceux de Cologne & de Francfort nous ont quelquefois débité des fables pour des vérités, il vaut mieux les croire demain qu'au jour d'hui. Je ſouhaite de tout mon coeur qu'en attendant vous ſoiez ſans triſteſſe avec vos amis. Tous les notres vous ſalüent avec la même affection que vous les avez ſaluës, principalement ma ſoeur Smith, & ma femme. J'irai, s'il plait a Dieu, apres demain avec elles à Swarteſluis, juſques où nous accompagnerons ma ſoeur. C'eſt un devoir que je ne puis pas refuſer à l'amitié qui eſt entre elle & moi. Adieu encore une fois. A Amſterdam, le 15. Juin 1639.

LETTRE XXIX.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Utrecht.

VOus joüiſſez, Monſieur, du bon air du Païs d'Utrecht pour, étant débaraſſé de l'étude & des ſoins domeſtiques, récréer votre eſprit par d'agréables converſations avec vos amis. Pour moi, je me ſuis retiré dans mon Cabinet, afin qu'éloigné du commerce du monde, j'a-

j'adouciſſe par la ſolitude la douleur inexprimable que je reſſens. Helas! la Parque m'a ravi ſoudainement le Prince que vous aviez il n'y a pas long tems immortaliſé par de tres beaux vers. Cet accident ne fut pas plus tôt venu à ma connoiſſance que je fus ſaiſi d'une conſternation ſi grande que la vie me ſembloit fâcheuſe & déſagréable. Vous ſçavez que l'on ne ſoutient qu'avec beaucoup de peine les efforts d'un ennemi qui nous attaque à l'impourvû, & que les coups de la fortune ſont d'autant plus rudes qu'on s'y attend le moins. Certes il auroit fallu que j'euſſe été dépourvû de tout ſentiment d'humanité, ſi je n'avois eu une extreme triſteſſe, lors que je reçus cette nouvelle. Je penſe ſi fort à l'affection que ſon Alteſſe avoit pour moi depuis long tems, & au dernier entretien que j'eus, par un effêt de ſa grace, avec elle, quoique je fuſſe indigne d'un ſi grand honneur, qu'il m'auroit été plus doux de n'avoir jamais eu tant de part en ſes bonnes graces. Un des plus grands malheurs eſt d'avoir été hûreux, & ſi j'éxamine bien toutes choſes, Dieu n'a voulu que je fuſſe favoriſé d'u-

d'une ſi longue bienveillance, que pour m'affliger davantage, en m'en privant, & en changeant les affaires. Je ne vous dirai rien de la bonté & de la libéralité dont ce Prince ſi obligeant a uſé en mon endroit, puiſque vous me les avez entendu loüer pluſieurs fois : elles étoient telles que je devois en eſpérer un jour de grands biens & des honneurs conſidérables. Mais la perte que fait l'Etat eſt encore plus grande. Tous les Citoïens, & tous ceux qui aiment la paix, ont perdu un Prince ſur lequel rouloit leur plus grande eſpérance du repos & de la tranquillité publique. L'Armée eſt dénuée d'un chef, ſans qu'elle en puiſſe jamais trouver un pareil pour mettre en ſa place. On veut que ce ſage & prévoïant Prince un peu avant ſa mort a laiſſé ce ſoin au Roi de Suede ; mais ſi les François n'approuvent pas cette prérogative, que croïez vous qu'il en arrivera, ſi ce n'eſt que les Confédérés, jaloux les uns des autres, & ſe häiſſant mutuellement, ou ſe déſuniront, ou du moins laiſſeront échapper l'occaſion de bien faire, & la donneront aux ennemis. Quoi qu'il en ſoit, toute l'Allemagne & toute la France

font

font une perte irréparable en perdant ce Prince. Pluſieurs pendant ſon vivant, ont häi ſa vertu, mais depuis qu'elle n'eſt plus expoſée à leurs ïeux, ils tâcheront par envie à l'acquerir, & même la loüeront en la pleurant avec tout le monde. La gloire des belles actions de ce Prince ſera éternelle, & les ſiécles à venir ne l'oublieront jamais. Comme vous avez pendant ſa vie conſacré magnifiquement ſa mémoire par vos écrits, il eſt juſte qu'apres ſa mort vous célébriez auſſi ſes funérailles avec la même vénération.

A Amſterdam le 5 Aouſt 1639.

Votre. . . .

J. VICQUEFORT.

LETTRE XXX.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

Pour Leide.

MONSIEUR,

Vous avez raiſon de m'avertir, que j'ai demandé plus d'intérêt qu'il ne m'en étoit dû. Je m'étois trompé dans le calcul, en mettant cinquante pour vingt-cinq. J'ai marqué la même choſe au Sindic Wevelinkovius, à qui vous donne-

donnerez, s'il vous plait, cette quittance pour l'autre. Ma femme se porte un peu mieux au jourd'hui mais néanmoins elle ne sera pas tout-à-fait éxempte d'accés de fievre, si une personne peu entendue, comme je suis, peut juger des simptomes. Je ne désespere pas pourtant de l'en voir bien tôt délivrée, parce que sa fievre tierce s'est changée en double tierce, & en intermittente. Votre absence nous inquiete, & nous ne pouvons conjecturer d'autre raison de votre long séjour chez la Riviere, & de votre solitude de Langerode, sinon que vous étes amoureux de quelque veuve ou vieille ou jeune. Si vous voulez sçavoir l'avis de ma femme, elle ne vous conseille point du tout d'en prendre une jeune, & croit qu'un tel dessein ne s'accorderoit pas avec ce que vos enfans attendent de vous: pour moi, je ne pense pas que vous en deviez prendre une qui soit avancée en âge, sur tout si elle a beaucoup d'enfans, puisque vous serez assez tourmenté d'ailleurs. De cette maniere, si vous éxaminez bien toutes choses, il y aura du danger des deux côtés. Les affaires des Catalans ont été dans un fort mauvais état, mais

la révolte du Portugal leur a été ſi favorable que la tempête, qui les menaçoit d'un grand changement, eſt, ſinon tout-à-fait appaiſée, au moins fort diminuée, On écrit auſſi que leurs Députés ont prié le Roi Tres Cretien de leur envoïer un ſecours moindre que celui qu'il avoit réſolu de leur donner, ce qui fait voir qu'ils n'ont plus tant à craindre. Nous n'avons rien de Portugal, ſi ce n'eſt que Philippe a mis à grand prix la tête du Roi Jean, & que ce dernier, à ce qu'on dit, a fait la même choſe à l'égard du Comte Olivarez. On a interdit à ceux de Sedan tout commerce avec la France, parce qu'ils ont reçû dans leur Ville le Comte de Soiſſons, qui ne veut comparoitre devant le Parlement qu'a condition qu'on lui donne des ſûretés de n'être point mis en arrêt. Le Roi au contraire veut abſolûment qu'il vienne, & prétend qu'il lui doit ſuffire qu'il le veut ainſi. On croit que les Préſidens le Bailleul & de Meſmes qui ont été relégués, l'un en Normandie, & l'autre en Poitou, favoriſoient le parti du Comte. On croit auſſi que le Duc de Vendôme reviendra en Cour, parce qu'il

ſou

ſoutient qu'on ne doit pas admettre contre un Prince de ſon rang une accuſation d'Hermites qui ont déja été convaincus d'autres crimes. Quelques uns ſont d'avis qu'il ſe retirera auſſi a Sedan. Monſieur de Beverwerd eſt attendu dans peu de jours à la Haie avec des ordres du Roi qui pouroient bien donner lieu à un ſecond voïage. Je vous ſouhaite toute ſorte de ſatisfaction aupres de vos veuves. A Amſterdam le 11. Fevrier, 1640.

J. VICQUEFORT,

LETTRE XXXI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Leide.

MONSIEUR, & le plus aimable de tous mes Amis.

Le même jour que vous partîtes d'ici, je recûs de Monſieur Braſſet le Panégirique de l'Etoile ci-inclus. J'ai jugé à propos d'y joindre les Lettres Latines de Balzac imprimées avec les Françoiſes. Le tres Illuſtre Wouwius vous fournira encore d'autres choſes de même ſorte, ou qui pouront au moins vous être

de quelque uſage. Les ordres de ma Princeſſe m'obligent de me rendre inceſſamment à l'armée aupres du Prince d'Orange ; de là j'irai peut-être à Calcar, d'où je ne crois pas pouvoir être de retour avant la fin de cette ſemaine. Cependant je vous ſouhaite une bonne ſanté & toute ſorte de ſatisfaction & de bonheur, même juſques à donner de l'envie. A Amſterdam le 29. Juillet, 1640.

J. VICQUEFORT.

Aſſûrez de mes ſervices, ſi cela ne vous incommode point, le tres noble Shonckius, & Salüez de ma part tous nos autres amis, ſur tout les tres nobles Baillis, le Seigneur de Berg, & vos cheres Veuves, avec leſquelles, ſi vous retranchez quelque partie du jour, prenez garde de ne pas oublier les careſſes & les baiſers. On dit pour certain que la Flotte des Indes eſt arrivée à Seville, ſans avoir reçû aucun dommage. Nos gens, & les Portugais, auroient pû s'en rendre maitres, ſi quelque engourdiſſement fatal ne ſe fut emparé de l'eſprit des Etats. La multitude expédie lentement les affaires.

LET-

LETTRE XXXII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

Comme Monſieur le Sindic Wevelinckhovius doit me païer dans le mois prochain quinze cens florins pour Monſieur de Saumaiſe, vous me ferez un extreme plaiſir de ſçavoir de lui, quand il faudra que je lui en envoïe un recû. Si vous demeurez à Leide juſqu'à ce tems-la, je vous prierai de me rendre le même office que l'année derniere. Adieu encore une fois.

J. VICQUEFORT.

Comme j'ai deſſein de me rendre aupres du Prince, j'ai crû que je ne ferois pas mal de vous envoïer à tout hazard le billet de reçû.

LETTRE XXXIII.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Je ſuis ici ſur le bord du Rhin entre le lieu ou les Romains camperent autrefois, & des forts. J'y penſe ſouvent

vent que les Roïaumes & les Empires ne détournent & ne changent pas moins de place, que les Rivieres. Le lit du Rhin n'eſt pas par tout le même qu'il a été autrefois, & la diſpoſition de l'Empire n'eſt pas, en ces quartiers, la même qu'elle a été ſous les Empereurs. Les noms impoſés par les Romains y ſont à préſent inconnus, ils s'en ſont allés, & ſe ſont évanoüis avec les fleuves; l'autorité même & la domination Romaine y a été entierement abolie. Nous tenons ſous le nom d'Etats & de Provinces libres ce Païs qui a été autrefois poſſédé par ceux du Latium. Je reſpire en ce lieu un air fort propre pour rendre un eſprit tranquille, pour diſſiper le chagrin, pour réveiller les ſens engourdis, & pour exciter la pareſſe. J'ai été à la Haie, où, en l'abſence de mon cher ami M. Huigens, j'ai vû & viſité ſa maiſon, qu'on peut dire être bâtie ſelon les rêgles de Vitruve. J'y ai vû des Cours quarrées, des degrés larges & commodes, & des ſpheres élevées ſur les quatre cheminées, qui ſemblent reprocher à la Cour ſa fumée. J'y ai vû auſſi le jardin qui eſt d'une figure triangulaire, mais

aſſez

assez mal faite à cauſe de la ſituation du lieu; j'y ai vû enfin les Ecuries, les greniers, les celliers, les caves, & la Bibliotheque, apres quoi je diſois en moi-même, voilà un Palais qui convient fort bien au Sécretaire du Grand Naſſau; voilà une Maiſon qui eſt ſoutenue par une Nobleſſe conſidérable par plus d'un tître & d'une raiſon. Arrangez, ô Vitruve, & diſpoſez les pierres de cet Edifice, ſon Illuſtre Maitre qui y fait ſa demeure le rendra éternel. J'ai vû encore pendant que j'étois-là les faitages élevés du Comte Maurice qui, dans le tems qu'il combat dans l'Occident, bâtit dans le Septentrion, & ſe fait un Palais commode & glorieux tout enſemble. J'ai vû auſſi le Palais du Prince à Ryſwich, & j'ai été ſurpris des belles & grandes marques de la magnificence des Princes d'Orange que j'y ai apperçûes. L'ouvrage y répond à la dépenſe qu'on y a faite, de même que la dépenſe répond a l'ouvrage, ce qui fait la perfection d'un bâtiment. De là étant allé à Leide, j'y ai parlé a des perſonnes ſçavantes qui ne ſont pas toutes de même humeur: j'ai été reçu avec grand appareil par M. le Ba-

ron Kinsky qui s'eſt informé de votre ſanté avec beaucoup d'empreſſement & de marques d'affection. Il vouloit me retenir a dîner, mais comme j'avois déja dîné ailleurs, je fus fort marri de ne pouvoir pas le ſatisfaire, Je ſuis à préſent chez M. Schonckius dont les terres & les métairies croiſſent & augmentent avec les arbres & les plantes, par le moïen des grandes acquiſitions qu'il a faites. Parmi les plaiſirs, la joie, la réjoüiſſance, les ris, & les divertiſſemens que je prens avec mes amis, une choſe me fait de la peine; c'eſt d'être, par un effêt de mon deſtin, privé de vous voir, & que mon bonheur ſoit diminué par une fâcheuſe diſcontinuation de votre amitié. Je dînai hier avec M. le Bailli de Muyde & M. Hoofd chez M. Surckius. Demain j'irai voir l'Illuſtre M. Camerarius qui m'a fait prier fort honnêtement par ſon fils de me rendre à Alphen. De cette maniere apres avoir fait mon tour chez des perſonnes de toutes ſortes de conditions, dans un tems où je n'ai rien à faire, & que mon eſprit eſt dégagé de ſoins & d'inquietudes, je reviendrai, avec l'aide de Dieu, chez moi,

moi, & aupres de vous, Monſieur, ſur la fin de cette ſemaine. Voilà ce que j'avois à vous dire du voïage que j'ai fait, & ce qui en eſt comme l'hiſtoire & le récit. Quand je ſerai aupres de vous, je vous dirai les complimens & les baiſemains que vous font des perſonnes tres conſidérables & tres Savantes. Adieu, Monſieur, & le plus cher de tous mes amis. Ecrit à la hâte, à Coukerck le 13. Juin. 1639.

G. BARLEE.

LETTRE XXXIV.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

JE l'avoûe, Monſieur, dans cette joie publique de la Patrie a cauſe de la naiſſance du fils du Prince, il ne me ſera pas difficile, comme vous le dites fort bien, d'obtenir de mes Muſes un témoignage public de la joie qu'elles en ont. Outre la congratulation aux Illuſtres Ambaſſadeurs de leurs Hautes Puiſſances, & même à celui dont vous me parlez dans votre lettre; outre la fiction pleine d'eſprit du tres éloquent Braſet, je vous envoïe deux Epigrammes

que j'ai faites de grand matin vers le point du jour. La premiere eſt de moi : la ſeconde, ſi vous regardez le ſujet, eſt de M. Braſet, mais ſi vous conſidérez la diſpoſition & les mots, elle eſt de votre Barlée. Donnez, s'il vous plait, votre approbation & votre applaudiſſement à l'une & à l'autre, comme vous avez coûtume de faire à tout ce qui vient de moi. Je ne veux pas dérober au tres ſçavant M. Braſet, & m'attribuer malgré lui, une choſe qu'il a faite. Mais s'il veut par tranſaction, par achapt, par preſt réciproque, par emprunt, ou par donation entre vifs, qu'elle ſoit la mienne, je la joindrai au Poeme que j'ai fait ſur la défaite de la flotte d'Eſpagne. Que s'il veut bien me permettre de l'acheter, je racheterai cette bonté par une autre Epigramme lorſque l'occaſion s'en préſentera. Si j'étois de l'ordre de la Toiſon d'Or, je lui enverrois des pelotons de cette précieuſe laine. Maintenant je rachêterai cette piece toute d'or, par les richeſſes des Muſes, & par un tres honnête remerciment ; ma joie ſeroit entiere & au delà de ce que je puis eſpérer, ſi vous y joigniez votre recommandation.

dation aupres de l'Agent de France. Je ſouhaiterois bien de vous voir à onze heures chez le Peintre Baudringenius, afin que vous voïez avec quelle gravité & quelle patience je me tiendrai aſſis quand ce Peintre me tirera. Il m'a repréſenté ſi au naturel, que je doute ſi je ſuis l'original ou le portrait. Adieu Monſieur, aimez moi toûjours. A Amſterdam le 2 Decembre 1639.

G. BARLEE.

LETTRE XXXV.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

J'ai ménagé une grande partie de cet Eté pour me divertir avec vous. Pendant que les Puiſſances ſe font la guerre, & que l'ambition non contente de ſes bornes dévore des Roïaumes & des Villes, la modération que nous ſçavons donner a nos déſirs, fait que nous joüiſſons d'une joie qui égale le bonheur des Dieux. Vous avez lû dans Homere lors que vous étiez jeune, que Jupiter las des ſoins du monde alloit de tems en tems chez les Africains & les

Ethiopiens pour faire la débauche avec eux. Vous avez lû, que tantôt il s'en alloit dans l'Ile de Candie où il étoit né, pour y paſſer quelque tems à la campagne; tantôt que ne ſe ſouciant pas de Junon il ſe retiroit ſur le bord du fleuve Pénée dans le Païs de Tempé en Theſſalie. Que ſi les Dieux donnent dans ces plaiſirs, pourquoi nous autres, dont la joie eſt mêlée de tems en tems d'une triſteſſe qui rend notre ſang auſſi noir que celui du poiſſon qu'on appelle Calmar; pourquoi, dis-je, ne recherche-rons-nous pas des lieux écartés, où l'on ne diſpute pas de la valeur d'une piéce d'argent, & où l'on ne s'empreſſe pas beaucoup pour éxaminer en quoi la ſecte des Péripatéticiens eſt différente de celle des Stöiciens, ni quelle différence il y a entre la couverture de tête d'un Cynique, & la barbe d'un ſectateur de Socrate. J'ai été avec vous à Muyde, où M. Hoofd, Meſdames Leonor, Suſanne, & Conſtance, nous ont donné des marques de grandes vertus par leurs beaux éxemples. Dans M. Hoofd, outre ſon langage poli, ſa prudence, & ſa douceur, j'ai toûjours admiré cette ancien-

cienne ſimplicité de moeurs éloignée des coutumes inconſtantes & paſſageres de ce ſiécle, par leſquelles la France notre voiſine a fait abandonner à nos Hollandois celles de leurs peres, & a transformé ces peuples en Prothées. Dans Leonor l'Epouſe d'un ſi grand perſonnage, il me ſemble voir Cornelie, Sempronie, Placidie, Flaccille, & Serene, avec cette ſeule différence que ſes grandes vertus ne la rendent point orgueilleuſe, & que ſa Dot ne conſiſte pas en des triomphes. Suſanne eſt civile & honnête ſans déguiſement, éloquente ſans art, modeſte ſans affectation, paſſionnée pour les ſciences ſans vanité. Conſtance croit que la premiere vertu eſt de pouvoir pratiquer toutes les vertus ſans faire parade d'aucune. Nous avons enſuite paſſé quelques jours à nous promener, à rire, à manger, & à boire, dans la maiſon de Campagne de M. de Trama. Je me ſouviens de la réception que M. P. de Wilhem, le pere des plaiſanteries, nous fit à Bevervic, & de celle que M. Breenius nous fit dans le Diemer, où nous nous attachâmes des yeux, des mains, des dents, & de tou-

te l'Epiglotte a des ceriſes. Mais hélas! je ſuis maintenant ſéparé de vous, mon cher Vicquefort, auſſi bien que de mes autres amis. Sur le bord du Rhin où je ſuis, je reſpire un autre air, je bois d'un autre ſuc, je marche ſur une autre terre, & je me ſers d'autres feux. Pour l'air, vous n'aurez pas de peine à convenir qu'il eſt plus pûr ici que dans vos quartiers, où les marais & les étangs que forme l'Amſtel, le rendent fort groſſier. Le ſuc dont je vis ici, eſt celui du Rhin tout pur, & même de Maïence; quelquefois c'eſt du ſuc d'Eſpagne, d'autrefois c'eſt de celui de Malvoiſie, de l'Ile de Cypre, ou de celle de Candie: le votre eſt rouge, & par ſa couleur de ſang il donne de la fraïeur à un Philoſophe qui n'eſt pas fait à la guerre. La terre ſur laquelle je marche ici n'eſt point ſablonneuſe, mais toute pleine de mottes; elle n'eſt pas non plus dégarnie d'arbres & d'arbriſſeaux, mais pleine de feuilles & d'ombre. Que ſi vous me demandez quel eſt mon feu, je vous dirai que moi qui ſuis un Profeſſeur veuf, j'erre à l'entour des Créüſes délaiſſées & ſans maris: lorſque j'en

regarde pluſieurs, & que je pêſe le mérite de chacune en particulier, comme on pêſeroit l'argent dans une balance, je ne ſçai quel parti prendre, ni laquelle je dois éviter ou demander, ni même de quel côté me tourner. Il en eſt de moi comme de ceux qui ſe trouvant dans un carrefour s'arrêtent & n'avancent point. Quelque fois je ſalüe la plus belle, mais il ſe trouve qu'elle eſt trop jeune, & qu'un Léandre ou un Pyrame pouroient à peine ſatisfaire ſa paſſion amoureuſe. D'autresfois je ſouris & fais bon viſage à une qui a cinquante ans, mais qui eſt chargée d'enfans, & de filles qui ne ſont pas mariées, leſquelles étant jointes aux miennes me rendroient Général d'une grande & nombreuſe République. Il y en a d'autres à qui je conte des douceurs en toute honnêteté, leſquelles ne me mépriſent & ne me rebutent pas, mais elles ont trop d'Avocats & de gens qui plaident pour elles. Au milieu de ces inquiétudes, je ne me détermine point, mais je défends à mes yeux de regarder la vanité. Cette ſage réſolution de votre ami ne vous déplait pas, non plus qu'à votre chere Epouſe

& à Madame Leonor de Hoofd, qui fort obligeamment avoient réfolu enſemble de me remarier. Le tres noble Schonckius me témoigne toutes ſortes d'honnêtetés juſqu'à l'excés. Je tâche d'adoucir ſa douleur récente & encore toute vive, par de belles maximes de Philoſophie, & auſſi par des plaiſanteries qui ne ſont pas déſagréables ni tout-à-fait dépourvûes d'érudition. Cependant nous avons reçu d'agréables nouvelles du ſiége d'Arras: L'Armée de France eſt pourvûe de munitions de bouche, & de ce qui lui eſt néceſſaire pour combattre l'ennemi. Elle eſpere fort de remporter une grande victoire; néanmoins elle n'eſt pas encore victorieuſe, & Mars ne s'eſt pas encore déclaré. Combien avons nous d'éxemples des premiers & des derniers tems, que des choſes ont manqué lors qu'on s'y attendoit le moins & qu'on s'en promettoit tout le contraire. Je ne ſçai ſi c'eſt aux François, à ſe hâter lentement: mais peut-être que je vous paroitrai moi-même un peu trop peſant, & que vous m'accuſerez de dire des ſentences qui ne ſont pas de ma profeſſion. Adieu, Monſieur, & tres cher Ami; ſa-

luez

luez, s'il vous plait, de ma part M. Hoofd, apres néanmoins que vous aurez salué Madame votre chere & Illustre Epouse. A Poelgeste sur le Rhin, le 12 Août, 1640.

G. BARLEE.

LETTRE XXXVI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR, & le plus aimable de tous mes Amis,

Si j'ai été jusqu'à présent à satisfaire au devoir de vous écrire, ce n'est pas que j'aïe oublié votre agréable familiarité, mais par un effêt d'une oisiveté crasse accompagnée, comme elle est presque toûjours, d'une honteuse paresse. Si c'est la nouveauté de la vie solitaire, ou la conversation avec des gens de la Campagne, qui en est la cause, c'est ce que je ne sçaurois bien vous dire. Mon dessein apres avoir reçû votre lettre étoit de vous faire une longue réponse; mais je ne sçai pas pour quel sujet je fus obligé dans ce même moment-là de partir pour la Haie. Le lendemain je crus que j'aurois à écrire à Cassel, à son Alteste Séréniss. Madame la Landgrave, & à d'autres personnes.

nes. J'ai cru vous devoir marquer les raiſons de mon ſilence, afin que vous n'aïez aucune penſée déſavantageuſe à l'extréme affection & à l'amitié conſtante que j'ai pour vous. Touchant le ſéjour que nous ferons à la Campagne, je ne puis encore vous marquer autre choſe ſinon que ſi un Cenſeur établiſſoit un luſtre & enſuite le propoſoit, je répondrois, volontiers ſi mon cher Barlée étoit avec moi. Tout nous rit de quelque côte que vous jettiez la vûe, mais avec cela je ne ſçaurois rire tranquillement, étant privé de la compagnie de mon intime ami. Venez donc au plus tôt, & tenez votre parole, afin que nous puiſſions rire & nous divertir enſemble. Les Ceriſes, & les autres fruits qui ſont cette année en abondance, vous attendent. On ne vous ſervira point de Chevreau, ni de la chair de Sanglier, c'eſt un animal né pour les feſtins, mais des féves & des pois que ceux qui profeſſent la frugalité eſtiment fort. Je vous écrirois plus amplement ſi mon parent Reuver ne ſe preſſoit de partir, & ſi ma femme n'avançoit pas le dîner. Venez au plus tôt avec vos meilleurs amis, ſans ou-

oublier Mr. le Bailli, Madame ſon Epouſe, & ſes filles. Ecrit avec précipitation à notre maiſon de Kolven le 14. Août 1640.

LETTRE XXXVII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Je n'ai pas lû, mais j'ai dévoré votre lettre. Tous les charmes de l'Air, de l'Eau, de la Terre, & du Feu, auroient de la peine à vous donner autant de joie que votre lettre ſeule m'en a donné. Je me réjoüis & vous félicite de tout mon cœur, de ce que vos ſouhaits ſont hûreuſement accomplis juſqu'à donner de l'envie. Je ne ſçai cependant ſi un trop long ſéjour dans le lieu où vous étes, ne vous dégoutera point à la fin de votre maniere de vie, & de votre ancienne coutûme. A la vérité vous avez ſur les bords du Rhin un air plus pur, mais qui étant ſoufflé par vos Creüſes rendra peut-être vos eſprits plus vifs & plus portés a la volupté. Nous ne vous envions point l'excellent ſuc du tres noble Schonkius, pourvû qu'il n'engendre pas de ſang ſuperflu,

en ſorte qu'il faille enfin en venir à la ſaignée pour laquelle vous avez tant d'averſion. Je me perſuade aiſément que la vûe de vos terres & de vos prés ſi fertiles eſt quelque choſe de fort agréable; mais le gazon a cela d'incommode que, le jour, il ne permêt pas les danſes des femmes qui, la tête en bas & les pieds en haut, plient le corps en rond, & que, la nuit, il ne permêt pas non plus les entretiens avec une femme, leſquels pour lors font plus de mal à ces lieux cachés ſous le repli d'une jupe, que ne feroit une vipere. Pour ce que vous dites de la chaleur que vous ſentez, je ne doute nullement qu'il ne ſoit vrai. Vous étes échauffé de reſte quand vous avez été expoſé pendant quinze jours a trois feux. Mais prenez garde cependamt de ne pas percer le feu des Veſtales avec votre épée. En fait de baiſers, il en faut donner tellement à chacune en particulier qu'on n'en prive pas les autres. Qand vous ſerez de retour en ces quartiers, vous nous apprendrez laquelle des trois a les plus douces levres, laquelle applique ſa bouche avec plus de grace, & laquelle vous avez trouvé la plus propre à ce métier.

Ma

Ma femme n'approuve point cette remarque curieuſe, mais avec ſon ſérieux ordinaire elle vous conſeille ſeulement ce qui peut tenir lieu de réfrigeratif. On parle ici diverſement du ſiége d'Arras. Il y a des lettres de Bruſſelles qui aſſurent que la Ville s'eſt rendue le dixiéme de ce mois, apres que les François eurent pris d'aſſaut la porte de S. Nicolas, les habitans ne voulant pas courir plus de riſque. Les Catholiques Romains, & ſur tout, ceux qui ne ſont pas bien intentionnés pour nous, n'ajoutent point foi à cette nouvelle. De là ſont venues les diſputes, & les querelles, qui ſe termineront ſans peine à l'arrivée du Courier. Le bruit ſe répandit hier que le Prince d'Orange étoit de retour à Dordrecht, ce que je crois d'autant plus aiſément que je penſe qu'il médite quelque expédition en Flandre. L'Armée Imperiale, apres avoir demeuré quelques jours à Vacha, a décampé, & a marché vers la forêt d'Hercinie pour aller porter la guerre dans le Duché de Brunſvic. Une partie des troupes a aſſiége Bingen, & menace Creutznach. Mais le Colonel

cher-

nel Roſe mon Compere ſe prépare à aller ſecourir ces deux Places avec ſept Régimens de Cavallerie. Il eſt arrivé de Suede a Stralſund & à Gripſvald cinq mille hommes de pied, & on y attend la Cavallerie. Les troupes de Brandebourg ont tâché de ſurprendre Francfort ſur l'Oder, mais ç'a été en vain, & même avec perte. Nous verrons au reſte ce que les lettres de Hambourg nous apporteront aujourd'hui. Je vous ſouhaite de tout mon cœur une parfaite ſanté, & toute ſorte de ſatisfaction avec Monſieur Schonkius. A Amſterdam le 17. Août 1640.

Je ne ſçai ſi vous ne direz point que je ſuis trop familier d'avoir ouvert la lettre de M. de Zulichem. Vous excuſerez, s'il vous plait, l'impatience que j'ai eue de voir les vers qu'il a faits. Vous aurez ſans doute reçû ceux que Conſtantin le Ieune a envoïés en ces quartiers.

LET-

LETTRE XXXVIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amsterdam.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Vous avez bien fait, étant las de la campagne & de la solitude, de venir dans une Ville peuplée & magnifique: mais que vous aïez aussi bien fait, de partir sans nous avoir dit adieu, j'en laisse le jugement au tres Noble Bailli, & au tres aimable Niquet, qui sont tres éxacts en fait d'amitié. Pour moi, je crois que du haut de la maison vous aviez humé avec la rosée du matin l'odeur de vos veuves de Leide, & qu'aïant ensuite oublié vos hôtes, & le déjeuner dont les voïageurs ont coûtume de munir leurs estomacs, vous vous étiez aussi tôt mis en chemin. Si vous étiez demeuré seulement ce jour-la, vous auriez vû le jardinier Mol revenant de la chasse, chargé de Pinsons, & vous auriez goûté des grives & des merles qui auroient excité l'appétit d'Apitius. Le malheur voulut que le même jour au matin, étant entré dans votre chambre, & vous y aïant cher-

cherché inutilement, je vous apperçûsse de la fenêtre comme vous n'étiez qu'a cinq cens pas de là. Je criai de toute ma force, mais il ne me fut pas poſſible de faire arrêter mon Philoſophe, ni même de le faire regarder. Comme je vis que je ne gâgnois rien, je me mis à lire les papiers que vous aviez laiſſés ſur la table, pour voir ſi je n'y trouverois point l'inſcription que vous aviez promiſe au Grand Tréſorier, mais je ne l'y trouvai point. Ie fus avant hier reçû du Comte d'Arondel avec beaucoup d'honnêteté. Il a amené avec lui ſes trois fils, les imitateurs de ſa politeſſe, leſquels il envoie à Utrecht pour y faire leurs études. Nous eſpérons être de retour à Amſterdam dans huit jours; je vous y informerai plus amplement, que je ne ſçaurois faire à cette heure, de ce que les François ont deſſein d'entreprendre, & de ce que fait le Prince d'Orange. Je vous ſouhaite une hûreuſe ſanté, & je vous ſalüe, de même que toute votre famille. En notre maiſon de Kolven le 3. d'Octobre 1640.

Celui qui eſt tout à vous

J. VICQUEFORT.

LET-

LETTRE XXXIX

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlee.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Il y a long tems que je vous ai écrit que je n'étois nullement ſurpris que vous nous euſſiez quittés ſi à l'impourvû, ou plus tôt avec tant de hâte. Maintenant je m'étonne bien plus que vous nous aïez tellemeut oubliés que nous n'aïons pû rien ſçavoir de votre ſanté. Avez vous tellement donné en votre chemin contre les écueils des Syrenes, que leur breuvage ait fait ſur vous ce qu'auroit fait le fleuve Léthé; j'ai meilleure opinion de vous, & je crois que ce ſilence ne vient que de ce que vous étiez occupé a écrire à vos veuves ce qui concerne les roſes, ou ce qui s'eſt paſſé ſur le Mont Parnaſſe. Je vous dirai que les petites Couronnes de M. des B.am qu'on a miſes dans le feſtin ſur la tête de vous autres Poetes ne ſe devoient mettre que ſur la tête de Catzius,* ſi on en eût cru Italicus.

N'en

* *C'étoit la coûtume des Romains de couronner de fleurs les nouvelles mariées.*

N'en dites rien pourtant qu'à la veuve dont je viens de parler, car je ne voudrois pas que vous contaſſiez mes folies à des perſonnes plus ſérieuſes & plus ſéveres. Je croïois que nous irions dans peu de jours à Amſterdam, j'y aurois de quoi m'occuper, & ce n'eſt point le mauvais tems qui m'empêche de partir, mais une affaire qui m'eſt ſurvenue. Cela poura peut-être retarder mon départ juſqu'a la ſemaine prochaine. Le Prince a eu des raiſons qui l'ont empêché de mettre ſes troupes en quartier. L'Ambaſſadeur de France n'eſt pas d'avis qu'on renvoïe l'Armée pendant que le Roi ſon Maitre s'applique tout de bon aux moïens de ſecourir Aire. On m'écrit d'Amiens que ſa Majeſté tres Chretienne a deſſein de s'avancer juſqu'a Abbeville & à Montreuil pour être plus à portée de cette expédition. Et certes il importe, pour le bien de la cauſe commune, que les Etats ſecondent les entrepriſes des François, & que tout d'un tems ils faſſent, en faveur des Alliés d' Allemagne, quelque diverſion des forces Impériales. On dit qu'Egeber Gouverneur d'Aire a tellement inondé

dé la campagne des environs de cette Ville, qu'elle eſt plus ſous l'eau que ſi le Ciel avoit ouvert ſes cataractes par un deluge. Les Eſpagnols appellent cela une invention Diabolique, qu'il a appriſe autrefois en Hollande. Le Maréchal de la Milleraie à cauſe de ſon indiſpoſition eſt allé aux eaux de Bourbon pour y prendre les bains, & a laiſſé le commandement de l'Armée au Comte de Guiche, lequel, depuis qu'il a été honnoré d'un nouveau tître, on appelle à préſent Marêchal de Grammont. Monſieur de S. Preux Gouverneur d'Arras a été pour je ne ſçai quel crime conduit à Amiens, où il a la Citadelle pour priſon. Le Marêchal de Brezé eſt à préſent parti pour la Catalogne dont il a été fait Gouverneur avec la qualité de Viceroi, non ſeulement afin d'encourager par de nouveaux ſecours ceux qui ſont fideles au Roi ſon Maitre, mais auſſi pour aſſûrer ceux qui chancelent, & donner de la terreur aux ennemis. Terragone à la verité a maintenant la mer libre, mais le paſſage pour pénétrer dans le coeur de la Province eſt encore fermé à l'Armée d'Eſpagne, par le moïen des fortes garniſons que la Mothe-Houdancourt

a laiſſeés dans Coſtanti, & dans les autres lieux qui ſont derriere lui. Vous aurez ſçû ſans doute que le Comte d'Harcourt a réduit Coni ſous l'obéiſſance du Roi Tres Chretien. Si vous ſçavez quelque choſe du ſecours de Suede, & de l'Aſſemblée de Staden, vous me ferez plaiſir de me le mander. Adieu, Monſieur, aimez toûjours votre bon ami. A Kolven le 8. Octobre 1640. Votre. . .

J. VICQUEFORT.

Ma femme & ma ſoeur Eliſabeth vous ſaluent, de même que Mesdemoiſelles vos filles; je vous préſente auſſi à tous mes civilités.

LETTRE XL.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Vous auriez été un tres habile Gladiateur, puiſque vous ſçavez ſi bien parer les coups. Je croïois que vous euſſiez manqué au devoir de l'hoſpitalité, & maintenant vous m'accuſez d'être trop doux. L'excés en cela m'eſt une cho-

choſe auſſi inconnuë, que la flaterie, laquelle eſt un vice que je hais ſur tous les autres. Je ſuis ſurpris que vous aïez paſſé par la ville de Pallas ſans voir vos veuves, que je crois bien qu'on ne ſçauroit contenter comme on fait les perdrix, mais qui ſont d'un naturel à aimer mieux être des poules que des oies. J'ai lû avec beaucoup de plaiſir dans votre lettre, que votre fils Gaſpar eſt revenu à lui. Déſormais toute la race des Médecins croira ſans doute qu'on s'eſt trompé à Roüen dans les remedes. La chaſſe aux Grives nous retient ici; j'eſpere néanmoins que nous partirons pour Amſterdam vers la fin de la ſemaine prochaine, accompagnés des tres Nobles freres Groſiccius dont j'ai bien voulu contenter le déſir en leur faiſant l'Hiſtoire d'un animal tres fin, laquelle n'auroit jamais été crûe, ſi elle n'avoit été écrite par un Poëte. Ma femme, toute notre famille & tous nos villageois vous faluent. A. Kolven.

J. VIQUEFORT.

LETTRE XLI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Quoique je n'aïe rien d'important à vous mander, j'ai cru néanmoins vous devoir écrire pour vous assûrer de la continuation de mon amitié, & aussi pour dissiper le chagrin que j'ai d'être si long tems absent. Jour & nuit, lorsque j'ai l'esprit en repos & sans inquiétude, je me représente les agréables entretiens que j'ai eus avec mon cher ami Barlée, & ses paroles ordinaires assaisonnées de sesame & de pavot. Quelquefois je pense à vos divertissemens, à vos délices, à ce temple d'un bon entendement, & à d'autres choses qui sont plus tôt des soulagemens que des remedes pour votre esprit agité. Je voudrois fort sçavoir de vous quelle lettre vous avez reçûe, il n'y a pas long tems, de celle que vous appellez dans votre éloge le flambeau & le Phare du Territoire d'Alcmar; & aussi pour quel sujet vous allates dernierement à Leide. N'est-ce point que le tres Noble Schonkius voïant ne pouvoir

vous

vous accompagner en France, ni aller fort loin avec vous, veut vous mener au delà de la riviere, afin que vous deveniez entre-riviere, & que vous paſſiez à des ſecondes noces. Prenez garde ſi vous étes ſage, mon cher Ami, que vous ne puiſſiez pas revenir plus riche & plus parfumé. Le Démon habite dans ces parties que le ſein des veuves couvre. Il commêt ſans bruit beaucoup de déſordres dans ces lieux obſcurs, & ne fera point d'éclat que vous n'aïez auparavant été mis en priſon; mais apres qu'il aura été incité, il troublera votre repos qui ſeroit capable de donner de l'envie. Je vous en dirois davantage là-deſſus, ſi vous ne häiſſiez les donneurs d'avis, & ſi je ne craignois d'être mis au nombre des Avocats qui plaident pour vos enfans. Nous n'ayons rien de nouveau, ſinon que le Prince d'Orange a été fait Gouverneur de la Province de Groningue, à l'excluſion du Prince de Naſſau qui eſt dangereuſement malade à Leuwarde. On dit pour certain que Chriſtien Ulric F. naturel du Roi de Dannemarc a été défait & tué par les troupes des Etats des P. U. dans le village de Meynertzhague.

L'Electeur Palatin doit aller trouver le Roi de Dannemarc ; & ſon frere Maurice ira joindre l'Armée de Bannier. On attend toûjours Monſieur de la Thuillerie Ambaſſadeur de France. Monſieur de Groſicq & moi, nous avons peu gâgné par nos ſollicitations. Nous avons néanmoins bonne eſpérance d'obtenir le contenu de notre Commiſſion. *Adieu*, Monſieur, & intime ami, continuez d'aimer celui qui vous aime toûjours. A la Haie le 22. Octobre 1640.

J. VICQUEFORT.

LETTRE XLII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Afin de vous marquer que je ſuis en vie, & l'amitié que j'ai pour vous, je veux vous apprendre que je ſuis devenu Amphibie; que je ne demeure plus ni en ma maiſon de Campagne, ni à la Ville; mais en l'une & en l'autre; que je n'ai pas un lit commun avec ma femme, ni auſſi un à part, mais que j'ai l'un & l'autre de ces lits; de ſorte que vous di-

diriez que nous ſommes deux en une chair, & une ſeule perſonne en deux corps ſéparés. Ma femme, à la maniere des Hambourgeoiſes aime les vieilles coûtumes & la retraite. Contente d'être à la campagne avec ſes poules, elle mépriſe les délices de la Ville, & ne ſongeant qu'à ſon ménage, elle joüit loin du faſte & des foudres de Jupiter, d'un air plus pur, & a l'eſprit plus en repos. Mais afin que vous ne croïïez pas qu'elle ſoit ſans rien faire, vous devez ſçavoir qu'elle a des occupations qui regardent ſa République. Auſſi tôt que la Cueillette a été achevée, elle a fait tuer une bête à quatre pieds, à laquelle, comme a dit autrefois Chryſippe, il a été donné une ame qui lui tient lieu de ſel pour l'empêcher de ſe corrompre. Lorſque vous aurez le loiſir de venir en aſſaiſonner le lard de la maniere que vous me marquez, vous jugerez ſi elle doit être miſe au nombre des pourceaux, ou des cochons ſevrés, qui à ce qu'on dit, ont le corps plus formé & plus robuſte. Les principales parties de cet animal, leſquelles étoient ſi eſtimées des Anciens, & qu'on avoit coûtume d'aſſaiſonner avec du Benjoin

de Cyrene, du vinaigre, & avec quelque excellent ſuc, ſeront toutes réſervées pour vous, au ventre près qu'ils aſſûroient être de trois ſortes; celui de la Truie qui avoit porté; celui de la truie qui avoit avorté, & celui de la truie qui étoit ſtérile. Pline eſtimoit que le ventre de la truie qui n'avoit porté qu'une fois, étoit le meilleur, peut-être comme vous pouriez vous perſuader, parce qu'elle repréſente mieux l'état des Veuves. D'autres préféroient le ventre de la truie qui avoit avorté, & comme il arrive rarement que les bêtes avortent par quelque cauſe interne, ils les tuoient pour ſatisfaire leur gourmandiſe. Pour nous, au lieu de cette viande, nous vous donnerons le devant de la tête, & les jambons d'un pourceau parfaitement bien châtré. Nous ne vous ſervirons point de tettes, puis qu'il n'en a point; de ſorte que nous n'irons point contre la loi de l'Empereur Aléxandre Severe qui défend de tuer une truie avec ſes tettes pleines de lait. Au lieu d'une piece de cochon ſalé, nous vous préſenterons des ſauciſſes tres délicates. Pour des boudins & des hâchis, ma femme n'en a point.

point fait. Nous attendrons à notre tour que vous nous faſſiez goûter des ſauciſſes de porc entier, & auſſi tôt que les affaires publiques dont je ſuis chargé, ſeront expédiées, je ſerai ravi de goûter du jus de Bacchus avec vous, & avec Monſieur le Bailli, & de faire la débauche en revoïant mes amis. Ma femme eſt ſur le point de prendre le devant, & de partir avec les deux Eliſabeths. Cependant je vous écrirai d'ici ce que nous aurons demain de nouveau de France & d'Allemagne. Adieu, Monſieur, & le plus aimable de tous mes amis, je vous ſalue & toute votre famille, & je vous prie de m'aimer toûjours. A la Haie le 7. Novembre 1640.

Saluez de ma part, ſi cela ne vous fait point de peine, le Vénérable & Illuſtre Voſſius.

LETTRE XLIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR, Pour Leide.

Ce que je vous avois demandé de bouche, je vous le demande maintenant abſent & par lettre. L'Illuſtre Ver-

linckovius a touché pour moi quinze cens florins qu'il a promis de me faire tenir le 8. de ce mois. Si cet argent eſt prêt, je ſouhaiterois fort que vous le reçûſſiez pour moi, & que vous l'apportaſſiez avec vous. Les dernieres lettres d'Allemagne ne parlent plus du ſiége de Ratisbonne. Le Comte de Koningsmarck avoit paſſé le Danube à une lieue de là avec ſix mille Chevaux, mais étant revenu avec une grande quantité de butin il s'étoit de nouveau joint au Général Bannier. Les Impériaux raſſemblent leurs troupes à Ingolſtadt. Cependant l'Empereur eſt encore à Ratisbonne avec une garniſon de deux mille hommes de pied, & de cinq cens chevaux ſeulement, ſongeant plus à ſa ſûreté qu'à celle du public. Nous avons ſçu de Hambourg qu'il y étoit arrivé un Gentilhomme de la maiſon du Tréſorier du Roi de Portugal, avec de l'argent & des lettres de Créance. Cette perſonne aſſûre que toutes les places fortes du Roïaume ont été réduites ſous l'obéiſſance du nouveau Roi, & que tout alloit au ſouhait de ce Prince. Il a apporté des lettres du Roi pour le Prince frere de Sa Majeſté, qui a juſqu'a préſent

ſent été dans les troupes de l'Empereur, & qui eſt maintenant attendu à Hambourg. Le deſſus de ces lettres eſt, A mon frere Edouard Infant de Portugal, Duc de Bragance. On attend ici de jour à autre un Vaiſſeau Anglois qui eſt parti de Lisbonne le dixſeptiéme de Décembre avec deux cens mille écus d'or pour acheter des armes, & d'autres munitions de guerre. De Montero Mayor Grand Commiſſaire de dix forêts du Roïaume, Dom Antoine d'Alameda, & Triſtan de Mendoza nommés à l'Ambaſſade de France, d'Angleterre, & de notre Hollande, viendront, ſi je ne me trompe, ſur ce vaiſſeau. Je leur ſouhaite une hûreuſe arrivée, & à vous un bon retour aupres de nous, afin que ma femme qui a eu la fievre, toute la ſemaine, puiſſe ſe ſervir de vos avis. A Amſterdam le 8. Février 1641.

Je préſente mes civilités à Madame d'Overbek la plus parfaite des Veuves, & auſſi à Meſdemoiſelles vos filles.

LETTRE XLIV.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amsterdam.

MONSIEUR, & le plus cher de mes Amis,

Je vous aurois fait réponse hier incontinent apres que j'eus reçû votre lettre, si j'avois eu la commodité de parler à Monsieur de Zulichem. Je l'ai ce matin rencontré fort à point à la Cour, & je me suis servi de l'occasion pour lui demander son avis sur l'Inscription. Nous sommes tous deux demeurés d'accord que le tître du Prince Guillaume devoit être de la maniere que vous le voïez ici au frontispice des vers, mais que celui de la Princesse son Epouse devoit suivre derriere avec le noeud, comme si l'un & l'autre marchoient ensemble & de pair; j'ai ensuite cet aprés-midi consulté sur ce dernier point M. Bosuel Envoïé d'Angleterre, qui n'a pas jugé que les tîtres de fille du Roi d'Angleterre & d'Ecosse dussent se mettre sans celui de France. Au reste ce dernier Seigneur n'approuve pas ce que vous avez

avez dit, il n'y a point d'eſpérance de lignée, tant que vous vivrez ſeul; par ce que pluſieurs pourront expliquer mal votre penſée, comme ſi ces paroles marquoient qu'il y a beaucoup à eſpérer pour ceux dont la moiſſon eſt encore en herbe. Pour moi en cela, comme en toute autre choſe, je défere volontiers & avec juſtice à votre ſentiment, de la même maniere que les Directeurs des Compagnies feroient à M. M. les Etats Généraux. Si ma femme ne vient pas demain avec M. le Bailli de Muiden, je partirai Vendredi. Adieu cependant, je vous ſalue, & auſſi tous vos amis. Ecrit à la hâte à la Haie le 8 Mai 1641. celui qui eſt tout à vous,

J. VICQUEFORT.

C'eſt à vous, mon cher Barlée, de voir ſi on peut raiſonnablement attribuer a un Prince de ſa jeuneſſe un ſi grand nombre de qualités, avec une inſcription qui lui convienne peu. Il me ſemble qu'un frontiſpice pour L. F. d'un Roi mériteroit bien d'être embelli de caracteres rouges.

LETTRE XLV.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amsterdam.

MONSIEUR, & le plus cher de mes amis,

Monsieur de Zulichem m'a envoïé un ordre du Prince qui enjoint au Tréso-rier Volbergius de vous compter trois cens florins pour l'Epithalame que vous avez fait sur le mariage du Prince Guil-laume. J'ai cru qu'il seroit mieux pour vous que je gardasse l'original jusques à ce que vous m'eussiez envoïé une quit-tance. Cependant pour ne point perdre de tems vous recevrez, s'il vous plait, cet argent des mains de mon Leonard. Vous ne ferez pas mal d'en donner avis à M. Huigens, afin que par son moïen le Prince vienne à sçavoir que votre re-connoissance a suivi de pres la libéralité de son Altesse. Monsieur Bosswel m'a dit que les vers que vous avez faits con-tre l'Angleterre ont été trouvés fort beaux. Le Prince Guillaume est arri-vé en bonne santé avec sa suite, & est aussi tôt parti pour Bure, d'où il s'est ren-

rendu avec les Ambaſſadeurs au Camp de l'armée de ſon Pere. Monſieur d'Heuſlit un de ces Ambaſſadeurs eſt demeuré à ſa maiſon de Campagne avec ſa Junon qu'il doit bien tôt amener ici. Vous avez ſçu ſans doute que Gennep eſt aſſiégé. On dit que la garniſon eſt de trois mille hommes de troupes auxiliaires ſous le commandement de Preſton Colonel d'un Régiment Irlandois. Ceux qui ſont arrivés d'Angleterre diſent que le .... avoit deſſein d'aller en Ecoſſe. J'écrivis Lundi dernier à Rouen, afin qu'on eût ſoin de votre fils, & qu'on lui fournît tout ce dont il auroit beſoin. Adieu, Monſieur, & tres cher ami, je vous ſalue de tout mon coeur, & Meſdemoiſelles vos filles. A la Haie le 12. de Juin 1641. celui qui eſt tout à vous.

J. VICQUEFORT.

LETTRE XLVI.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Pendant que vous joüiſſez des délices de votre maiſon de Campagne, votre abſence me fait ſouffrir de cruelles

peines

peines. Elles me désolent, & me navrent le cœur ; mais que faire ? C'eſt une loi & un effêt de la force de la Philoſophie de pouvoir joüir, & de pouvoir ſe paſſer pour un tems de la préſence d'un ami. Il m'a bien fallu ſouffrir la douleur du veuvage, qui m'eſt encore tres ſenſible ; il faudra de même que je ſouffre celle qui m'afflige maintenant. Je ne doute point que vous ne ſoiez auſſi fâché, de n'avoir pas à votre côté l'Epée de Vondelien qu'un Poëte a par allégorie & par hyperbole feint que j'étois à votre égard. J'apprendrai, & je m'accoûtumerai à ſupporter votre départ, puis qu'il faudroit même que je ſupportaſſe votre mort. Ce n'eſt pas que vous me ſoiez tout à fait abſent, puis que je vous ai toûjours dans mon eſprit, comme préſent, écrivant, joüant, dinant, & vous promenant avec moi. Vous ſçavez ce que dit un grand Poëte : Un abſent entend & voit un autre abſent. Si je ne puis pas vous joindre des ïeux, je vous joindrai par mes lettres qui me ſeront comme des ailes pour me porter juſqu'à vous. Ciceron écrivoit autrefois à ſon frere Quintus Proconſul d'A-

ſie, il me ſemble vous entendre lorſque je vous écris: je ne ſçai ſi Epicure étoit à Athenes, ou autre part, lorſqu'il écrivoit à un de ſes amis; agiſſez en toutes choſes, comme ſi Epicure vous voïoit. Seneque le Philoſophe étoit au moins dans la Campanie, lorſqu'il écrivoit à Lucilius qui étoit en Sicile, & qu'il l'exhortoit d'étudier, de ſouper, & de ſe promener avec lui, ce que Lucilius ne pouvoit, non plus que moi, faire qu'en eſprit. Ciceron n'avoit-il pas toûjours devant ſes ïeux Balbus qui étoit abſent, & qui ſervoit ſous Ceſar dans les Gaules. Virgile dit d'Enée au ſujet d'Evander & de Pallas qui étoient abſens: Tout ce qui paroiſſoit à ſes ïeux lui ſembloit être Pallas & Evander. Je dirai auſſi, Vicquefort eſt toûjours préſent à mes ïeux. Vous demeurez à la Campagne, mais vous étes fait pour la Cour. Vous vous promenez par les champs, mais vous avez ſoin des affaires des Princes. Vous aimez les Vergers, mais d'une autre maniere que Tibere aimoit ſon Ile de Capri. Vous vous divertiſſez honnêtement avec les Melibées & les Dametas de la Campagne: Scipion l'Africain, ce fameux Capitai-

ne:

ne Romain faiſoit la même choſe. Vous vous promenez entre des arbres rangés en Echiquier, & entre des quarrés & des planches de jardin, comme faiſoit autrefois Arpinas en la Tuſculane, dans laquelle il s'appliquoit a l'étude de la Philoſophie, ſe réjoüiſſoit de la proſpérité & du bon état de ſa Patrie, ou s'affligeoit de la voir agitée & malhùreuſe. Je ne doute point que vous ne faſſiez auſſi de même, cependant je m'imagine que vous pouriez penſer quelque choſe de plus agréable de la Philophie, ſi moi qui ai à vivre de ce ſuc, j'étois en votre préſencc. Vous aimez à voir des troupeaux de gros & de menu bétail: mais ſi je ne me trompe vous aimeriez encore mieux voir votre ami que des bêtes à corne. Vous prenez plaiſir où vous étes, à voir des ſinges & des guenons, mais prenez garde que ces tres adroites bêtes ne vous voïent baiſer votre femme; car elles aiment à imiter ce qu'elles voïent faire. Vous nourriſſez peut-être un Paon qui eſt un oiſeau beau à voir; mais que ſon cri infernal rend horrible. Vous eſtimez vos viviers, pour moi, je ne les eſtimerai que lorſqu'on y aura mis des poiſſons.

Plût

Plût à Dieu que vos viviers nourrîssent des huîtres, comme faisoient ceux de l'opulent Lucullè sur le Rivage de Bayes. Vous entendez bien chanter des oiseaux, mais vous ne m'entendez pas chanter lorsque je suis d'humeur à faire un Poeme Epique, ou à toucher quelque instrument de Musique. Vous élevez des poules & des poulets, qui sont redevables de leur naissance à un Coq; mais plût à Dieu que vous élevassiez des enfans qui fussent nés de vous. J'espere que cela arrivera, parce que dans le lieu où vous étes il y a quantité de pigeons qui, par leurs baisers continuels, excitent à l'amour. Mais je cesse de badiner & de plaisanter agréablement, parce que je ne sçai pas si le voisinage de deux Cours, & de tant d'autres, ne vous a point rendu fier. Cependant attendez vous à M. le Bailli & à moi, apres que vous aurez satisfait à vos amis & à vos freres. Malheur à vos Cerises, à vos Poires, à vos jambons, à vos cochons de lait, à votre lard, & à vos poissons, quand l'affamé Barlée sera arrivé chez vous. Mandez moi, s'il vous plait en trois mots, quelles nouvelles on dit, & sur tout ce que

les

les plus judicieux croïent du tems que Gennep pourra tenir. Adieu, Monſieur, ſaluez, s'il vous plait, de ma part MM. Braſet & Boſwel. Ecrit à la hâte, à Amſterdam le 10. Juillet, 1641.

G. BARLEE.

LETTRE XLVII.

De M. G. Barlee a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Enfin apres de longs détours que j'ai faits par terre & par eau je ſuis arrivé en bonne ſanté à ma maiſon. J'ai été en des lieux où je n'avois pas encore été. J'ai vû ce que je n'avois pas vû. J'ai été dans des Païs où perſonne juſqu'a préſent n'avoit été. J'ai parlé avec les Bructeriens, les Sicambres, & les Peuples qui habitent le long du Canal de Druſus. J'ai demeuré en des lieux où Rome a autrefois planté ſes Aigles, & où Druſus & Corbulon firent faire des Canaux. J'ai côtoïé le Vahal, & parcouru Tiel, Bommel, & Bure. Ne vous étonnez pas ſi j'ai fait mon voïage ſi lentement. Il m'eſt arrivé la même choſe qu'à Ulyſſe: j'ai rencontré des Circés,

cés, des Calypſons, des Polyphemes, & des Leſtrigons, mais plus honnêtes, & avec de meilleures qualités. Je n'ai pas non plus manqué de compagnie dans mon voïage, puiſque j'ai toûjours été à côté, tantôt d'une fille, tantôt d'une veuve qui n'eſt pas hors d'état de ſe remarier. J'ai appris à toutes ces perſonnes, ſi c'eſt le Ciel qui eſt immobile, ou la Terre: lequel des quatre Elemens eſt le plus propre à l'amour: que toutes les Créatures ſublunaires, & celles qui ſont dans l'air, ſont les ſymboles & les marques des Amans: Si l'amour eſt compoſé de points indiviſibles ou continus: lequel eſt le plus doux & le plus agréable d'aimer ou d'être aimé: de donner des baiſers, ou d'en recevoir: lequel ou d'une perſonne de qualité, ou d'un Marchand, ou d'un Théologien, ou d'un Philoſophe, ou d'un Poëte eſt le plus propre à l'amour. Je ne vous écrirai point ce qui a été décidé là-deſſus, de crainte de faire ma lettre trop longue, au lieu qu'elle devroit être courte, ſur tout lorſque j'écris à des perſonnes qui ſont à la Cour, ou qui ont à faire des réponſes qui regardent le public. J'ai trouvé,

à mon arrivée chez moi, la lettre que vous m'avez écrite, avec l'Eloge du Cardinal de Richelieu, qui eſt une piece dont le ſtile approche fort de l'Eſpagnol, & eſt fort barbare. C'eſt inutilement, Monſieur & tres Cher Ami, que vous ſollicitez à la Haie du ſecours pour la Ville qui eſt aſſiégée; je ne vous en dis pas davantage. Il faut qu'elle ſe défende elle-même, ou qu'elle attende du ſecours d'ailleurs, ou autrement comme je crois elle changera de Maitre. Mais que les François ont pris mal leurs meſures, puiſque d'aſſiégeans qu'ils étoient, ils ſont maintenant aſſiégés, & qu'apres une victoire toute récente ils ne peuvent pas avoir l'honneur du Triomphe. Mais nous ne voïons pas encore la Cataſtrophe de cette affaire. Je ne ſçai ſi vous aurez vû ce plan de la Ville d'Aire; vous pouvez le garder, ſi vous n'en avez pas un plus éxact. J'aurai l'honneur de vous voir lorſque les oiſeaux portés au delà de la mer voudront être votre proie & vos délices. Préparez des lacets pour prendre ces innocens animaux. Pour moi, à préſent que le tems des vacations eſt paſſé, je vais reprendre les éxercices

de

Pallas & de Phébus. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite le bon jour & une parfaite ſanté, de même qu'à Madame votre chere Epouſe, & a tous vos amis. A Amſterdam le 1. jour de Septembre, 1641.

G. BARLEE.

LETTRE XLVIII.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Laiſſons là les Veuves & ces mots engageans qui m'ont cauſé trop de chagrin. Il eſt tems que la Philoſophie me rende ſage, & que je me procure le repos, qui eſt incompatible avec toutes ces folies auxquelles je me ſuis amuſé. Lorſque ſuis chez vous, à la campagne, ou dans un Païs froid, j'oublie facilement ce ſexe, quoiqu'il ſoit un ſecours que la nature tres ſage nous à donné dans notre indigence. Lors auſſi que je parle en public, ou que je ſuis à table avec mes amis, & que je ne me découvre pas aux traits de l'amour, je reviens à moi-même & je ſens bien que je n'ai pas encore perdu l'eſprit. Que faire à un homme dont les forces ne ſont pas épuiſées, & qui n'eſt pas fou ? Pour

moi

moi j'ai recours au deſtin, & je le ſuivrai où il me conduira. C'eſt ce qui fait ſouvent la conſolation de ceux qui ſont au déſeſpoir. Souvent, quand nous manquons d'eſprit & de conduite, nous attribuons aux Dieux les choſes que nous avons mal faites. Mais que je ſuis aiſe de ce que vous étes de retour en ces quartiers. Vous vous approchez avant que de venir, & vous aimez fort à remettre au lendemain. J'ai fait part à M. le Bailli, & à d'autres des nouvelles que vous m'écriviez dans la lettre qui a précédé votre derniere. Le Panégyrique du Cardinal de Richelieu eſt ſous la preſſe, & il ſera imprimé en tres beaux caracteres par M. Blaau. Il a le portrait de ce Cardinal, gravé ſur une planche de cuivre, & il ſouhaiteroit fort de le mettre à la tête du Panégyrique, avec le Quatrain que j'y ai joint. Jugez avec M. Braſet, ſi en ſi peu de paroles j'ai dit ce que mérite un ſi grand Prince, & ſi vous étes tous deux d'avis qu'on mette ſon portrait à la tête du Panégyrique. M. Blaau a auſſi réſolu d'embellir le frontiſpice de cet ouvrage, des armes de ce Cardinal, à moins que vous autres Meſ-

ſieurs les Trebatiens, vous ne ſoiez d'un ſentiment contraire. Mais l'occaſion ſe préſentera d'en parler quand vous ſerez de retour en cette ville. Toutes les fois que la clarté du matin donne à mes fenêtres il me ſemble que je vous vois qui vous promenez dans le jardin, & qui ramaſſez les Grives qui ſe ſont priſes & étranglées à des lacets, tandis que votre chere Moitié ſe chauſſe, & cependant ce que dit Virgile eſt véritable, que l'Epouſe vient apres ſon mari. Je ſouhaiterois de pouvoir mettre dans mon Poëme la levée du ſiége d'Aire, mais la crainte paſſe à cet égard mon eſpérance; je ne ſçai ſi ce qu'on dit eſt vrai, qu'on a ouvert les priſons & les cachots par toute la France, afin d'envoïer les ſcélérats qui y étoient détenus, au ſecours de la Ville que je viens de vous marquer. Les Romains firent autrefois la même choſe, mais dans le tems que leurs affaires étoient déſeſpérées. Adieu, Monſieur; aſſurez, s'il vous plait, de mes civilités, Madame votre chere Epouſe, & Mademoiſelle votre ſoeur. A Amſterdam le 14. d'Octobre 1641.

G. BARLEE.

LETTRE XLIX.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

Doù vient, Monſieur, que vous vous donnez tant de peine de m'écrire en termes ſi éloquens, d'une Truie dont le naturel eſt tout-à-fait différent du mien. Cet animal ne fait du bien qu'apres ſa mort; & moi apres ma mort je ne ferai de bien à perſonne. La Truie ne ſçait ni la Rhétorique ni la Poëſie, & moi j'entens médiocrement l'une & l'autre. La Truie grogne, & ſe plait dans la boue; & moi je chante & j'aime la propreté des Muſes, de même que la votre. La Truie, lorſqu'elle eſt contrainte de regarder en haut, ſe tait & devient muette; & moi lorſque je regarde la ſurface du Ciel, je commence à chanter, & je publie hautement les loüanges de celui qui a fait la Truie. Cet animal, de même que la chévre, eſt conſacré à Bacchus, dont l'un & l'autre gâtent néanmoins les vignobles; & moi, je ſuis conſacré à Apollon à qui je compoſe de petits vers innocens. Me parlez vous d'une Truie pour prendre occaſion de

ſa fécondité de me reprocher que j'ai un grand nombre d'enfans? ou avez vous deſſein à cauſe de la laſciveté de cet animal, de me reprocher les mots un peu trop libres dont je me ſuis ſervi en parlant des perdrix, & en faiſant la comparaiſon des poules & des oies. Avez vous tué un pourceau, pour affermir notre amitié par cette victime, vous ſouvenant de ce que dit Virgile: Ils faiſoient alliance en tuant un pourceau. N'eſt-ce point que vous prétendez que je ſuis de la ſecte des Epicuriens, dont parle Horace, lors qu'il dit: Moi qui ſuis gras & propre &c. ou plus tôt que je ſuis de la ſecte des Pythagoriciens qui, comme dit Claudien, font paſſer dans les parties graſſes d'une Truie ſale les ames des voluptueux. Vous ne voulez pas, je crois, me mettre au nombre de ceux d'Arcadie & de Béotie qui ont donné lieu au proverbe, Truie de Béotie. Ces ſortes de bêtes ne compoſent pas des Panégyriques de Cardinaux; mais je vois fort bien par votre lettre ce que vous prétendez. Vous m'invitez à manger de la tête & des jambons d'une Truie; j'y conſens, pourvû que je ne ſois point

transformé en une tête pareille ; car elle eſt fort indocile & ignore l'adreſſe des Eléphans. Palemon Grammairien fort ſatyrique appelloit le tres docte Varron le pourceau des lettres, parce qu'il ramaſſoit de toutes parts beaucoup de choſes ſans choix & ſans jugement. Je ne veux pas paſſer pour tel ; c'eſt pour cela que j'aime mieux manger des jambons de votre truie que ſa tête, parce qu'ils ſont plus éloignés du devant de la tête de cet animal. Je ſuis certes marri que votre truie n'ait pas eu de tettes, lesquelles ſont ſi eſtimées ; car les Romains ne trouvoient rien de plus délicat que le ventre de cet animal. J'ai lu dans Pline que les loix des Cenſeurs défendoient de manger le ventre, les teſticules, la matrice & la tête de porc. Mais, Monſieur, ces loix n'obligent pas ceux qui ſont freres & alliés de l'Empire Romain. Le 30. de ce mois M. le Bailli de Muyde célébrera la mémoire de ſes nôces, par un feſtin. Faites en ſorte d'en être avec Madame votre Epouſe, & ne vous privez pas l'un & l'autre de cet avantage. J'eſpere qu'apres que vous avez aſſez doctement parlé d'un grillon,

vous me manderez des nouvelles de France & d'Allemagne. Adieu, Monſieur, ſaluez, je vous prie, de ma part votre tres chere Penelope & vos Couſines. Aſſûrez auſſi, s'il vous plait, Monſieur de Zulichem de mes reſpects & de mon obéiſſance, & dites lui qu'on a repréſenté en cette Ville une Tragédie, faite par un Vitrier qui ne ſait ni Grec ni Latin. C'eſt une piece dont Sophocle même n'auroit pas de honte d'être l'auteur. M. M. Hoofd, Burghius, Vondelius, & tous ceux qui ſe connoiſſent aux belles choſes, en ſont étonnés auſſi bien que moi A Amſterdam. le 10. Novembre 1641.

G. BARLEE.

LETTRE L.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

J'Ai lu vos faſtes, & les ſommaires de ce qui s'eſt paſſé en divers endroits, que vous avez envoïés a M. le Bailli de Muyden. Vous y parcourez toute l'Europe, & vous rapportez d'une maniere éloquente les bons & les malhûreux ſuccés des Rois & des Princes. M. le Bailli, à la maniere des Politiques, en

fait un recueil de ce que ceux qui gouvernent le Peuple doivent & éviter & imiter. Pour moi, à mes vers près, & les fictions des Poëtes, je ne ſçai rien & je ne veux rien ſçavoir davantage. Je crois même que la plus grande ſcience eſt celle qui a de l'averſion pour le bruit, pour les meurtres & pour le tort qu'on fait à des innocens. Pour vous qui étes plus proche de la cour, vous faites & vous méditez d'autres choſes. C'eſt ainſi que les Cigales ſe nourriſſent de roſée; les Abeilles, de miel; le Cameléon, d'air & de vent. Nous ne recherchons ou ne fuïons pas tous les mêmes choſes, & nous ne ſommes pas tous gouvernés par les mêmes Planetes. Jupiter qui eſt accoûtumé à vivre dans la compagnie des Dieux eſt la Planete qui vous domine; mais à mon égard, je vous avoue franchement, que c'eſt la Lune, parce que j'aime à m'entretenir avec des Veuves lunatiques, & à regarder leurs viſages, tantôt tout-à-fait pâles, & tantôt tout-à-fait éclatans. C'eſt-là l'état des Dames de qualité qui ſont ſans maris. Mais pourquoi vous écrire toutes ces bagatelles, dans le tems que j'apprens qu'on

à dé-

à défait les ennemis, qu'on a pris Lamboy prisonnier, & que Veimar est triomphant. Les Celtes & les Cattes partageront entr'eux la gloire & les avantages de cette victoire, laquelle j'estime fort, à cause qu'elle donne une entrée libre aux François dans l'Archevêché de Cologne, & qu'il n'y a plus à craindre que les troupes de ce Diocese aillent secourir au Printems les Espagnols. Outre cela, cette défaite rendra les Aigles plus humbles & plus portées à la paix. La flotte que leurs Hautes Puissances avoient envoïée au secours des Portugais est revenue dans ses ports. Elle n'a rien fait, sinon qu'au lieu du Vahal & de la Meuse, elle a vû le Tage. Mais quand M. de Zulichem a-t-il dessein de venir en cette Ville? dans le tems de l'assemblée des Graces, de laquelle j'espere un meilleur succés que des conférences des Médiateurs de paix dans la Westphalie. Trouvez-vous, s'il vous plait, Monsieur, à cette assemblée. Nous y sacrifierons à la joie, & nous prierons Tesselle de nous aider de son adresse & de ses autres beaux talens pour enchanter les esprits de ceux qui ne peuvent s'a-

doucir que par le chant. Nous ferons porter dans l'Ye les eſpaces vuides qui ſont près des remparts, afin qu'on habite plus au large ſur le bord de cette petite riviere. Je ſouhaiterois fort de ſçavoir ſi mon Poëme eſt arrivé en France, ou s'il eſt péri dans la mer. Si les Druides ne le peuvent pas lire, au moins les Nayades le liront. Adieu, Monſieur; aſſûrez, s'il vous plait, de mes tres humbles civilités M. de Zulichem, M. Braſet, & tous nos autres amis. A Amſterdam le 25. Janvier 1642.

G. BARLEE.

LETTRE LI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

J'ai gardé le ſilence plus que je ne devois, mais néanmoins je ne chercherai pas de détours pour m'excuſer, étant perſuadé que notre amitié ne ſe doit pas meſurer par notre ſilence, ni par nos lettres. J'avoue maintenant que ce qui m'a empêché juſques à préſent de vous écrire eſt une pure pareſſe; mais c'eſt

c'eſt un vice qui n'eſt pas moins ordinaire aux gens de Cour, que l'Uſure l'eſt aux Marchands. Chacun a ſes défauts: ſi la Lune a quelque fois un ſi grand aſcendant ſur vous, que vous ne pouvez pas demeurer éloigné de vos Veuves lunatiques, ſçachez que Saturne n'en a pas moins ſur moi, & que cette Planete par ſes influences m'a rendu un peu lent. Ce que vous dites de la victoire de Hulſe eſt fort juſte. C'eſt un grand avantage que les ennemis aïent été taillés en pieces; mais je crois que c'en ſeroit encore un plus grand de triompher d'une maniere qu'on pût avoir tous les jours devant les ïeux quelque marque de la victoire qu'on auroit remportée; comme lorſque les vaincus ſe rendent à diſcrétion, & prennent parti dans les troupes des vainquers. Monſieur Groſic qui s'eſt trouvé à ce combat, & qui eſt demeuré en vie de même que le cheval que je lui avois donné, écrit que le nombre des morts des ennemis monte à plus de deux mille. Vous aurez ſçû ſans doute qu'apres un ſi hûreux ſuccés de nos armes, nous avons accordé notre protection à Nuys, & a d'autres Villes. Tau-

podelius & Roſe, ont auſſi défait quelques troupes ennemies, & celles de Veimar & des Celtes peuvent pénétrer ſi avant dans toute la Province, qu'elles ne ſont plus en peine d'y prendre leurs quartiers d'hiver, & ne craignent plus d'en être chaſſées. Il eſt plus aiſé d'empêcher ces ſortes d'hôtes d'entrer dans un Païs que de les en chaſſer enſuite; & c'eſt pour cette raiſon qu'on dit que l'Empereur veut mal à l'Archevêque de Cologne, de ce qu'il n'a pas défendu le paſſage du Rhin dans le tems qu'il falloit le défendre. Il eſt arrivé ici un Capitaine des troupes du Duc de Veimar avec 150. Drapeaux pris ſur les ennemis, pour les porter en France & les préſenter au Roi. Les dernieres lettres portent que S. M. Tres Chret. étoit ſur le point de faire un voïage à Lion. On ne ſçait point encore ſi elle ira en Catalogne ou en Italie; ce qu'il y a de certain eſt que de quelque côté qu'elle aille, ſa préſence donnera un grand branle aux affaires. Je n'eſpere rien de bon des Portugais. Ils ont affaire contre un ennemi affoibli & preſque coupé, & avec cela ils ne font rien. Ils devoient mieux

ſoû-

ſoûtenir la bonne opinion qu'on avoit d'eux; car venant à manquer dans les premieres démarches on donne lieu de tout croire. Ajoutez à cela qu'étant dépourvûs de toutes les choſes néceſſaires pour faire quelque entrepriſe, ils ne pourront pas ſoûtenir long tems un ſi peſant fardeau. Les Etats ont délibéré ſur de nouveaux ſecours qu'ils doivent envoïer au Printems prochain; mais je ne ſçai point ce qui a été réſolu. Pour ce qui eſt de l'Angleterre, on en dit des choſes étonnantes. Les Etats ont deſſein d'y envoïer des Ambaſſadeurs pour, en qualité de Médiateurs, terminer les différends qui ſont entre le Roi & ſes Sujets. On dit que le Tréſorier Broſſerus, & deux autres ont déjà été nommés pour cet effêt. M. de Zulichem qui eſt fort de vos amis, m'a envoïé ces petits livres pour vous les communiquer & à M. le Bailli, à qui je vous prie de faire mes civilités. Il n'ira point à Amſterdam que nous ne faſſions en ſorte qu'il nous ſoit permis d'aſſiſter aux feſtins de ceux qui rafinent davantage là-deſſus. Nous recevrons peut-être aujourd'hui ou demain des nouvelles de votre Poëme. J'eſpe-

re qu'elles ſeront telles que ſi un Cenſeur vous faiſoit des demandes ſur ce ſujet, vous pouriez lui répondre en ces termes, C'eſt comme je le ſouhaite. Je vous ſouhaite pareillement, Monſieur, une tres bonne ſanté. A la Haie le 8. Février 1642.

Ma femme vous préſente ſes civilités, & à toute votre famille.

LETTRE LII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR, & tres cher Ami.

Je ne vous incommoderai pas d'une longue lettre, de crainte de mettre la pâture derriere les ânons de Monſieur de Zulichem. Etant tombé, en quelque façon par hazard, ſur un écrit de Monſieur Deſcartes contre un Pédant de Théologien, ou plus tôt contre un Pédant d'Utrecht, imprimé ſous le nom de H. Regius, j'ai cru que je devois vous en faire part, pour cette raiſon que l'un s'éloigne trop des ſentimens des anciens Philoſophes, & que l'autre paſſe les bornes de la modeſtie & de la modération.

Vous

Vous nous ferez le plaiſir de nous mander librement votre avis là-deſſus. J'ai dit à M. de Zulichem le malheur qui eſt arrivé à la charmante Teſſelle. Une lettre de votre part qui marque à cette belle combien vous étes touché de ſon affliction, ou plus tôt les vers que votre douleur arrachera de vous, bon gré malgré que vous en aïez, lui ſerviront de remede. Si votre Muſe vous inſpire quelque choſe de plus agréable, quoique vous le retouchiez, faites en ſorte qu'il ſoit mieux traité que ne l'a été une tres innocente Veuve. On attend toûjours avec beaucoup d'impatience la Reine d'Angleterre, & l'Epouſe du Prince Guillaume avec elle. C'eſt ainſi que le Roi lui même l'appelle dans ſa derniere lettre. Monſieur Henflit a écrit du vingtſixiéme Février, qu'elles étoient toutes deux arrivées à Douvres; de ſorte qu'on n'en peut plus douter, quoi qu'il y ait des gens qui croient qu'il pourra ſurvenir des difficultés qui empêcheront l'éxécution de cette affaire, parce qu'elle dépend de trois choſes qui ſont autant de ſimboles de l'inconſtance, ſçavoir d'une femme, du Vent, & du Parlement.

Pour vous, Monſieur, croïez-moi toûjours votre ami conſtant & tres affectionné. Adieu à vous, & à toute votre famille. A la Haie le 1. jour de Carême 1642.

Si vous jugez à propos d'informer le tres noble Hoofd, de l'arrivée de la Reine, vous pouvez le faire quand vous vous trouverez avec lui.

LETTRE LIII.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Je vous remercie tres humblement de ce que vous m'avez envoïé ces écrits de controverſe. Je les ai lus avec la même avidité que nous avons coûtume de manger des huîtres fraîches. Mais pardonnez, je vous prie, l'aveu que je vous fais: je n'eſtime pas tant les formes ſubſtantielles ou eſſentielles que je croïe qu'il ſoit maintenant tems de déclarer mon ſentiment ſur ce ſujet. Vous ſçavez bien que je ne ſuis pas ſur un pied à pouvoir condamner Ariſtote ſans l'avoir entendu, & que je ne me ſuis pas non plus engagé à le ſuivre. J'ai quelque

que choſe a dire ſur le ſentiment du tres ſçavant Deſcartes, mais je le dirai lors qu'il ſera tems, & qu'il ſe ſera expliqué plus au long & plus clairement. Auſſi tôt apres votre départ je me ſuis dégagé des trois Veuves. Elles n'occupent plus mon eſprit; j'ai compoſé, à votre priere, une plainte contre l'oeil gauche de Teſſelle. Quand vous l'aurez lue, vous la donnerez, s'il vous plait, à M. de Zulichem. Elle a plu au Bailli : n'en refuſez pas la lecture à M. Braſet, ni à M. Catzius, s'il ſouhaite de l'avoir. Adieu, Monſieur, & le meilleur de mes amis; ſaluez, je vous prie, de ma part Madame votre tres chere Epouſe.
A Amſterdam le 10. Mars 1642.

G. BARLEE.

LETTRE LIV.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Leide.

MONSIEUR, & tres cher ami,

La Bouſſole que nous avions juſqu'à préſent attendue avec tant d'impatience, eſt enfin arrivée de France avec des lettres de ſon Eminence Monſieur

le

le Cardinal de Richelieu, & du tres Illuſtre Ambaſſadeur L'un & l'autre méritent d'être remerciés; ce n'eſt pas néanmoins pour cette raiſon que je ne vous envoie pas ce préſent, mais parce que je fais autant de ſcrupule de le confier au batelier que de découvrir en votre abſence ces myſteres d'Eleuſis. Vous excuſerez, s'il vous plait, ce ſcrupule, & ſi je ne ſatis fais pas à ce que vous ſouhaitez. Je vous prie de croire que votre abſence me cauſe beaucoup de chagrin. Adieu, Monſieur, je vous ſalue vous & vos Veuves. Aſſûrez de mes reſpects, ſi cela ne vous fait point de peine, tous nos amis, & ſur tout le tres noble Schonckius. Ecrit à la hâte à Amſterdam le 26. Avril, & ſi ne me trompe le jour de Pâques Fleuries 1642.

Je ferai vos excuſes à Monſieur de la Thuillerie de ce que vous ne lui avez point écrit.

LETTRE LV.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

Si vous croiez qu'il y ait de ma faute

faute de n'avoir pas répondu plus tôt à vos trois lettres, j'eſpere que vous aurez égard aux raiſons qui m'en ont empêché. J'ai été accablé d'affaires, & le peu de tems, que j'ai eu à moi, ne m'a pas permis de vous ſatisfaire, ni de me ſatisfaire moi-même. Hier apres avoir fait la débauche, comme je fus de retour à la maiſon, je donnai ordre à mon Leonard de vous mander par Kempius la route que tiendra la Reine. Sa Majeſté partira Dimanche prochain apres midi, & ira coucher à Gouda, pour être le lendemain à Viane, & le jour ſuivant à Bure. Ce ſera quelque choſe de beau à voir, que l'Infanterie & la Cavallerie armée de toutes pieces, & rangée en bataille dans la campagne, puiſqu'elles n'ont jamais paru avec plus de magnificence. J'avois réſolu de vous accompagner juſqu'à Boſleduc, d'où l'on poura preſque voir la revûe qui ſe doit faire, afin de me rendre avec Monſieur Groſic près du Comte d'Eberſtein, & des troupes de Heſſe; mais comme je vous attens encore vers la Fête de la Pentecôte, je ne l'ai pas voulu faire de crainte de me priver de plus agréables plaiſirs. J'ai fait tout

tout ce que j'ai pu pour la veuve que vous m'avez recommandée. Notre ami M. de Zulichem m'a dit que le Prince ne pouvoit rien faire ſans l'information du juge de Bevervick. Si elle eſt favorable à cette perſonne; elle lui fera avoir ſans aucune peine ſa grace de ſon Alteſſe. Adieu, Monſieur, je vous ſalue, vous & toute votre famille. Ecrit à la Haie le 31. de Mai 1642.

J'ai reçu de M. l'Ambaſſadeur Grotius ſes obſervations ſur les remarques d'André Rivet, que je vous envoïerai dans peu; il y a joint une lettre à Jacques Laurent.

LETTRE LVI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

Je ne laſſerai pas votre patience par une longue lettre. Le peu de tems que j'ai préſentement ne me le permêt pas. Nous penſons tout de bon à vous aller voir, mais comme nous ne ſçavons pas quel jour nous partirons, vous pouvez librement aller à Bevervick. Si par

par hasard je puis me rendre à Amsterdam avant votre retour, je vous ferai savoir aussi tôt le jour que nous pourons nous voir dans le Païs du Beemster. Là, aprés avoir mangé du fruit pendant deux jours, nous verrons ensemble en quel lieu vous vous établirez. Je ne souhaiterois pas que vous fussiez Ubiquitaire, car être par tout, c'est comme si on n'étoit nulle part: mais je suis surpris que vous songiez à demeurer à Utrecht, à Muyde, à Alcmar, & que vous ne pensiez point à ce lieu-ci qui est si agréable. Avez vous si fort oublié les promesses que vous nous avez faites à ma femme & a moi, aussi bien que celles que vous fites il n'y a pas long tems à plusieurs Conseillers de la Cour, & a d'autres personnes de nos amis. Le tres Illustre Franconi a eu tant de joie de ce que je lui ai fait espérer que vous viendriez ici, qu'il a bu pour le moins deux verres de Vin à votre santé. Je l'avois été trouver pour sçavoir la sentence & le jugement de la Cour touchant l'affaire du mari de cette femme que l'Epouse de Monsieur Arminius avoit recommandée. J'ai sçu de lui que le jugement de cette affaire

faire n'étoit pas comme il l'auroit ſouhaité, mais néanmoins vous ne devez pas douter que les amis que vous avez dans le Conſeil n'aïent fait quelque choſe à votre conſidération. Mais comme ce ſont des gens de probité & qui ſont établis pour rendre la juſtice, ils n'ont pas voulu la violer, ni bleſſer leur conſcience. C'eſt à eux d'éxaminer les crimes, & à nous d'acquieſcer à leur jugement. Je ne doute point que tout ne ſoit dans la joie chez Monſieur Cloek, puiſque vous même y en aurez donné. Jamais les Veuves n'ont été dans une plus haute eſtime, ni plus honnorées qu'elles ſont aujourd'hui depuis qu'elles ont trouvé un ſi habile Panégyriſte de leurs vertus. Vous avez bien fait de compoſer des vers à la loüange de notre ami Van der Bruck; mais vous avez mal fait de me citer, ſi ce n'eſt qu'on doive approuver d'être loüé par un honnête homme. Pour ce qui eſt des nouvelles publiques, je pourois vous en écrire, que vous ne ſeriez pas marri de ſçavoir; mais comme le chariot eſt ſur le point de partir, je ſuis obligé de finir ma lettre. Je vous dirai néanmoins que le Duc de Bouillon a été

arrê-

arrêté à Casal pour quelques desseins pernicieux qu'il avoit communiqués à Deffiat, à de Thou, & à d'autres. La Duchesse son Epouse s'est aussi tôt retirée à Sedan, où elle a fait entrer quatre Régimens Lorrains. Les François craignant qu'elle ne s'engageât avec les Espagnols, se sont aussi tôt approchés de cette place avec une armée qui sera suivie d'une autre commandée par le Comte d'Harcourt. On assûre aussi que François de Melo marche à grandes journées au secours de la Duchesse. Nous pouvons nous attendre de voir naître delà de nouveaux troubles, & peut-être quelque combat. Ecrit à la hâte à la Haie le 15. Juillet 1642. Nous saluons tres humblement vos fils & vos filles. Ma femme vous fera réponse au plus tôt.

LETTRE LVII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amsterdam.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Comme je prenois hier la plume pour faire réponse à votre premiere lettre, j'en reçus une autre remplie des mê-

mes témoignages d'affection. Cela s'appelle, Mon tres cher ami, obliger honnêtement une perſonne, qui a manqué à ſon devoir, à s'en acquitter mieux. Je remis néanmoins à aujourd'hui à vous faire réponſe, afin de m'informer à Meſſieurs les Conſeillers de la Cour de Hollande de l'affaire de cette femme de Beverwik, pour vous en mander quelque choſe de poſitif. Pour cet effet j'allai hier trouver le tres Illuſtre Dedelius, & comme je lui demandai ſi on avoit rendu quelque ſentence ſur ce ſujet, il me répondit qu'il n'en ſçavoit rien, parce que cette affaire avoit été diſtribuée à d'autres. J'irai tout à l'heure chez Monſieur Frankius, afin que vous puiſſiez au moins ſçavoir par cette lettre ou l'iſſue ou l'état de cette affaire. Je vous remercie tres humblement de l'Epithalame que vous avez fait ſur le mariage ou les vieilles amours de M. Bicker; j'en envoîrai de votre part aux tres Nobles & & tres Illuſtres Mylius & Catzius une copie à chacun, & je garderai la troiſiéme pour moi. J'ai deviné ſans peine pourquoi parmi tant de perſonnes qui ont été Echevins ou Conſeillers, & parmi

mi tant de Dames ſi ſérieuſes, vous avez fait le Philoſophe plus tôt que le Poëte; mais je ne ſais ſi un ſujet auſſi ſublime qu'eſt celui du corps humain, & des Muſcles des ïeux, aura été à la portée de l'eſprit de ces trois ſoeurs auxquelles vous vous étes attaché. Je crois néanmoins que vous avez bien fait, parce que par les raïons de votre ſageſſe vous éclairez quelquefois leurs eſprits ignorans, & leurs paſſions aveugles. Vous ne devez pas douter que nous ne ſoions à Amſterdam vers le tems des vacations. J'ai deſſein d'aller voir le tres Noble Bailli, & de me rendre avec ma femme au Païs du Beemſter à condition néanmoins que vous reviendrez enſuite ici avec nous: car nous ne voulons pas être ſéparés apres un feu de pluſieurs jours. Pour ce qui eſt des affaires publiques je ne ſçaurois preſque vous mander aucune choſe que vous ne l'aïez ſçue d'ailleurs. Le grand Cardinal de Richelieu a donné de nouveau des marques non ſeulement d'un courage invincible & d'une conſtance admirable, mais auſſi tout enſemble de prudence & de fidelité. Tout le monde le croïoit déjà diſgracié du

Roi

Roi, & abandonné aux insultes du Peuple, lorsque son rival, & ses ennemis jurés qui s'étoient ligués ensemble, ont été mis en prison par ordre de sa Majesté, de sorte qu'il est en faveur comme auparavant. Le bruit commun est que Deffiat, qu'on a appellé jusqu'a cette heure Monsieur le Grand, avoit avec ses autres complices formé le dessein de faire la paix ou une Trêve avec les Espagnols, & ainsi de rétablir à la vérité la tranquillité dans la France, mais de faire mourir le Cardinal, & de faire porter aux Suedois & aux autres Alliés tout le faix & tous les risques de la guerre. En Angleterre les deux partis se préparent à la guerre. Le Roi, à ce qu'on dit, a beaucoup de personnes pour lui, quoique M. Joachimi ait écrit, il n'y a pas long tems à Messieurs les Etats, que tous ces milliers d'hommes qui se rendirent il y a quelque tems par ordre de S. M. dans la Province d'York, avoient offert leurs services au Roi & au Parlement tout ensemble. Les Parlementaires ont fait requérir les Etats par l'Envoié Joachimi d'empêcher le transport des armes que le Roi fait acheter en ces Provinces. Cela

a donné lieu à pluſieurs délibérations, mais néanmoins on n'a encore rien accordé; je pourois vous mander pluſieurs autres choſes ſur ce ſujet, mais je remets à vous les dire de bouche. Le Lieutenant du Gouverneur de Maſtricht Steincallenfels a écrit du 28. de Juin que François de Melo n'avoit pas encore paſſé la Meuſe avec ſon armée, mais qu'il penſoit plus tôt à envoïer ſes troupes du côté de Sedan pour s'oppoſer aux deſſeins du Comte d'Harcourt. Nos troupes ſont ſi bien poſtées des deux côtés du Rhin, qu'elles n'ont rien à craindre, pourvû qu'elles ſe tiennent bien ſur leurs gardes. C'eſt preſque tout ce que j'ai apris. Si vous ſçavez quelque choſe des progrés des Suedois dans la Moravie, ou des Hollandois dans les Indes, vous me ferez plaiſir de me le mander. Cependant je vous baiſe les mains & à tous vos fils & a vos filles, & je vous ſouhaite à tous une bonne ſanté. A la Haie le premier jour d'Août. 1642.

J. VICQUEFORT.

Ma femme & ma ſoeur vous ſaluent tres affectueuſement.

LETTRE LVIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlee.

Pour Amsterdam.

MONSIEUR,

Comme je me suis fait il y a long tems un devoir, non seulement de vous aimer, mais encore de vous croire fidele & sincer, j'ai beaucoup d'espérance que vous serez ici demain. Si vous tardez plus long tems, Thetis avec toutes ses eaux ne sera pas capable d'effacer votre faute. Je souhaiterois fort avant que vous partiez pour l'armée de joüir de votre conversation. Si ma lettre vous trouve encore à la maison, ce que je ne crois pourtant pas, apportez, s'il vous plait, le remerciment que vous avez envoïé au plus Eminent des Cardinaux. Le tres Illustre Ambassadeur la Thuillerie écrit que M. le Comte de Chavigny lui a mandé que vos dernieres lettres lui avoient bien été rendues, mais qu'il n'avoit point reçû les vers. Si j'en avois une copie, je vous épargnerois la peine de les écrire. On va mener à Lion le Duc de Bouillon, & les autres qui ont été arrêtés. Le

Chan-

Chancelier doit auſſi s'y rendre pour juger leur affaire avec les autres juges qui ont été nommés. On dit que le Roi a menacé la Ducheſſe de lui envoïer la tête du Duc ſon Epoux, ſi elle recevoit garniſon Eſpagnolle. Cette Princeſſe & ſa Belle mere ont écrit à Madame la Landgrave & aux Princes d'Orange, afin qu'ils intercedent pour ſon Epoux. Les deux Princes ont ſatisfait au devoir de parenté, mais comme ils ne ſçavent pas tout ce qu'il y a de particulier dans cette affaire, ils ſont fort marris de n'avoir pu agir pour ce Prince innocent, comme ils auroient ſouhaité. Le Gouverneur de Perpignan avoit commencé de capituler, mais ç'a été en vain, parce qu'il demandoit un trop long délai pour rendre la place. Je ne doute point néanmoins que Samedi prochain nous ne ſçachions la fin de cette affaire. Toute la famille vous ſalue. Ecrit à la hâte, & dans le tems que l'on m'appelle pour dîner avec Cordeſius, Volbergius, & d'autres. Adieu, & venez. A la Haie le 3. Août. 1642.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LIX.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amsterdam.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Depuis que j'ai été obligé de garder le lit, je n'ai pu encore prendre la plume pour écrire; mais comme vous me témoignez que vous souhaitez que je le fasse, & parce que vous étes mon intime ami, je ne sçaurois vous refuser cette satisfaction. Voici le dixiéme jour, que je suis arrêté au lit. Mon mal a commencé par une fiévre continue & tres forte, laquelle pendant les trois premiers jours m'a causé un si grand assoupissement, qu'il m'étoit impossible de l'empêcher. Le tres Illustre Rumpfius a attribué cet assoupissement à une trop grande réplétion. Il a eu raison, comme il a paru par une Eresipele dans tout mon corps, laquelle m'a défiguré tellement le visage par des tumeurs & des pustules qui s'y sont élevées, que vous auriez eu de la peine à reconnoître votre ami. Je suis à présent, graces à Dieu, délivré de ces maux fâcheux & importuns, & non seulement

je commence à trouver du gout à ce que je mange, mais j'oſe encore me montrer à ceux de mes amis qui me viennent voir. J'ai réſolu de me lever demain, & de me promener, mais ſeulement dans ma chambre, afin de voir ſi je ſerai aſſez fort, ou trop foible pour marcher. Nous demeurons maintenant dans une maiſon qui n'a point de frontiſpice, de ſorte que nous avons toutes les nuits deux gardes. Dans un mois vous nous verrez comme ſont nos voiſins qu'on à juſqu'à préſent plus eſtimés que nous, & à qui nous avons été en quelque maniere inférieurs. Quand vous reviendrez ici, vous trouverez la maiſon, & le maitre en meilleur état. Je me réjoüis que votre voïage d'Utrecht ait eu le ſuccés que vous ſouhaitiez; mais je m'étonne que vous ne me marquiez rien du long entretien que vous avez eu au ſujet des écrits de Deſcartes, & que M. de Zulichem rapporte dans ſa lettre. Je ne conçois pas ce qu'il veut dire, qu'il n'y a rien de plus captieux que l'ingénuité de ce perſonnage, & que dans la ſimplicité de ſes paroles il y a une grande ſageſſe, que la pluſpart de ceux qui le liſent

ne comprennent pas. Autant que j'en puis juger, il ſeroit bien aiſe de vous commettre tous deux, ce que je ne vous diſſuaderois pas, ſi c'étoit une choſe qui en valût la peine. Adieu, Monſieur, & tres cher Ami, je vous baiſe les mains, a vous & à toute votre famille. Ecrit en mon lit, le 6. Septembre 1642.

J. VICQUEFORT.

On aſſûre que Perpignan a capitulé, je vous envoîrai demain les écrits de M. Huigens.

LETTRE LX.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR, & tres cher ami,

Je vous écrivis derniérement étant au lit & malade, maintenant je vous écris me portant bien par la grace de Dieu, & par les ſoins du tres Illuſtre Rumpfius. Si j'avois aſſez de force, j'irois vous trouver pour achever de rétablir ma ſanté par le changement d'air, & par les agréables entretiens que j'aurois avec vous. Cela poura peut-être ſe faire dans quelques jours, s'il ne me ſur-

furvient point d'empêchement. Je vous renvoïe la lettre & les vers du tres Noble Zulichem. On agit tout de bon en Angleterre, & non plus par des libelles. Les troupes du Roi, & celles du Parlement, ſe ſont battuës à coups de canon & de mouſquet; mais comme les premieres étoient inférieures en nombre, elles ont été miſes en fuite avec perte de ſoixante & quelques ſoldats, & de quelques canons, & obligées de ſe retirer plus avant dans le Païs. Je plains ce tres bon Roi, à qui le ſecours manque plus tôt que le bon droit, d'être contraint, ce ſemble, de céder à la néceſſité, & de recevoir la loi de ceux auxquels il avoit coûtume de la donner. Les armes que la Reine avoit achetées de ſon argent dans ces Provinces, ont été arrêtées par des Commiſſaires, ſuivant l'ordre des Etats de Hollande, & conduites ſous une bonne eſcorte à la Brille. Il eſt aiſé de juger combien le Roi ſera choqué de ce procedé, puiſque ſans ces armes il ne peut rien faire contre ſes ennemis; mais combien le Prince en doit-t-il auſſi être fâché, lui qui n'a rien oublié pour faire à tout le moins obtenir de rai-

ſonnables conditions de paix au Roi ſon Allié & ſon Parent. Je ne vois pas pour quel ſujet la Province de Hollande favoriſe plus le Parlement que le Roi, ſi ce n'eſt qu'elle aimeroit mieux que l'Etat d'Angleterre fût populaire & conforme au ſien, que non pas Monarchique. Je crois que c'eſt là la ſeule raiſon qu'elle ait pour faire que les forces du Roi ſoient inférieures à celles du Parlement. Vous avez ſçû, ſans doute, qu'un Envoïé du Parlement à Meſſieurs les Etats s'étoit plaint que le Prince avoit envoïé du ſecours au Roi. Au reſte ces troubles de par delà la mer ne manqueront pas d'exciter en cePaïs-ci de grandes diviſions, qu'il ne ſera peut-être pas facile d'appaiſer. Les affaires de France vont mieux & plus à ſouhait. Le Marquis de las Flores d'Avila Gouverneur de Perpignan, ſe voïant réduit à la derniere extrémité, a enfin accepté les conditious ſuivantes; que le neuviéme de ce mois il remettroit la Ville & la Citadelle entre les mains des Maréchaux de France, ſi dans ce tems-là il n'étoit pas ſecouru des Eſpagnols, & même encore qu'il fût ſecouru, ſi le ſecours ne montoit pas à deux mille hom-

mes

mes de pied, mille chevaux, & deux cens chariots de proviſions de bouche. Peut-être que Samedi prochain nous ſçaurons l'iſſue de cette affaire. Le Roi d'Eſpagne étoit avec ſon armée à Sarragoſſe, & le Marquis de Tarraconſe à Tarragone avec un plus grand nombre de troupes, dans le deſſein de jetter du ſecours dans la place. Pour cet effêt on avoit débarqué au Port de Roſes huit mille hommes que la flotte d'Eſpagne y avoit conduits. Celle de France eſt dans le Port de Barcelone pour tenir les Catalans dans le devoir. En Italie le Duc de Longueville a aſſiégé Aſti, & le Prince Thomas, Santhia, deux Villes aſſez fortes de Savoie, ou plus tôt de Piémont. On dit qu'on a découvert à Rome une conſpiration tramée par les Lorrains & par les Bourguignons contre la perſonne du Pape, & que c'eſt pour cela qu'ils ont été chaſſés de la Ville. Il y eſt arrivé auſſi quelques différens, & quelques déſordres entre les Eſpagnols & les Portugais, au ſujet d'un Bref du Pape, qui a été publié en faveur du Roi de Portugal, portant qu'il devoit être reconnu pour Roi légitime, puiſqu'il a-

voit joüi paiſiblement du Roïaume un an entier. Le Chancelier inſtruiſoit à Lion le procés des priſonniers & accuſés. On ne ſçait point encore quelle iſſue aura cette affaire, mais néanmoins on ne doute pas que le Duc de Bouillon n'ait la vie ſauve, s'il veut céder au Roi la Ville de Sedan, laquelle a toûjours ſervi de retraite aux mal intentionnés. Je ne vous dirai rien davantage ſur ce ſujet, parce que vous en étes aſſez inſtruit d'ailleurs. Je vous ſouhaite de tout mon coeur, a vous & à toute votre famille, une parfaite ſanté. A la Haie le 14. Septembre 1642.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXI.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Depuis votre départ je n'ai rien apris de vous, ni de ce qui vous appartient. Si vous, Madame votre chere Epouſe, & vos domeſtiques, vous étes en bonne ſanté, tout va bien pour vous. Je ne vous demande point que vous m'écriviez: c'eſt aſſez que Gellius bâtit, il

ne

ne faut point d'autre excuſe. L'air a été juſqu'à préſent favorable pour bâtir ; vous l'avez eu ſec & ſerain, & tres propre à joindre les pierres les unes aux autres. Maintenant je crois qu'on eſt apres à travailler au faîte de la maiſon, & que l'Architecte a dans ce tems de pluie un toît pour ſe mettre à couvert. C'eſt ce que je ſouhaite de tout mon coeur. Au reſte, ſi tôt que la maiſon ſera achevée de bâtir, j'irai en être le Cenſeur, & l'hôte tout enſemble. Je dînai hier avec M. Paul Wilhem qui eſt de retour de l'enterrement de feu M. Huigens. Si j'avois été proche de vous, j'aurois aſſiſté avec vous en manteau long à ces funérailles. Mon fils eſt à Paris, d'où il doit paſſer à Orleans pour y prendre ſes degrés ; enſuite de quoi il a réſolu d'aller demeurer à Blois, ou à Saumur. Mais que les affaires vont mal, & ſont dangereuſes pour le Roi de la Grande Bretagne : Dénué de tout ſecours étranger & domeſtique, il eſt réduit à ſe ſoûmettre à la diſcrétion des Grands du Roïaume, à moins que Dieu ne vienne à ſon ſecours ; car c'eſt la ſeule reſſource qu'il peut avoir dans ſon malheur. Le bruit

court ici que ſon armée a été défaite; que lui-même a été fait priſonnier, & le Prince Robert tué. Mais je ne le ſçaurois croire, & nous pouvons dire encore aujourd'hui, les Dieux ſe ſont déclarés pour les vainqueurs, & Caton pour les vaincus. Les François, qui ſont fort ſubtils, diſent que le Duc de Bouillon à ſouffert qu'on lui arrachât ſes dents * pour ſauver ſa tête. Vous entendez aſſez cette pointe, ſans qu'il ſoit néceſſaire de l'expliquer. Ecrit à la hâte le 5. d'Octobre 1642.

G. BARLEE.

LETTRE LXII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

Vous faites voir votre honnêteté en nous invitant d'une maniere tres obligeante, & nous, nous faiſons voir notre ruſticité par notre long ſilence. Vous voïez par là que, quoique nous foions proche de la Cour, nous en avons apris fort tard les manieres. Vous nous ren-

* *Il fait alluſion à la ville de Sedan.*

rendez tout confus en ce que, voulant marquer juſques où va l'affection que vous avez pour nous, vous ſouhaitez que ma femme tienne la place de la Mere de l'Epouſée. Comme cela ne ſe peut faire ſans préjudicier au droit de ſa Tante Paternelle, à qui cela appartient en qualité de plus proche Parente, je vous prie auſſi de croire qu'il ne ſeroit pas bien ſéant pour nous d'accepter un tel honneur. Je ne puis pas encore vous aſſûrer quand nous ſerons à Amſterdam, parce que non ſeulement notre départ dépend en partie de l'affaire de Friſe, mais auſſi parce que ma femme n'oſe pas laiſſer ſa maiſon ouverte de tous côtés, ni ſon ménage tout en déſordre. Si nous faiſons ce voïage, ce que je vous manderai un peu auparavant, je ne ménerai que ma femme, & j'irai loger chez Laubengerius, quoi que mon frere Samuel, & le tres Noble Bailli m'aïent offert fort honnêtement leurs maiſons. Ma ſoeur Eliſabeth vous remercie tres humblement de la bonté, & de la bien veillance que vous lui faites l'honneur de lui marquer, & elle vous prie de croire qu'elle n'oubliera rien pour vous rendre ſes ſervices,

lorſque l'occaſion s'en préſentera. Elle ſouhaite à l'Epoux & à l'Epouſe toute ſorte de ſatisfaction & de proſpérité. Dans le tems que je vous écris, on m'apporte votre lettre dattée d'hier, par laquelle vous me mandez que Monſieur de Zulichem étoit ſollicité depuis long tems de partir, mais qu'il ne tenoit pas à lui qu'il n'allât à Amſterdam. J'entendis dire dernierement à Monſieur d'Heenfliet qu'il vouloit envoïer une partie d'un Cerf ou d'un Faon. Je tâcherai demain de ſçavoir s'il le fera, & quand, afin que vous puiſſiez prendre juſtement vos meſures. J'irai auſſi trouver le tres Noble Mylius pour lui donner avis des nôces, & l'aſſûrer de votre affection envers lui. Je ferai réponſe au tres Noble Hoofd, afin qu'il n'attende pas en vain Monſieur Huigens. Nous demeurons à préſent ſous un toît, mais qui n'eſt pas encore couvert. Le bâtiment s'eſt fait fort lentement, quoique nous aïons en un tems fort commode. On parle diverſement de l'état des affaires du Roi de la Grande Bretagne; mais tous conviennent en ceci, que ſa Majeſté Britannique marchoit droit à Londres avec

un Corps de douze mille hommes de pied, & de cinq mille Chevaux, & qu'elle étoit déjà arrivée pres de Coventry, lorsque les troupes ennemies n'en étoient éloignées que de huit milles. Ainsi nous attendons de l'Orient & de l'Occident des nouvelles de quelque action de grande importance. Cependant le Prince Guillaume donnera ce soir un bal pour célébrer le jour de la naissance de son Epouse. Je ne m'arrêterai pas à vous faire un récit ennuïeux des affaires d'Allemagne, puisque vous les sçavez avant nous. Je vous souhaite le bon jour & une parfaite santé; je souhaite le même à toute votre famille, & sur tout aux nouveaux mariés. A la Haie le 14. Novembre 1642.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amsterdam.

MONSIEUR,

Le peu de tems que j'ai, fait que je ne vous écris que trois mots. J'ai entretenu M. d'Heenfliet sur les Nôces, pour

pour voir quelle venaiſon il vous envoïroit, & quand il auroit deſſein de vous l'envoïer, afin qu'en attendant vous ne faſſiez point de dépenſes inutiles. Il m'á dit qu'il vous envoîroit demain ou apres demain un Faon, & trois ou quatre liévres. Il m'a fait eſpérer qu'il aſſiſteroit à ces nôces, mais je ne fais pas beaucoup de fonds ſur ces ſortes de promeſſes. Il ſuffit qu'il envoïe ce qui pourra vous faire penſer à lui dans ſon abſence. Le départ de la Reine lui ſera ſans doute un obſtacle à ſon deſſein, & peut-être à moi, pour ne vous rien toucher de mes occupations. Je vous prie cependant d'être perſuadé que j'aurai ſoin de vous faire ſçavoir, ſi j'y irai, ou ſi je demeurerai ici. Ecrit à la hâte, à la Haie le 16. Novembre 1642.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXIV.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

Quoique je ne faſſe que de revenir du feſtin de Monſieur de Zulichem, je

ne ſçaurois m'empêcher de vous dire en trois mots que nous ſommes encore dans la réſolution de vous aller trouver Samedi prochain, à moins que quelque accident ne nous en empêche. Mr. d'Heenfliet a dit derechef pendant le dîné, qu'il avoit réſolu de partir d'ici Dimanche, mais qu'il craignoit que le départ de la Reine, lequel avoit été remis à Jeudi prochain, ne l'empêchât d'éxécuter ſon deſſein. Le tres bon Vieillard Mylius mourut avant hier ſur les onze heures du ſoir, de ſorte que je ne puis plus lui parler, comme je ne l'avois pu auparavant à cauſe de mes occupations. Son Epouſe vous envoîra demain un Chou-Fleur, qui eſt tout ce qu'elle peut faire pour votre ſatisfaction. Je vous baiſe tres humblement les mains, de même qu'au Fiancé, à la Fiancée, & à vos autres filles. Continuez-moi, s'il vous plait, votre amitié. Ecrit à la hâte le 19. Novembre 1642.

J. VICQUEFORT.

LET-

LETTRE LXV.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR, & tres cher Ami.

Si je ne craignois de vous fâcher, j'abandonnerois entiérement le deſſein de partir, tant je ſuis occupé d'affaires, & tant je trouve d'obſtacles. Apres la conférence que j'ai euë aujourd'hui touchant l'affaire de Friſe, Meſſieurs les Etats en ont réſolu une autre pour demain, au ſujet de quelque choſe qui ne vous eſt pas encore connuë. De là il faudra aller trouver le Prince, pour lui expliquer ce dont notre tres Illuſtre Princeſſe nous a chargés. J'ai encore d'autres choſes à faire qui regardent le ménage & le domeſtique, de ſorte que je n'oſe preſque pas me promettre de partir avant demain au ſoir. Peut-être même que ce voïage ne plaira point à ma femme, & qu'il faudra remettre à partir juſqu'au lendemain matin. Mais ſi nous ne le pouvons pas faire pour lors, qu'eſt ce que vous penſerez? rien de deſavantageux, à ce que j'eſpere; mais ſeulement vous conjecturerez, que quel-

quelque accident, ou quelque raiſon légitime nous aura retenus. Cependant je ſuis toûjours réſolu de partir d'ici, mais néanmoins nous aurons beaucoup fait, ſi nous pouvons être Dimanche ſur les ſix heures du ſoir avec vous. La Reine ſe diſpoſe à partir Jeudi prochain, ce qui fera auſſi que nous partirons Mardi, ſi nous allons à Amſterdam: car je ne puis pas me diſpenſer de rendre mes devoirs à ſa Majeſté, & de lui ſouhaiter un hûreux retour dans ſon Roïaume. Si je vais vous voir, je vous dirai à tous ce que les lettres de demain auront apporté, ſi non, vous vous contenterez de celle que je vous écrirai, & tout enſemble de mes excuſes. Cependant je me recommande à vous tous. Ecrit à la hâte, à la Haie le 21. Novembre 1642.

On envoîra demain les Choux-fleurs par la barque ordinaire, on ne l'a pu faire aujourd'hui à cauſe de quelques empêchemens qui ſont ſurvenus. Il y en aura douze en tout.

LET-

LETTRE LXVI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Vous penſez trop tard à vous acquitter de votre devoir, puiſqu'il y a déjà long tems que le tres Noble Mylius eſt enterré. Si vous avez fait un Epitaphe ou un Chant à ſa mémoire, vous me ferez plaiſir de m'en envoïer une copie. Je vous remercie tres humblement de l'Epithalame que vous m'avez envoïé. Pour ce qui eſt de ceux qui étoient pour d'autres, Léonard a eu le ſoin de faire ce qu'il falloit. Nous vimes ici la ſemaine derniere le tres Noble M. le Bailli avec ſa Créüſe, mais ſeulement comme en paſſant. Ils arriverent environ à Midi, de ſorte que nous ne pumes leur donner qu'un dîné fort médiocre, & même tel que le Juif Apella n'auroit pas voulu prendre. Apres le dîné nous allames voir la maiſon de M. de Zulichem; mais comme il n'y étoit pas, ils furent privés de la ſatisfaction qu'ils s'attendoient d'avoir. Etant de retour à la maiſon, ils allerent auſſi tôt & ſans

s'ar-

s'arrêter à la barque de Delft. Monsieur de Zulichem l'aïant su le lendemain, se plaignit fort de leur impatience, & de leur retour précipité, ne pouvant pas s'imaginer que des personnes qui témoignoient depuis long tems presser avec tant d'instance un homme aussi occupé que lui de venir à Amsterdam, s'en soient allés sanr l'avoir vû. Je recommanderai demain Dankartius non seulement à M. Graphiarius, mais aussi à quelques uns de MM. les Etats. Pour ce qui est de l'affaire de Frise je n'ai rien à vous mander. Apres quelques conférences nous nous sommes séparés sans l'avoir terminée, parce que nous n'aurions pu consentir à la sortie de la garnison, sans préjudicier à son Alteſſe Madame la Landgrave, de sorte que toutes choses demeureront dans leur premier état, jusques à ce que quelque plus hûreux succés nous fasse trouver une autre demeure. On ne parle point du tout du voïage de la Reine; je ne sçaurois bien vous dire si c'est à cause du vent contraire, ou à cause de sa mauvaise fortune, quoi qu'a la Cour on ne dise rien que d'avantageux & d'agréable pour sa Majesté. Quoiqu'il en soit à cet égard,

gard, on tient pour assûré que le bruit qui s'étoit répandu de la mort des Princes Palatins est tres faux. Je ne doute point que vous n'aïez entendu dire que le Roi de Dannemarc avoit fait partir pour Newcastel deux vaisseaux avec le Lieutenant Amiral Uletelt; mais quoi que ce Seigneur soit envoïé pour, en qualité d'Ambassadeur, proposer des conditions de paix au Roi & au Parlement, il ne faut pas néanmoins douter qu'il ne soit suspect à plusieurs, à cause de la parenté de son Maitre, & de l'autorité Roiale qu'il soûtiendra indubitablement. On écrit beaucoup de choses de Paris touchant la révolte qui est arrivée dans le Roïaume de Méxique. Je n'ose pourtant pas y ajoûter encore foi, quoi qu'on dise qu'un Anglois qui étoit parti de Madrid le vingtiéme de Novembre a aporté cette nouvelle. Adieu, Monsieur, je vous baise tres humblement les mains, à vous & à toute votre famille. A la Haie le 7. Decembre. 1642.

J. VICQUEFORT.

LET-

LETTRE LXVII.

De M. J. Vicquefort. a M. G. Barlée

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Le tres Noble Mullerius qui vous portera cette lettre, eſt du nombre de mes amis, & même de ceux qui à cauſe de leurs belles qualités & de leurs vertus doivent être aimés de tous les gens de bien. Comme il recherche de lui même votre amitié, je n'ai pu lui refuſer mon entremiſe pour la lui procurer, ne doutant point que vous ne répondiez à cette avance pleine d'affection, avec toute l'honnêteté qu'elle mérite. Illuſtre depuis long tems par ſa qualité d'Envoïé aupres de l'Empereur, il a encore fait pendant quelques mois la même fonction aupres de Meſſieurs les Etats Généraux des Provinces Unies, dont s'étant tres bien acquitté, il ſe diſpoſe enfin à retourner à Hambourg ſa Patrie. Comme il eſt Sénateur Patricien, & un des plus riches, de même qu'un des plus ſçavans de ſa Ville, vous pouvez aiſément juger de là avec combien de gloire il tiendra ſon rang. S'il vous demande

une

une inſcription pour mettre ſur le tombeau d'un de ſes amis, je vous prie de lui accorder une choſe ſi raiſonnable, & de ne pas refuſer à une ſi honnête perſonne un petit travail dont vous verrez qu'il ne ſera pas ingrat. Nous n'avons rien apris du Prince, ſi ce n'eſt qu'il a été débarquer avec ſon armée au Fort Philippine ſur la Côte de Flandre. Son Camp s'étend vers Aſſenede, & quand il ſera fortifié, il y a apparence qu'on n'entreprendra rien de conſidérable, & qu'on ſe contentera de faire diverſion des forces des ennemis, de crainte que pendant le ſiége de Thionville, ils ne faſſent une irruption en France. François de Melo alla le quatriéme de ce mois avec les principaux Généraux à la Forteresſe qu'on appelle le Sas de Gand, d'où l'on tira dans ce même tems pluſieurs coups de canon, mais qui ne firent aucun dommage. Le lendamain il ſe rendit de Gand à Bruges avec quarante Régimens de Cavallerie. On dit que la Province eſt déja toute en armes, ce qui fera perdre aux nôtres l'eſpérance de faire un ſiége ou quelqu'autre entrepriſe. Comme ma maiſon eſt à préſent achevée,

&

& qu'il n'y manque rien pour y recevoir mes agréables hôtes, je vous prie de faire en ſorte que vous puiſſiez engager le tres Noble Bailli à venir au plus tôt avec Mad. ſon Epouſe, ſes fils, ſes filles, & vous avec eux. Nous ne manquerons pas de chambres, de lits, & de Caroſſes. Si les viandes & la boiſſon ne ſont pas des plus délicates, nous recompenſerons largement cela par la promenade, & par la converſation. Ecrit fort à la hâte, à la Haie le 8. Juillet 1643.

LETTRE LXVIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Je vous envoïe, Monſieur & tres cher Ami, la lettre & les vers du tres Noble Zulichem. Vous verrez que la lettre qui a été faite à l'armée, eſt mêlée de ſeſame & de pavot, & que les vers qui ont été faits à la Cour ſont pleins de vinaigre & de bile, en ſorte que vous diriez que Pallas eſt plus douce avec ſes armes que quand elle a quitté ſa lance & ſon caſque. J'avois de quoi répondre au jourd'hui en votre faveur aux mots piquans qu'on a avancés contre vous.

Mais je n'ai pu le faire à cauſe du deuil, & de l'extréme triſteſſe que j'ai euë de la mort du Marquis de Gerri. Ce jeune Seigneur qui étoit ſi généreux a été tué non d'un coup de mouſquet ou de canon, mais d'une pierre qu'une mine à laquelle on avoit mis le feu à l'impourvû, a fait ſauter, & qui l'a renverſé mort comme il encourageoit ſes ſoldats, & qu'il étoit dans la fleur de ſon âge, puiſqu'il n'avoit pas encore atteint vingt-ſix ans. Comme toute la Cour eſt extrémement affligée d'un accident ſi fâcheux, il ne m'eſt pas facile de l'oublier, principalement à cauſe de la grande amitié qu'il a euë pour moi pendant ſon vivant. Ce me ſeroit une grande conſolation, ſi je pouvois obtenir de votre Muſe qu'elle voulût faire le portrait de ce jeune Seigneur ſi accompli. Afin que vous ſçachiez quel il a été, il eſt néceſſaire de vous dire quelque choſe de ce qui fait à ſa loüange. A peine avoit-il paſſé ſa vingtiéme année, qu'il apprit qu'on l'avoit fait Capitaine aux Gardes, en la place de ſon Pere encore vivant, & qu'on lui avoit promis le Gouvernement de Caen apres la mort de ſon

Pere.

Pere. Depuis la guerre commencée entre les François & les Eſpagnols, il ne s'eſt point paſſé d'année qu'il n'ait donné des marques d'un vaillant ſoldat & d'un grand Capitaine. Tout le monde avouë qu'au ſiége de Fontarabie il s'eſt comporté d'une maniere que quoique cette expedition n'aît pas réüſſi (ſoit que cela ſoit venu du courage des ennemis ou de la lâcheté des François, ce qui eſt incertain) il s'y eſt acquis néanmoins beaucoup de gloire, y aïant, ſi je ne me trompe, reçû trois bleſſures. On ſçait auſſi avec combien de gloire il a combattu dans le tems du ſiége d'Arras par les Eſpagnols, puisque ceux-ci ne l'ont pris qu'apres qu'il a été percé de douze coups. Je crois que vous m'avez ſouvent entendu dire, qu'apres avoir été fait priſonnier il avoit été mené à Gand avec le tres Noble Aigueberius, & qu'aïant été détenu pendant quelques mois dans le Château de cette Ville-là, il avoit enſuite été échangé contre un Eſpagnol de grande qualité. Enfin ſuivant toutes les lettres, à ce dernier & funeſte ſiége de Thionville, il n'a cédé en vigilance, en bravoure, & en courage, à aucun des

Chefs. Ce tres généreux Seigneur avoit l'ame élevée, & croïoit n'avoir pas assez fait, s'il ne témoignoit tous les jours par des actions héroïques qu'il étoit né pour quelque chose de plus grand. Mais la Parque lui a envié ce bonheur dans le tems que la Ville étoit sur le point de se rendre. Si la gloire de tant d'illustres actions mérite les loüanges des beaux esprits, je vous prie, Monsieur, vous qui étes le plus obligeant de tous les amis, de ne pas refuser les vôtres à la mémoire d'un Seigneur d'un courage, & d'un mérite distingué. Monsieur de Zulichem & moi, nous vous en serons fort obligés. Touchant le siége de Thionville, il n'y a encore rien de certain. Quelques lettres d'Anvers marquent que la ville étoit renduë; d'autres lettres en parlent douteusement. Les premieres disent qu'elle avoit été emportée le neuviéme de ce mois à un septiéme assaut. J'ai dessein d'aller à Amsterdam vers la fin de cette semaine, s'il ne me survient point d'empêchement. Nous y demeurerons assûrément quelques jours, & nous y attendrons le retour du Bailli s'il n'est pas à Muyde. Cependant je

vous ſouhaite de tout mon coeur, à vous & à toute votre famille, une bonne & hûreuſe ſanté. A la Haie le 16. Août 1643.

Les ſoeurs Treſſongie vous ſaluent tres humblement. La plus jeune attend réponſe de votre fille Anne.

LETTRE LXIX.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Vous avez quelquefois fait un plus grand crime que celui d'avoir ouvert la lettre de mon ami du Païs de Liége. Le crime que je veux dire eſt au ſujet de la lettre que j'écrivois à une tres Noble Veuve, & que par le pouvoir que vous avez ſur moi, lequel vous a perſuadé que la choſe étoit pardonnable, vous avez ſouffert que d'autres lûſſent avant cette Dame. Ce crime tel qu'il ſoit a du être expié par une abſtinence de plus d'un baiſer. Je n'ai rien de particulier avec l'Agent du Païs de Liége, mais j'ai beaucoup à faire, & même plus que je ne le puis dire, avec les Veuves, les Théologiens, les Chimiſtes, les Politiques,

& les Médecins; les Veuves mêmes ont leurs myſteres qui ne doivent pas moins être ſecrets que ce qu'on dit à l'oreille d'un Confeſſeur. Vous nous écrivez des merveilles des Tables Françoiſes, où nos Princes ont été régalés. Si je les avois vûes je me ſerois peut-être écrié avec Ergaſile dans Plaute: ô quelle peſte pour les jambons & pour le lard! quel dégât pour les tettes & les échinées de truies! quelle peine pour les bouchers & pour les vendeurs de chair de pourceau. C'eſt en vain que nous avons juſqu'à préſent cherché l'eſprit dans quelqu'une des pellicules du Cerveau: il le faut chercher dans la gourmandiſe, & dans le ventre, lesquels nous rendent auſſi ingénieux que la partie par laquelle nous ſommes ſages. Les plats n'auront pas contenu un oiſeau ſeul, mais une armée d'oiſeaux. A peine les animaux ſont-ils nés qu'ils ſervent à notre nourriture, & que la faim habile prévient la nature qui lui ſemble trop tardive. On ſert avec ſymétrie, ce que l'on mange ſans aucun ordre: & enfin on peut dire que notre ſiécle a des Apitius qui auroient beſoin d'un cou plus long, pour

ſatis-

satisfaire plus long tems leur gourmandise. Mais il faut pardonner ces choses aux Grands & aux personnes distinguées, qui veulent faire paroitre la grandeur & la majesté de leur Roi, non seulement à la guerre & par les armes, mais encore à la table & dans les repas. Vos Messieurs de la Haie souhaiteroient fort que les Députés qui sont à Munster eussent dequoi se traitter plus honnêtement & à meilleur marché. Comme il y en a peu qui soient fort magnifiques, ils vivent à présent avec plus de splendeur, de la même maniere que l'eau des ruisseaux & des torrens se perd en se joignant à celle des grands fleuves. Pour moi, je souhaiterois que tous ces Illustres Députés fussent aussi hûreux à terminer les différends & les sanglantes divisions des Princes de l'Europe, que les Maitres d'Hôtel de France l'ont été à faire apprêter leurs festins. Mais c'est assez badiné. Les Suedois sont resserrés dans la Chersenese Cimmerienne. Chacun fait la paix de Munster à sa mode. L'Angleterre est déchirée par plusieurs factions. L'Italie est divisée en plusieurs partis. Le Roi d'Espagne est mépriſé. La France est

repréſentée victorieuſe & triomphante. Pour moi, Monſieur, je vous ſouhaite, de même qu'à Madame votre chere Epouſe & à toute votre famille, toute ſorte de bonheur & une parfaite ſanté. A Amſterdam le 17. Février 1644.

G. BARLEE.

LETTRE LXX.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

Je vous rends tres humbles graces, Monſieur & tres cher Ami, du ſoin que vous prenez de ce qui me touche. Vous pouvez donner le ſac d'argent à mon frere Gaſpar, mais pour l'huile, les Dattes, & le poivre blanc, je vous prie, ſi cela ne vous incommode point, de les garder chez vous une ſemaine ou deux, jusqu'a ce que j'aïe la commodité de les envoïer à Roüen. Je n'ai pas encore goûté l'eau de Spa, par mon peu de ſoin, ou plus tôt par négligence. Nous n'avons rien de nouveau qui puiſſe ſatisfaire votre curioſité. Le Prince eſt attendu demain. Toute la Cour a pris le deuil pour la mort de l'Electri-

lectrice Palatine Doüairiere, Soeur du Prince d'Orange, & Tante maternelle de la Princeſſe Landgrave. Peut-être auſſi qu'il me faudra prendre le deuil. Je ſçai tres certainement que notre Général Noveſianus voulant forcer le Camp des Lorrains a eu le malheur d'être repouſſé. Les Miniſtres de Suede & de Dannemarc ſe plaignent ici de Meſſieurs les Etats; ceux-là de ce qu'on ne leur a pas donné les ſecours portés par la ligue; ceux-ci de ce qu'on a accordé à leurs ennemis d'équipper des vaiſſeaux. Tant qu'on voudra ici être neutre, on offencera l'un ou l'autre. Je vous ſouhaite, comme à toute votre famille, une parfaite ſanté. A la Haie le vingt-deuxiéme Avril 1644.

Votre fils poura, ſi cela ne lui fait point de peine, nous aporter l'argent, que nous avons laiſſé chez vous.

LET-

LETTRE LXXI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlee.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Hier auſſi tôt apres votre départ le tres Noble Groſiccius me vint trouver, à deſſein que nous allaſſions voir quelques uns de Meſſieurs les Etats. A peine étions nous partis & avions mis le pied dans le Carroſſe que mon voiſin Graſwinckel, qui eſt revenu de faire ce qu'il vous avoit promis, nous aborda. Aïant trouvé l'occaſion de nous faire voir la lettre de l'Ambaſſadeur de Veniſe, il nous emmena, comme nous ſommes fort curieux & avides de nouveautés, dans ſa Bibliotheque, où l'on ne nous fit pas tant lire la lettre que je viens de vous marquer, ni voir les livres qui y étoient, que l'on nous fit voir en abondance les dons du Pere Bacchus. Vous connoiſſez la bonté & l'affection de la perſonne dont je vous parle. Comme je fus de retour à la maiſon, je trouvai une lettre de Monſieur de Zulichem en date du 10. de ce mois, avec des vers ſur la Flandre, & ſur la mort de Bannius, deſ-

quels

quels il me prioit de vous faire part. Vous jugerez, ſi je ne me trompe, avec moi, que vous avez eu tous deux une même penſée ſur un ſeul & même ſujet. A notre Camp toutes choſes vont comme nous ſouhaitons. On y avoit déjà préparé tout ce qui étoit néceſſaire pour paſſer le foſſé qui eſt en deça de la contreſcarpe. Les Aſſiégés font inutilement beaucoup de mines, ce qui fait croire qu'ils manquent de bons Ingénieurs, & de perſonnes entendues dans l'Artillerie. L'entrepriſe de Gaſſion du côté de Varneton a fait une merveilleuſe diverſion des forces des ennemis, juſques-là que Dom François de Melo s'eſt cru obligé d'y envoïer les troupes qu'il avoit avec lui, & deux Régimens du Duc de Lorraine. On dit que le Fort que Gaſſion a pris ſur le Canal de St. Omer eſt ſi important, que ce Général pour toute récompenſe a demandé à ſe retirer en quartier d'hiver. Melo fait avancer autant qu'il peut le nouveau Canal qu'il a entrepris de faire, & qu'il veut étendre depuis Deſſeldonck où il eſt campé, juſques aux Forts de St. Marc & de S. Joſeph. Cet ouvrage paſſe pour ſi difficile,

le, que plusieurs déserteurs des ennemis soutiennent qu'on ne poura pas en venir à bout, à cause de la dépense infinie qu'il y faudroit faire. Cependant le Gouverneur de Hulst a ordre d'y faire travailler. Il arrive tous les jours des transfuges du Sas de Gand dans l'armée du Prince. Ils assûrent tous qu'il y a dans la place beaucoup de blessés, & peu de médicamens, & que dans un si petit lieu on jettoit tres souvent des grenades; ce qui marque qu'on y est réduit a l'extrémité. Nous attendons avec impatience une relation véritable de ce qui s'est passé devant Fribourg entre les François & les Bavarois. Pour ce qui est des troubles d'Oost-Frise, je crains fort qu'ils n'éclatent en une guerre ouverte, si les Etats Généraux des Provinces Unies ne la préviennent par une prompte députation. Le Comte veut mal à propos la guerre, quoi qu'il lui soit plus avantageux de recevoir la paix à telle condition que ce puisse être, que d'avoir à combattre contre un plus puissant que lui. On nous a mandé qu'il donnoit du secours à l'Electeur de Cologne, & aux Imperiaux, ce qu'il ne sçauroit faire sans offencer les

Etats Généraux, & ſans ſe perdre lui-même. Adieu, Monſieur & tres cher Ami, je vous ſalue tres humblement. Je ſalue auſſi tous nos amis, ſans excepter Madame d'Overbeck & Mademoiſelle ſa fille. A la Haie le 21. Août 1644.

Le tres Noble Groſiccius vous fait ſes civilités. Dans ce moment j'aprens qu'on a paſſé avec des faſcines le foſſé de la contreſcarpe, dont je vous ai parlé ci-deſſus.

LETTRE LXXII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR, & tres cher ami,

Il y a huit jours que je vous ai envoïé à Leide les vers de Monſieur Huigens ſur la Flandre. Si par hazard ils ſont venus a ſe perdre, ce que je ne crois pas, marquez le moi par un mot de lettre, afin que je puiſſe vous en donner une autre copie. On m'écrit du Camp que le 25. de ce mois le Comte de Horn s'étoit rendu maitre d'un retranchement que les ennemis avoient fait dans la Contreſcarpe; mais qu'il lui en avoit coûté

bien du monde. En effet il eſt certain que les premiers de ceux qui étoient de garde ont été ou bleſſés ou tüés. Le lendemain le Comte de Coligny étant de garde avec ſon Régiment, ne ſouffrit pas une moindre perte, & même on écrit que de la ſeule Compagnie de Remondi à peine dix en étoient réchappés. Vous avez ſû, ſans doute, qu'on avoit donné à faire deux machines qu'on appelle communément Galleries, avec cette condition que l'entrepreneur les tiendra prêtes & en état dans douze jours. On lui a auſſi propoſé de le récompenſer de deux cens florins pour chaque jour qu'il anticiperoit ſur le tems convenu, & au contraire de lui déduire 400. francs pour chaque jour qu'il emploïeroit au delà des douze qu'on lui avoit accordés. Nos gens ont élevé deux batteries dans la contreſcarpe, & ont fait un logement pour les mouſquetaires, afin que le feu qu'ils feront, facilite le moïen d'avancer les ouvrages des machines. On dit qu'entre le grand foſſé & le Corps de la place, il y a encore un retranchement qui poura donner de la peine aux Aſſiégeans. De cette maniere le ſiége pouroit bien, ſi je ne

ne me trompe, durer juſqu'au mois d'Octobre. Si vous avez quelque choſe du Dannemarc, je vous prie de m'en faire part. Ecrit fort à la hâte le 31. Août 1644. Je ſalue toute votre famille.

LETTRE LXXIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR, & tres Illuſtre Compere,

Je ne ſçai par quelle négligence il eſt arrivé, qu'en vous écrivant je n'ai pas mis dans ma lettre celle que Monſieur de Zulichem écrit au tres Noble Hoofd. Je m'en ſuis apperçu trop tard, & ſeulement à l'occaſion du tres Noble Oſſius. J'ai traité ces Meſſieurs par droit de retour. J'eſpere que vous excuſerez avec la même bonté que vous avez coûtume d'avoir pour moi, la faute que j'ai faite, & que vous me continuerez l'honneur de votre bienveillance. A la Haie le 22. Septeubre 1644.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXXIV.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

Je vous réitere la priere que je vous fis il n'y a pas long tems à Amſterdam, qui eſt de m'envoïer les vers de M. de Zulichem que j'ai apportés. L'Auteur me prie par ſa derniere lettre de les donner à M. Willem qui ſouhaiteroit de les lire. La maniere dont ce Conſeiller de Brabant en a uſé au ſujet d'une lettre dont je lui avois honnêtement fait part m'a fort chagriné. Un grand homme me marquoit par cette lettre, que quelques perſonnes avoient été ſurpriſes que notre ami de la Haie avoit blâmé Eraſme contre le ſentiment de tous les gens ſages, au lieu qu'il auroit pu apprendre des ouvrages de cet Auteur quantité de belles choſes. C'eſt ce que M. de Zulichem n'a pas pu ignorer, puiſqu'il m'a envoïé un écrit qui peut ſervir d'une Apologie. Il allegue entre autres choſes ſes vers des pages 87. & 88. qu'il croit qu'on ne ſçauroit prendre dans un mau-

vais

vais ſens, ſans faire tort à ſa ſincérité. Il dit dans un autre endroit que les Villes voiſines de la Hollande, dans leſquelles Eraſme & Grotius ſont nés, ont donné à ce ſiécle & à celui de nos peres, dequoi oppoſer à l'antiquité. Celá devroit à mon avis ſuffire à toutes lès perſonnes qui ne ſont pas prévenues de haine & d'envie. Je n'en écrirai toutefois rien à l'Ambaſſadeur Grotius, afin de ne paſſer pas pour un homme trop facile à faire part à d'autres, de ce que peut-être il a voulu donner à l'amitié & à la familiarité qui eſt entre nous. Je ne ferai pas non plus une grande replique pour la défenſe de M. de Zulichem, afin qu'il ne croïe pas que je cherche plus tôt à gâgner les bonnes graces de l'un & de l'autre, qu'à procurer la paix. L'Armée étoit ſur le point de ſe retirer de la Flandre, à cauſe du manquement de fourrage & d'avoine. Le Prince a lui même viſité le 6. de ce mois lès chemins & les lieux propres pour l'embarquement des troupes. Il ſe répand un bruit que S. Omer eſt aſſiégé: je n'y ajoute pas foi, mais bien à celui de la priſe de quelques Forts aux environs de cette place-là par le Général Gaſſion. Il

y en

y en a qui disent que Francisco de Melo a reçû ordre de demeurer plus long tems dans les Païs-Bas. Je vous souhaite une parfaite santé. A la Haie le 8. Octobre 1644.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXXV.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR, & tres cher Ami, J'ai reçu de M. Petit ma peau d'Ours, mais non pas celle de Loup que vous aviez envoïée. Je ne puis assez m'étonner qu'un si grand Philosophe se soit trompé dans l'histoire qu'il a faite d'animaux d'une espece différente. Les peaux d'Ours servent pour nos pieds; au lieu que celles de loup servent pour la tête, au moins s'il en faut croire Virgile qui dit, il a des bonnets faits de peau de loup pour couvrir sa tête. De cette maniere on se sert aussi diversement de ces animaux apres leur mort. Pour ce qui regarde l'incendie, vous verrez par le papier ici joint, ce que M. de Zulichem a fait. Adieu, Monsieur,

ſieur, aimez moi toûjours, le 15. Janvier 1645.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXXVI.

De M. J. Vicquefort. a M. G. Barlée

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

Je ne diſputerai pas davantage du loup avec vous, pour ne pas paroître chercher des difficultés où il n'y en a pas, & traiter d'ignorant un Philoſophe tres ſubtil. Mais prenez garde auſſi de ne me pas faire un proces de ce que je ne me ſuis pas aſſez tôt acquitté de ce que je vous devois. Le tres Noble Zulichem m'a, ſans que je le ſuſſe, rendu caution de trois cens florins, & je l'apris ſeulement il y a quatre jours, lorſque je dînai avec lui. Le ſoir du même jour je crus que je devois ſur toutes choſes vous faire acquitter cette ſomme par mon frere Gaſpar. Si vous l'avez touchée, j'attendrai, s'il vous plait, un mot de reçû de votre part; que ſi on ne vous l'a pas encore païée, envoïez, je vous prie, votre ſervante, afin que je m'ac-

quit-

quitte de ce que j'ai promis. J'ai bien de la joie que le tres Noble Hoofd ſe porte mieux; mais je ne ſçaurois m'empêcher de me plaindre du peu d' amitié que Madame ſon Epouſe a marqué avoir pour nous, en allant de Rotterdam à Amſterdam, ſans paſſer par la Haie & ſe détourner pour nous voir. Nous en ferons auſſi de même, & nous paſſerons de l'autre côté du Keyſers Graft lorsque nous irons à Harlem. J'ai vû aujourd'hui la lettre & les vers de Madame Teſſelle à M. de Zulichem, avec la réponſe dudit Sieur qu'il vous enverra au premier jour. M. le Bailli ſurpaſſera de beaucoup le Prince dans le ſoin qu'il a pris d'obliger le Comte de Naſſau. Vous aurez le plus tât qu'il ſe poura le panier de Breſil. Vous verrez auſſi par la lettre même de M. d'Aiguebere ce qu'il écrit de vous. Si vous voulez lui écrire, vous pouvez vous ſervir de moi pour cet effêt, & m'envoïer votre lettre. Adieu, Monſieur, ſaluez, s'il vous plait, de ma part, Meſdemoiſelles vos filles & M. votre fils. A la Haie le 23. Janvier 1645.

J. VICQUEFORT.

LET-

LETTRE LXXVII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

J'ai bien reçû les lettres que vous m'avez écrites touchant. . . . Je les ai luës, de même que vos vers, avec plus de plaiſir que je n'ai fait le fameux Manifeſte du Comte d'Embden, qui eſt un écrit que ni le Prince ni aucune perſonne ſage ne ſçauroient approuver. Vous avez agi fort prudemment, en aimant mieux être neutre & indifférent, que de vous emporter à la maniere de gens paſſionnés & déraiſonnables, contre une héroïne qui eſt au deſſus de toute loüange. Il eſt ſouvent arrivé des affaires à ceux qui ont écrit contre des Puiſſances qui pouvoient proſcrire, & je ne voudrois pas répondre que Boyus demeure impuni d'avoir déchiré la réputation d'une Princeſſe qui devoit être au deſſus de l'envie. Pour ce qui eſt du Combat de Boheme, il ne faut pas que vous en attendiez de moi aucunes nouvelles, puiſque vous étes plus proche de la ſource d'où elles viennent. On

par

dé-

délibere ici tout de bon touchant une expédition de mer contre le Dannemarc. Leurs Hautes Puiſſances n'attendent, pour former leur decret & prendre leur réſolution, que le conſentement de la Province de Zélande, à laquelle elles ont envoïé quatre Députés. Il ne me reſte plus qu'a vous prier de nous venir voir aux fêtes. . . . à la maniere accoûtumée, ce que j'eſpere que vous ne refuſerez pas à des perſonnes qui vous aiment parfaitement, & qui ſeront ravies de vous voir. Soiez en cela de l'avis de M. votre fils. Adieu, Monſieur, faites moi la grace de m'aïmer toûjours. A la Haie le 4. Avril 1645.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXXVIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

Vous vous excuſez de votre ſilence, quoique vous n'aïez aucun tort; & moi je ne vous fais point d'excuſe, quoique je reconnoiſſe franchement avoir manqué. Je crois notre amitié trop forte pour pouvoir être ni diminuée ni accrue

par

par un grand ou un petit nombre de lettres. Je n'ignore pas que vous avez été plongé dans la vaſte mer des affaires d'Occident, & que peu s'en eſt fallu que vous n'aïez été enſéveli ſous ſes Flots énormes, mais je me réjoüis de ce que vous en étes ſorti, & que par conſéquent votre eſprit étant plus épuré & plus en repos, vous étes en état de célébrer la victoire du tres généreux Prince. C'eſt ce que tous ceux qui ſont bien aiſes des avantages de la Patrie, attendent de vos Muſes, & le moins que mérite la grandeur d'ame au deſſus du commun, de même que le bonheur d'un ſi grand Prince, à qui la fortune auroit fait une injuſtice, ſi elle ne lui avoit été favorable qu'aprés quelque malheur. Il eſt certain qu'il a été fort hûreux dans toutes ſes autres expéditions; mais tous ceux qui ſe ſouviennent de ce qui s'eſt fait dans les tems qui ont précédé, avoüeront qu'il l'a été encore davantage dans cette derniere action. Pour moi, je trouve qu'il eſt un tres hûreux Capitaine, pour cette raiſon, que non ſeulement il a en tres peu de jours réduit ſous ſon obéiſſance une grande étendue de Païs dans la

Flan-

Flandre, mais auſſi que dans un mois de tems il a ſoumis à ſon pouvoir la plus forte Ville de cette Province-là. Cette conquête eſt ſi grande que les Alliés n'avoient oſé l'eſpérer, & que les ennemis même croïoient n'en devoir rien craindre. C'eſt une choſe qui ſemble tenir du prodige, que la ſaiſon nous a été tellement favorable, qu'on pouroit dire avec raiſon que le Ciel même n'a pas moins combattu pour le Prince que ſon Armée. Les Eſpagnols verront ſans doute ce bonheur d'un oeil fort chagrin; en effêt ils ſont d'autant plus malhûreux, que battus & agités des flots de la mauvaiſe fortune, ils ſont encore fort éloignés du Port de la tranquillité qu'ils eſpéroient gâgner, & que pour de paix, le plus aſſûré remede des malhûreux, ils ne ſont pas en état d'en pouvoir obtenir qu'a des conditions fort deſavantageuſes. Une marque convainquante que les ennemis ont beſoin de faire la paix, eſt que les Ambaſſadeurs de l'Empereur ont propoſé depuis fort peu de tems a Munſter une Trêve Générale. De ſçavoir maintenant ſi une telle Trêve eſt avantageuſe à la France & aux Etats Généraux des

Pro-

Provinces-Unies, j'en laiſſe le jugement à ceux qui ont plus de pénétration que moi dans les affaires de paix & de guerre. Je crois fort comme vous, que ces hûreux ſuccés du Prince lui fraïeront le chemin à de plus grandes entrepriſes; mais que ce ſoit pour aſſiéger Anvers au Printems prochain, c'eſt dequoi je doute, auſſi bien que pluſieurs perſonnes qui croïent comme moi que cette grande Ville ſe rendra plus tôt par la révolte volontaire de ſes habitans, & par le déſeſpoir des affaires, que par la force des armes. Le bruit court que ceux de Lille en Flandres, & ceux de Courtrai, ont par leur éxemple appris aux autres Villes à ſe révolter, & qu'ils ont reçû garniſon Françoiſe. C'eſt ce qu'on a écrit de Gand au Camp de notre Armée, mais cela me paroit encore apocryphe, puiſque M. d'Eſtrades qui eſt nouvellement revenu de l'Armée aſſure qu'on n'en avoit aucune certitude; mais bien que les Magiſtrats & le peuple de Lille avoient écrit à Picolomini qu'ils étoient réduits à un tel point, qu'ils ſeroient obligés de ſe ſoûmettre aux François, s'il ne les chaſſoit pas des places qu'ils occupoient

ſur la Lis, & s'il n'y mettoit pas enſuite des troupes pour les garder. En attendant, pendant que les François pouſſent leurs progrés d'un côté de la Flandre, le Prince d'Orange n'eſt pas à rien faire de l'autre. Son Alteſſe a crû qu'elle devoit ſur tout, avant que de mettre ſes troupes en quartier, s'aſſûrer des autres Forts qui ſervent à couper la communication de Hulſt & du Sas de Gand. Pour cet effet il a fait aſſiéger le Fort de Moerſpuye par le Prince Guillaume de Naſſau Gouverneur de Friſe, & celui de S. André par le Comte de Brederode. Le premier de ces Forts qui eſt d'une figure Pentagone eſt aſſiégé par cinq mille hommes de pied, & deux Regimens de Cavallerie, & battu de ſeize pieces de Canon. Le ſecond qui eſt de moindre importance eſt d'une figure quarrée, & n'a pas plus d'Angles que le fromage de Berg dans la Province de Limbourg, que je vous envoïai il y a quatre jours, & qui me ſembloit être une Forteresſe imprenable, toute petite qu'elle fût; c'eſt pourquoi je le deſtinai auſſi tôt pour vos dents, afin que vous lui déclaraſſiez vigoureuſement la guerre, & que nous pûſſions

voir

voir ſi vous l'attaqueriez avec plus de courage, que les guerriers que j'ai nommés ci-deſſus n'attaqueront le Fort Saint André. On attend ici le Prince dans huit jours. Auſſi tôt qu'il ſera arrivé, vous recevrez ſans doute de M. de Zulichem les vers qu'il a faits contre M. Grotius, lesquels je n'ai pû encore voir. On a avis de France que le Prince Palatin Edoüard qui épouſa il n'y a pas long tems la Princeſſe Anne Gonzague fille du Duc de Mantoue, avoit abjuré la Religion Proteſtante; ce qui ſemble être un ſurcroît d'affliction à ſa famille. La Reine de Pologne apres la Cérémonie de ſes Nôces étoit ſur le point de partir. Elle prend ſa route par Liége, pour ſe rendre enſuite par eau à Venlo, & de là par terre à Veſel où à Rheinberg; d'où elle paſſera à Munſter & à d'autres lieux des environs, pour ſe rendre enſuite à Hambourg. Vous aurez ſçu ſans doute de M. Scot Tarvaſius ce qui s'eſt paſſé en Angleterre. Comme il n'y a rien de conſidérable je ne vous en ferai point d'autre récit. Je vous envoïe un Catalogue de livres qui ne ſont point imprimés, & qui ne le ſeront pas non plus. C'eſt

plus tôt une ſatyre qu'une Bibliotheque. Les François & les Suedois y ſont fort maltraités, mais ceux-ci plus doucement que ceux-là. Vous verrez au chapitre treiziéme qu'il y eſt parlé de moi en termes plus honnêtes, que de MM. les Etats Généraux au Chapitre ſuivant. Mais il eſt tems que je finiſſe, de crainte que vous ne vous plaigniez de mon babil, comme vous vous étes plaint de mon ſilence. Adieu, Monſieur, je baiſe tres humblement les mains a vous, & à toute votre famille. Saluez je vous prie, ſi cela ne vous fait point de peine, le tres Noble Hoofd. A la Haie le 13. Novembre 1645.

Quand vous aurez le Catalogue, faites moi le plaiſir de me le renvoïer, & de me mander ce que vous en penſez.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXXIX.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Vous invitez à vous aller voir une perſonne qui y ira d'elle-même. Mais ſi je ne vais pas loger chez mon fils, il fem-

ſemblera que je manque à l'affection paternelle. Comme il a laiſſé toute cette affaire à ma diſpoſition, voici comment je partagerai ce différend d'un fils & d'un ami. Je donnerai a mon fils la plus grande partie du jour, & à vous Monſieur, le ſoir & la nuit. Mon fils n'aura pas ſujet de ſe plaindre, quand je lui donnerai le plus beau du tems. Mais je balance encore & je ſuis indéterminé: Après que je ſerai deſcendu du chariot, nous délibérerons ſur ce qu'il faudra faire. J'eſpere vous voir Mardi ou Mercredi prochain. J'aſſigne vos poiſſons à comparoitre ce jour-là. Les obſervateurs du Carême en ſont ſaouls, mais pour moi je les aime paſſionnément. Torſtenſon allarme l'Aûtriche, mais il eſt encore dans la Moravie. L'Empereur dans le tems que ſes affaires ſont dans un triſte état & comme déſeſpérées leve des troupes. Les Anglois continuent à ſe faire la guerre les uns aux autres, & à donner des batailles qui ne ſeront pas moins fatales aux victorieux qu'aux vaincus. Pour nous autres, il ſemble que nous pourions enfin avoir guerre avec le Dannemarc; mais il pouroit bien auſſi ar-

arriver que notre Flote n'en vienne point à un combat. Le Turc prend, comme il a coûtume de faire, des Fortereſſes & des Villes. Le Pape qui eſt de la Maiſon des Pamphiles, porte à bon droit ce nom, en engageant par ſes bienfaits pluſieurs perſonnes à ſon ſervice. Parmi tous ces troubles je place & range des Flottes ſur les côtes de la Province de Fernambouc. J'épuiſe les Thréſors publics, & comme ſi j'étois un Général, il me ſemble que je fais de tres grandes choſes. Adieu, Monſieur, le ſixiéme Avril 1645. G. BARLEE.

LETTRE LXXX.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Il y a long tems qüe vous me tenez dans l'attente de votre venue en cette ville. Je croïois que l'arrivée du tres Illuſtre Grotius pouroit vous y attirer. Je l'ai ſalué en paſſant, & je n'ai été qu'un moment avec lui. Il a été reçu des Magiſtrats avec toute ſorte d'honnêteté; ce qui eſt une marque qu'on eſt perſuadé de ſa probité, de la droiture de ſa conduite

duite, & de l'amour qu'il a toûjours eu pour la juſtice. J'ai eu beaucoup de déplaiſir de la défaite des François. Leur trop grande ſécurité, & le mépris extreme qu'ils ont pour leurs ennemis, fait qu'ils ſont ſouvent battus. Torſtenſon eſt encore en deçà du Danube, où s'eſt bornée la fortune Gothique. Notre Prince n'eſt pas encore parti, ni moi non plus. Je crois néanmoins que j'irai dans peu de jours à la Haie pour y voir mon petit fils, enfanté par une chaſte Venus, mais non ſur les ondes du Simoïs. Pour vous, Monſieur, qui étes occupé d'affaires & publiques & particulieres, vous ne penſez point à moi, ni à vos amis. Je m'en vangerai avec les dents, non pour vous mordre, mais pour mordre dans les mets de votre Table. J'aprens que vous faites nettoïer chez vous, non le toit des pourceaux, mais des lieux dejà nets & tres propres. Il faut ici faire le fou avec les Dames de qualité, afin qu'elles ne ſoient pas cruelles envers les hommes. Adieu, Monſieur, je ſuis à Amſterdam le 22. Mai 1645.

Votre. . . .

G. BARLEE.

LETTRE LXXXI.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

J'avouë que j'ai trop long tems gardé le ſilence, mais je ne crois pas avoir tort en cela. Je n'avois rien que je pûſſe vous écrire, quoique j'écriviſſe beaucoup. L'Océan des livres de l'Occident m'avoit preſque abîmé, & je n'en ſuis ſorti qu'apres l'ennuïeuſe lecture des Annales. Je m'apperçois bien qu'il y a de la différence entre faire des vers, & compoſer une hiſtoire. Lorſqu'on fait des vers on peut mentir & feindre ſans avoir les ſuffrages du Peuple; mais on ne le peut pas lors qu'on écrit une hiſtoire. La compoſition des vers nous laiſſe maitres de nous-mêmes, mais celle de l'hiſtoire nous rend dépendans du ſujet & des choſes mêmes. La priſe de Hulſt qui, comme on l'eſpere nous fraïera le chemin à quelque grande Ville, & à la Cataſtrophe de cette guerre, m'a rendu encore une fois babillard. Le Poëme eſt ſous la preſſe. Je vous l'envoïerai, lorſque les Imprimeurs qui ne ſe hâtent pas beaucoup l'auront achevé. Le Heros de Muyde

qui a été long tems incommodé de la goutte, commence maintenant à marcher. Il ſe promene avec moi, mais avec un peu de peine, & en bronchant quelquefois. Ce ſont-là des marques de ſon ancienne droiture. Je penſe maintenant à un boeuf pour ma proviſion. Si vous venez me voir en cette ſaiſon, je vous ferai manger, & remplir votre eſtomac d'une farce de tres bon goût, que les vieilles eaux m'ont envoïée, comme elles ont coûtume de le faire tous les ans. Comme vous me mandez fort peu de nouvelles, je veux bien vous aprendre que les Anglois & les Ecoſſois ſont brouillés enſemble, au ſujet des affaires de la guerre : que Montros aſſemble une nouvelle armée, & menace de retourner : que les Ecoſſois font de grandes inſtances pour que la forme des Egliſes d'Angleterre ſoit ſemblable à celle de leurs Egliſes. M. Jean Scot Tarvaſius Directeur de la Chancellerie d'Ecoſſe, perſonnage d'un ſçavoir rare, & qui a beaucoup d'affection pour moi, a été quelques jours en cette Ville. Il a beaucoup d'amitié & de reſpect pour le Roi, mais néanmoins il n'eſt pas de ſon parti. Adieu,

dieu Monſieur, aſſûrez, s'il vous plaît, de mes civilités Madame votre chere Epouſe, & Meſdemoiſelles vos Couſines.
A Amſterdam le 10. Novembre 1645.
G. BARLEE.

LETTRE LXXXII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlee.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR, & tres cher Ami,

Afin que vous n'aïez aucun ſujet de vous plaindre que je ſuis négligent, je veux vous aprendre que le Fort de Moerſpuye ſe rendit avant-hier, le quatorziême de ce mois; comme on l'avoit conjecturé par le Pourparler du jour précédent. La bravoure de nos gens s'eſt encore une fois mocquée de l'attente des ennemis, qui ſe confiant ſur la force des ouvrages de la place, eſpéroient que la pluie lui tiendroit lieu de ſecours. Il eſt certain que le Général Beck eſtimoit ce Fort auſſi important que Hulſt même, tant à cauſe de la commodité de ſa ſituation, que comme je viens de dire, pour la force de ſes ouvrages qui auroient pu ſervir de défenſe

aux Eſpagnols, s'ils avoient eu du courage. Enfin les choſes étoient à un point, que s'ils n'euſſent pas penſé de bonne heure à capituler, on les auroit ſans doute forcés. Nos gens n'ont eu que trop de patience pour des aſſiégés ſi opiniâtres. Adieu, Monſieur, je vous ſouhaite une parfaite ſanté. A la Haie le 16. Novembre 1645.

Aſſûrez je vous prie, ſi cela ne vous fait point de peine, le tres Noble Hoofd de nos tres humbles reſpects, & de ceux de ma femme.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXXXIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

Je vous remercie tres humblement de vos Poëmes, dont vous avez été ſi libéral en mon endroit. Je reconnois que je vous ſuis redevable en pluſieurs manieres, ſans que je voïe comment je pourai m'acquitter de ce que je vous dois, à moins que vous-même ne m'en faſſiez naître l'occaſion. J'aurai

ſoin de faire tenir par Bruno, comme vous me le marquez, ce que vous envoïez à M. de Zulichem; mais comme le Prince eſt allé à Breda, & qu'il eſt attendu ici en peu de jours, je crois qu'il ſera mieux de garder ces éxemplaires juſqu'à l'arrivée de M. Huygens. Vous n'avez pas bien fait d'y joindre ceux que vous ſouhaitez qu'on préſente au Comte Maurice, lorſqu'il ſera arrivé à Maſtricht avec la Cavallerie qu'il commande. Le Colonel Terentius a eu le commandement du Fort de Moerſpuye, ce qui ne fera pas de tort à ſa cuiſine. Adieu, Monſieur, je vous ſalue treshumblement, vours & toute votre famille, & je vous prie de me continuer toûjours votre bonne amitié. A la Haie le 22. Novembre 1645. parmi les Haut-bois & les trompettes.

Je ne ſçai ſi vous aurez apris que les troupes de Heſſe avoient ſurpris Marpurg; & que le Duc de Neubourg étoit menacé de guerre par l'Electeur de Brandebourg.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXXXIV.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

J'ai eu depuis long tems l'esprit occupé de funerailles & de morts de mes amis, ou que j'ai appriſes, ou qui m'ont été écrites, ou que j'ai vûes. Vous autres, vous avez perdu Conſtance qui eſt décédée au grand regret de ſa tres bonne mere. Ici Sinapius Sécretaire de cette Ville a ceſſé d'écrire, & j'ai aſſiſté à ſa mort qui lui eſt arrivée d'une Phtiſie. A Leide un célebre Profeſſeur & Théologien eſt allé dans la voie de ſes Peres, pour parler avec l'Ecriture d'un Théologien, ſur la mort duquel pluſieurs ont fait des Elegies. Vous m'exhortez à ce que j'ai deſſein de faire, qui eſt d'en compoſer auſſi quelqu'une, & je trouve que vous avez raiſon. Car pendant que ce perſonnage a vécu, vous l'avez toûjours aimé à cauſe de ſon ſçavoir, & de ſon bon naturel; & dans ſon fils, parmi les vertus qu'il a héritées de ſon Pere, vous trouvez l'affection qu'il a euë pour vous & pour moi. J'ai compoſé cette Elegie,

dans laquelle je parcours tout ce qui fait le plus à la loüange de ce défunt perſonnage. Si vous voulez bien prendre la peine de la donner à M. d'Heenfliet, ce ſera une nouvelle marque de votre bonté ordinaire, & une nouvelle obligation que je vous aurai. Je vous envoïe l'Elégie & la lettre ouverte, afin que vous les liſiez, & ſi vous ne les approuvez pas, que vous les cenſuriez. Si vous jugez que les vers ne ſoient pas mauvais, je pourai être mis au nombre des Poëtes, & mon nom poura être lû parmi les additions de l'Oraiſon de Spanheim. Ici les Magiſtrats de cette Ville paroiſſent tout autres qu'il n'étoient, mais c'eſt dequoi je ſuſpens mon jugement. A l'égard de la diſpoſition de l'Hiver je ſuis plus hardi à en dire ce que j'en penſe. Il fait grand froid ici à cauſe de la rare rencontre des Planetes, & Saturne a été furieux. J'eſpere que Jupiter, Apollon, & Cypria, donneront de plus beaux jours à l'Univers; que Mars ſera favorable à notre armée & au Prince d'Orange, & que Mercure ſera pour vous qui avez ſouvent à parler pour votre Princeſſe. Adieu, Monſieur, ſaluez,

s'il vous plait, de ma part Madame votre chere Epouſe, & Meſdemoiſelles vos Couſines. A Amſterdam le 1. jour de Mars 1646.

G. BARLEE.

LETTRE LXXXV.

De M. G. Barlée a M. J. Vicquefort.

MONSIEUR,

Que mon ſilence ne vous faſſe point de peine. Je ſerois aſſez grand parleur, ſi j'avois quelque choſe qui fût digne de vous être écrite. Il me faut tous les jours parler des Anges avec les Métaphyſiciens, & de la vertu avec ceux qui traitent de la Morale. Lorſque je penſe aux Anges, j'oublie & la Cour & les Courtiſans. Les Anges agiſſent tres librement, les Courtiſans au contraire dépendent entiérement de la volonté & de la faveur des hommes. Les Anges n'ont ni chair ni os, & les Courtiſans en ont de même que moi. Les Anges ne doivent rien aux femmes, ils ne mangent ni ne boivent; mais les Courtiſans ſe ſervent de ces ſecours pour prendre d'honnêtes plaiſirs. De plus comme j'enſeigne,

ſeigne, je m'occupe à méditer ſur la vertu, qui quoiqu'elle ne ſoit pas bannie des Cours, eſt toutefois moins conſidérée que les avantages qu'on eſpere des Rois & des Princes. Ils croïent qu'il vaut mieux que ce monde ſoit renverſé & détruit, que de n'en poſſéder pas deux. Le mot de Paix flatte depuis long tems les oreilles, mais je demande la choſe même & de la réalité. Tant qu'on n'obtiendra pas une ſuſpenſion d'armes, on aura toûjours la guerre chez ſoi. Ce n'eſt pas la raiſon qui tient en ſuſpens les différends de l'Europe, mais le joüet de la fortune qui favoriſe tantôt l'un & tantôt l'autre. J'ai eu de la joie d'aprendre par les lettres qu'on m'a écrites de Munſter, qu'il étoit certain que les François, de même que nous autres, ne demandoient pas la paix ſeulement en aparence, comme la pluſpart des perſonnes de ce Païs ſe le ſont imaginé, mais en effêt, ſincerement, & d'un commun concert. Vous verrez par ma premiere lettre ſur quoi je me fonde pour croire ce que je vous dis. J'ai lu ce que vous avez écrit à Vogelarius des affaires publiques, des Portugais, des plaintes des Ambaſſadeurs d'Eſ-

pagne ſur le retardement des nôtres, de l'état du Breſil Hollandois, & des Nôces de Brandebourg. Il y a des choſes qui me plaiſent, & d'autres que je n'approuve pas. J'ai aſſiſté aux Nôces de M. Gravius, mais comme une tourterelle qui a perdu ſa compagne. J'y ai tenu ma gravité de Zenon contre la fierté dédaigneuſe des Veuves, & je n'ai pas voulu toucher des perſonnes qui font difficulté de ſe laiſſer toucher par des Philoſophes. Je ne ſuis pas du nombre des Pythagoriciens qui s'abſtiennent de chair, mais je ſuis de la ſecte d'Ariſtippe; ce que j'aime mieux que vous croïez, que de le prouver à ces Veuves ſi fieres. J'aime mieux auſſi plaiſanter là-deſſus avec vous, que de penſer a ce que je dirois, ſi j'étois avec les meres des Graques. Adieu, Monſieur & tres cher Ami, ſaluez, s'il vous plait, de ma part M. de Zulichem, M. Braſet, & nos autres amis. A Amſterdam le 25. Novembre 1646.

G. BARLEE.

LET-

LETTRE LXXXVI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

Auſſi tôt que j'ai eu reçu l'éxemplaire de l'hiſtoire que vous m'avez envoïé, & dont la forme eſt tout à-fait magnifique, je l'ai donné avec vos vers ſi élégans au tres Illuſtre Ambaſſadeur. Il m'a prié de vous faire ſes remercîmens pour ces deux choſes, & de vous aſſûrer de ſa part, que le petit préſent qu'il vous a fait, ſera ſuivi d'un préſent du Roi, qui ſera plus conſidérable. M. Bicker qui eſt de retour de Zelande, n'a rien aporté qui favoriſe le ſentiment des Hollandois. J'ai ſu d'un de mes amis que la Province de Zelande avoit réſolu de ne ſe point départir de l'Alliance avec la France; qu'elle eſt d'avis qu'il falloit accepter le ſecours des François, & que la République devoit ſe tenir en état à tout évenement, principalement à cauſe de la violence de la guerre, qui ſembloit s'approcher de tous côtés des frontieres de ces Provinces; enfin qu'el-

le ſoutient qu'il ne falloit point conclure de paix que d'un commun avis, & d'un commun conſentement avec les François. Le Séréniſſime Electeur de Brandebourg, & le tres Illuſtre Comte Maurice ſont attendus ici dans peu de jours. Le peu de tems que j'ai ne me permet pas de vous écrire d'autres choſes. Adieu, Monſieur & tres cher Ami, faites moi, s'il vous plait, la grace de m'aimer toûjours.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXXXVII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

Pour Amſterdam.

MONSIEUR,

J'ai ſû avec bien du déplaiſir que vous avez été incommodé; mais ce qui m'a plus ſurpris a été d'aprendre que votre mal venoit de douleur, c'eſt-à-dire, d'une foibleſſe d'ame. J'avoue qu'il y auroit de l'inhumanité à n'être pas touché de la mort d'une perſonne avec qui on a été uni d'une amitié étroite, mais c'eſt oublier qu'on eſt homme que de s'affliger trop de la perte d'un ami, qui en a laiſſé tant d'autres apres lui.

Nous

Nous ſçavons qu'il a été homme, & qu'il en a eu toutes les affections. Nous ſçavons auſſi qu'il a été vieux, qu'il ne pouvoit pas s'empêcher de quitter les choſes de ce monde, & toute converſation avec ſes amis. Lors que j'ai apris votre indiſpoſition au tres Illuſtre Comte de Servient, il en a été étonné, ne pouvant pas s'imaginer que la perte d'un ami eût pu rendre malade, je ne dis pas un Philoſophe, mais Barlée. Il me demanda hier ſi vous vous portiez un peu mieux, & il me pria de vous mander de ſa part que vous euſſiez bon courage. J'eſpere que vous l'aurez en conſidération d'un ami de cette importance, & pour la conſolation de vos enfans. Le Séréniſſime Electeur de Brandebourg partit hier d'ici avec l'Electrice ſon Epouſe, & avec le Comte Maurice. Trois Députés de l'Etat les ont accompagnés juſqu'à Nimegue, pour les défraïer dans ces Provinces. J'ai eu un entretien avec Smerinius, Cleytius, & avec d'autres Officiers du Cabinet, touchant le préſent qu'on vous a promis; mais je n'ai pas voulu me rendre importun & les preſſer trop là-deſſus, parce qu'ils s'offroient d'eux mêmes à y ſatisfaire, &

qu'ils

qu'ils n'auroient pu donner que tres peu. Le tres Illuſtre Comte Maurice m'a promis de s'en ſouvenir lorſqu'il ſeroit à Cleves. Pour ce qui eſt des affaires publiques, je n'ai rien préſentement à vous mander. Les Etats de Hollande n'ont pas encore délibéré ſur ce qui regarde le noeud de l'affaire. On dit beaucoup de choſes de l'Angleterre, auxquelles je ne puis ajouter foi. Le Prince eſt attendu demain. Les négociations de la paix ſemblent ſe refroidir de la part des Eſpagnols. Il y en a cependant pluſieurs qui ſe réjoüiſſent en eux-mêmes de leurs bons ſuccés en Flandre. Ceux qui vivent de la pêche de harang ſe plaignent qu'on ne leur donne point les Vaiſſeaux de guerre qui ont coûtume d'eſcorter leur Flotte. Pour conſolation & pour excuſe on ne leur allegue que le manque d'argent, auquel néanmoins on pouroit remédier en congédiant les troupes qui ont été païées des ſecours de la France; mais on craint peut-être qu'elles ne paſſent au ſervice des François, & qu'elles ne nuiſent aux Eſpagnols; ce qu'on tâche d'empêcher. Adieu, Monſieur & tres cher ami, je vous ſouhaite de tout

mon

mon coeur une parfaite ſanté. A la Haie le 6. Juin 1647.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXXXVIII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

Pluſieurs raiſons m'ont empêché de ſatisfaire à ce que je vous avois promis. La principale eſt que mes lettres me furent renduës trop tard. Les nouvelles qu'elles portent ſont preſque les mêmes, que celles qui ſont contenuës dans cette incluſe pour le tres Illuſtre Kinſchot. Elles ſont pour la pluſpart incertaines, parce que les chemins ſont fermés de tous côtés. Je ne voudrois pas non plus aſſûrer celles qui marquent le ſiége d'Ulm & de Nuremberg. Un de mes amis m'a écrit comme une choſe certaine, que le Général Bannier s'étoit avancé avec ſes troupes près de Culembach, Ville qui appartient au Marquis de Brandebourg, pour paſſer en toute diligence dans la Franconie, & ſe joindre avec le Duc Guillaume de Veimar, & avec Melander Général des troupes de

Heſſe

Heſſe & de Lunebourg. Comme ma femme m'apelle pour dîner je ne puis pas vous écrire d'autres choſes. Adieu, Monſieur & tres cher Compere; ſaluez, s'il vous plait, de ma part toute votre famille. Ecrit à la hâte en ma maiſon, le 30. Septembre, 1647.

J. VICQUEFORT.

LETTRE LXXXIX.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

J'ai eu beaucoup de plaiſir de recevoir votre lettre, mais j'en ai eu encore davantage en la liſant; puiſqu'elle eſt remplie de marques de cette même affection que vous avez pour moi depuis long tems, & qu'elle conſerve par tout cette agréable douceur de ſtile qui vous a toujours été ſi familiere. Si vous pouvez vaincre ce tiran qui vous a aſſervi pendant quelques mois, cet air plein de brouillards & mal ſain, qui juſqu'à préſent a cauſé beaucoup de mal à la forteresſe de votre corps, ſe diſſipera aiſément, & vous reprendrez cet eſprit plus tranquille avec lequel vous avez excité

cité tant de fois la bile de vos amis dans les bons ſuccés, ou conſolé ceux qui étoient triſtes, ou publié par des vers divins les exploits ou les vertus des Princes illuſtres. Ne croïez pas qu'on vous oublie quand on aura égard à ceux qui auront dignement loüé par leurs beaux écrits la mémoire du défunt Prince. Un fils ſeroit tout-à-fait injuſte, s'il ne reconnoiſſoit pas ce que vous avez fait pour immortaliſer la gloire de ſon Pere. J'ai parlé de cette affaire avec M. de Zulichem & avec M. Heilerſickius nos intimes amis; ils croïent comme moi que vous avez mérité que votre nom ſoit mis avec les noms de ceux qui eſperent avec le plus de raiſon & de juſtice quelque récompenſe de ſon Alteſſe. Peu de perſonnes doutent maintenant qu'on n'ait bien tôt la paix; mais de ſçavoir ſi les portes du Temple de Janus ſeront auſſi tôt fermées que nos Hollandois le ſouhaitent, c'eſt ce que je ne voudrois pas aſſûrer. Car avant qu'on en vienne là, il faut ſatisfaire & les autres Provinces Unies & la France. Les Hollandois ne ſont pas encore d'accord avec ceux de Zelande, c'eſt à-dire, avec des Inſulai-

fulaires fort entiers dans leurs ſentimens, au ſujet de l'autorité ſouveraine touchant la Religion dans la Mairie de Boſſleduc, & dans quelques autres lieux. Les Zelandois tâchent de prouver par un Manifeſte fort long, qu'elle apartenoit au Roi d'Eſpagne, & ſe fondant là-deſſus, ils prétendent que dans la formule de conceſſion du Domaine abſolu, on ne doit pas obmettre ces mots, touchant la Religion. Quand cette conteſtation ſera terminée il en ſurviendra peut-être une autre qui ne ſera pas de moindre importance; ce ſera de ſçavoir ſi leurs Hautes Puiſſances peuvent faire la paix avec l'Eſpagne, ſans y comprendre le Roi de France, & ſans avoir aucun égard à l'alliance où elles ſont avec lui, & aux bienfaits qu'elles en ont reçûs. Il y a déjà long tems qu'elles réſolurent unanimement de continuer la guerre, ſi l'Eſpagne cherchoit des détours & ne tenoit pas à la France ce qu'elle lui avoit promis, ou ne ſe mettoit pas à la raiſon touchant ce qui reſte a régler; & au contraire de conclure la paix ſi la France continuoit d'y apporter du retardement. Mais là-deſſus il naitra une queſtion, ſçavoir ſi ce ſe-

ra aux Plénipotentiaires des Provinces Unies à prononcer ſur les détours de l'une & de l'autre partie, & en attendant, pendant qu'on ſera dans l'incertitude & dans la défiance de part & d'autre, le ſuccés des armes rendra peut-être juges de ce différend ceux que Mars favoriſera. Les troubles de Naples rendront cette Ville Capitale de la Terre de Labeur, tres malhûreuſe, & je ne ſerois pas ſurpris, ſi les Eſpagnols voïant leurs affaires déſeſpérées, tâchoient enfin de faire par le feu, ce qu'ils ne ſçauroient faire par les armes. Il ſemble que les ſéditions n'ont jamais été plus fréquentes qu'elles le ſont de notre tems. Mais je ne plains pas tant le Roi d'Eſpagne que celui d'Angleterre. Pour ce qui regarde le Portugal, on ne ſçauroit dire ce qui en ſera, parce que c'eſt une choſe qui eſt entre les mains de Dieu & qui dépend de lui. Cependant, Monſieur, je vous ſouhaite de tout mon coeur toute ſorte de bonheur, & une parfaite ſanté.

A la Haie le 12. Novembre 1647.

J. VICQUEFORT.

LET-

LETTRE XC.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR,

J'ai lu avec beaucoup de plaiſir les tres élégans vers que vous avez faits ſur les nuées, avec un eſprit nullement agité & offuſqué de nüages, mais tout-à-fait tranquille & raſſis. Je ſuis fort aiſe de voir par là non ſeulement que vous vous portez bien, mais encore que les Muſes ſont rentrées en grace avec vous. Apres avoir ſacrifié à Apollon, vous devez auſſi immoler un Coq à Eſculape. Si vous voulez le faire avec nous, vous ſerez le tres bien venu, & nous vous recevrons comme un hôte tres agréable. S'il vous eſt reſté quelque nuage ou quelque noir brouillard dans l'eſprit, nous aurons ſoin de le diſſiper par la roſée du Pere Bacchus, & par les agréables entretiens avec nos amis. Adieu, Monſieur, je vous ſalue, vous & toute votre famille. A la Haie le 20. Decembre 1647.

J. VICQUEFORT.

LETTRE XCI.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlee.

MONSIEUR,

Ce que vous m'avez écrit dans votre tres belle lettre, a été auſſi lû en ma préſence par notre ami Graſwinkelius. La lecture nous a été à tous deux fort agréable, & encore plus celle des vers compoſés par des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe. Teſſelle quoique malade & travaillée de la fievre fait voir par ſes vers que ſon eſprit n'eſt pas affoibli, & que ſa veine n'eſt pas tout-à-fait épuiſée. Je ſouhaite fort de voir ce que M. de Zulichem répondra, non ſeulement aux crimes que lui fait Madame la Baillie, mais encore aux paroles picquantes d'un lâche & indigne habitant de ce Païs, contre vous, & contre M. Huygens. Si vous jugez que cette ſatyre mérite que vous y répondiez, ou que vous la réfutiez, faites-moi part, je vous prie, de la belle réponſe que vous y ferez. L'Illuſtre M. de Beringam m'a écrit que ſon Eminence M. le Cardinal avoit trouvé vos vers fort beaux, & qu'il faiſoit beaucoup de

cas de leur Auteur. Que j'aurois de joie ſi vous pouviez obtenir de votre Muſe quelque choſe qui contribuât à la gloire & à l'honneur d'un ſi grand Perſonnage. J'attens avec impatience votre Poëme ſur le retour du Comte Maurice. Notre ami Groſic eſt allé dans la Friſe Orientale, pour terminer le différend que nous avons avec le Comte de ce Païs-là. Il y a maintenant quatre Députés des Etats Généraux des Provinces Unies, qui ſont prets à partir pour ſe rendre auſſi dans la Comté de Friſe, afin d'y faire les fonctions d'arbitres. Il ſeroit à propos pour la République, & même pour la cauſe commune, que l'on pût trouver quelque voie d'accommadement à cette affaire, pendant que le Duc d'Anjou pouſſe ſes progrés ſur les bords du Rhin. Car apres que cette affaire ſera terminée, les troupes de Heſſe décamperont auſſi tôt, pour pouvoir faire en deça de ce fleuve quelque diverſion des troupes auxiliaires de l'Empereur. Pour ce qui eſt de ce qui ſe paſſe au Camp de notre armée devant le Sas de Gand, vous le verrez dans la page ci-jointe. Pluſieurs eſperent que la place ſe rendra dans peu. Je ne ſçai

que croire du ſiége de Philipsbourg, parce que l'expédition eſt fort difficile, non ſeulement à cauſe que la place eſt tres forte, & tres bien munie de toutes les choſes néceſſaires pour ſoutenir un ſiége, mais auſſi parce qu'il y a diſette de fourrage & de proviſions aux environs. Outre cela le Duc de Baviere & même les Eſpagnols n'oublieront rien pour ſecourir cette place. Votre fille Anne n'a pas cru que vous ſeriez fâché qu'elle demeurât quelque tems ici, puiſque vous n'avez point fait de réponſe à la lettre qu'elle vous avoit écrite. A préſent elle penſe tout de bon à s'en retourner, & elle partiroit même dés à préſent ſans plus tarder, ſi les prieres de ſes hôtes qui ſouhaitent qu'elle aſſiſte à des feſtins ſolemnels & magnifiques, ne lui faiſoient remettre ſon départ à Mercredi ou à Jeudi prochain; elle eſpere alors avoir la compagnie du fils & de la fille de M. de Stryen juſqu'à Leide. Adieu, Monſieur & tres cher Ami; vos couſins, M. de Graſwinkel, ma femme & moi, nous vous ſaluons tres humblement. A la Haie.

J. VICQUEFORT.

LETTRE XCII.

De M. J. Vicquefort a M. G. Barlée.

MONSIEUR & tres cher Ami,
Je vous envoïe l'Apologie de M. de Zulichem; il l'a dédiée au tres Noble Hoofd, mais elle ne vous regarde pas moins que ce dernier Seigneur. L'Auteur de cette piece marque qu'il a fait le Péripateticien, & qu'il ne s'eſt aſſis qu'apres avoir achevé ſes vers; ce qu'il faut peut-être attribuer au juſte reſſentiment qu'il avoit, & à la paſſion de ſe venger des crimes que lui faiſoient tant d'accuſateurs. Il ſe trompe en une choſe; c'eſt en ce qu'il regarde comme un tres grand plaiſir pour lui, d'adoucir par un baiſer les plaintes & le reſſentiment de Madame la Baillie touchant le tort qu'il lui a fait; jamais elle ne le recevra qu'avec un dédain de la bouche, & ſeulement en préſentant la partie du viſage qui eſt du côté de l'oreille. Les Courtiſans n'aiment pas non plus que vous, Monſieur & tres cher Ami, ces manieres de ſaluer; principalement ceux qui s'attachent plus à conſerver les propres

noms de chaque choſe, qu'à introduire des airs de modeſtie à la maniere des Stöiciens, & pleins d'affectation. M. de Zulichem ne m'écrit rien touchant le Sas de Gand, ſinon que la garniſon de cette Fortereſſe eſt compoſée de dixneuf Compagnies de ſoldats. Il me mande que les ordres du Roi d'Eſpagne doivent être ouverts à Dendermonde en préſence de Picolomini, & du Marquis de Caſtel Rodrigo, apres quoi Franciſco de Melo partira: il marque auſſi que les François perſiſtent dans le deſſein de fortifier l'Abbaïe de S. Vaſt, & qu'ils ont deſtiné un fond de ſix cens mille livres pour la conſtruction des ouvrages qu'ils veulent y faire. Ce lieu paſſe pour être ſi important à cauſe de la commodité de ſa ſituation, que les ennemis en pouront être autant incommodés que de S. Omer, ou de Gravelines. Mais que penſez vous, mon cher Barlée, des exploits & des avantages des François en Allemagne? Demeurer maitres du champ de bataille, apres un combat de trois jours contre les ennemis; réduire à ſon obéïſſance en un mois de tems des Villes tres grandes: ce ſont des actions qui obſcurciſſent & celles.

les des Anciens & celles de notre ſiécle. Ne croïez vous pas que les affaires des Eſpagnols ſont réduites à un point, qu'ils devroient plus tôt rechercher la paix à quelque condition que ce fût, que de riſquer toute leur fortune ſur le fort incertain de la guerre. S'ils ſont une fois chaſſés de Frankendal, je ne crois pas qu'ils reprennent jamais rien en Allemagne. C'eſt peut-être pour cette raiſon qu'ils prennent tous les ſoins poſſibles pour fortifier Tréves, & il y a déja quelque tems que M. Vander Burch m'écrivit de Liege que le Duc de Lorraine s'avançoit avec ſes troupes vers la Moſelle, à deſſein ou d'y prendre des quartiers d'hiver, ou d'aller ſecourir les Eſpagnols qui étoient fort preſſés. Quelle belle occaſion de bien faire & de ſe ſignaler n'auroient pas nos troupes, ſi elles n'étoient pas retenues dans la Friſe Orientale par des différends qui ſont ſurvenus à contre-tems. Le tres Noble Groſic m'écrivit il n'y a pas long tems que les Députés de leurs H. Puiſſances étoient arrivés à Embden, & qu'ils étoient d'avis, que du conſentement des deux partis on convînt du lieu & du

tems de la Conférence qui ſe devoit tenir. Nous verrons au reſte ce qu'il faudra eſpérer de cet accommodement. J'ai été fort touché du deuil & de la triſteſſe du tres Noble Schonckius. Je ſuis invité à l'enterrement, auquel j'aſſiſterai volontiers & avec raiſon; à moins que les lettres de France n'apportent quelque choſe qui m'en empêche; ce que j'aurai ſoin de faire ſçavoir à M. Schonckius. Adieu, Monſieur & tres cher Ami; aimez toûjours celui qui vous aime parfaitement. Je ſuis

Monſieur,

A la Haie....

Votre....

J. VICQUEFORT.

EPI-

EPITRE DEDICATOIRE
DE
M. GASPAR BARLEE,
Sur le Livre de ſes Oraiſons.

Au tres Noble, tres Illuſtre, & tres prudent Perſonnage JOACHIM VICQUEFORT, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, Conſeiller de ſon Alteſſe Séréniſſime Madame la Landgrave de Heſſe, &c.

Nous parlons nous autres Mortels, tres Illuſtre Vicquefort, ce qui n'a été accordé ni aux Anges, ni aux bêtes. Non aux Anges, parce qu'ils n'ont pas beſoin d'aprendre par des regles & verbalement ce qu'ils connoiſſent par leur nature. Non aux bêtes, parce qu'elles manquent de raiſon, de laquelle la parole eſt l'Interprete. Nous ne parlons pas ſeulement, mais un chacun de nous aime à parler pour perſuader; c'eſt pour cela qu'on emploïe l'art, afin d'obtenir comme par un certain agrément de la parole, ce qu'on ſouhaite & ce qu'on

pourſuit avec ardeur. L'enfance qui a beſoin de ſecours & de ſoulagement, accommodant ſes paroles avec ſes pleurs ſurmonte la colere même d'une marâtre, & obtient d'elle quelque choſe pour manger. Les amans par leurs douces paroles & par leurs geſtes flatteurs viennent a bout de la fermeté de leurs maitreſſes. Un homme en colere parle avec force & avec véhémence, afin d'épouvanter: celui qui craint parle bas & d'une voix tremblante, pour ſe tirer du péril: les perſonnes triſtes parlent d'un ton foible & ſans force, afin que nous leur portions de la compaſſion: celles qui ſont dans la joie ſont honnêtes & gaïes, afin de divertir. C'eſt ainſi que chacun eſt à ſoi-même Rhétoricien & Orateur, & qu'il imagine l'expreſſion qu'il ſçait être la plus propre pour perſuader & toucher les autres. Bien plus la paſſion, & le violent déſir qu'on a de quelque choſe, dictent à chacun, même aux plus ignorans, des figures de Rhétorique & des manieres de s'exprimer. Medée qui, à ce que je crois, ne ſçavoit pas la Rhétorique, fait une Epizeuxe en ſouhaitant paſſionnément une certaine choſe: Fais, fais, dit-

dit-elle que je ſois portée dans l'air dans le Char de mon Pere. Didon en colere & plus émûe fait une Antitheſe : ſi je ne puis, dit-elle, fléchir les Dieux du Ciel, je remuerai & je ferai ſoulever les Enfers. Penelope affligée de l'abſence de ſon Epoux, forme un voeu pour ſon retour : Plût à Dieu, dit-elle, que lorſqu'il s'en alla à Lacedemone, &c. dans Virgile la colere fait faire à des Bergers tantôt une Apoſiopéſe, comme en ces paroles : nous ſçavons qui vous étes, &c. tantôt une interrogation oblique & & détournée pour mieux perſuader de leur affection, par éxemple dans ces paroles : Ne vous ai-je pas vu, méchant que vous étes, tendre des piéges au chevreau de Damon. De ſorte qu'il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher des régles de Rhétorique dans Hermagore, dans Molon, ou chez les Siciliens, puiſque l'impétuoſité de l'eſprit, & la paſſion en dictent à chacun de nous. Que s'il eſt ainſi, qu'elle merveille que les Grecs qui étoient un peuple ſubtil & grand amateur de diſputes, aïent eu un ſoin tout particulier de joindre l'Art de bien dire avec celui de la guerre, la beauté du lan-

gage avec le caſque, la loüange & la gloire de la politeſſe du diſcours avec les Couronnes d'Oliviers; ſur tout aïant à conquerir des Roïaumes, & à prendre des Villes par le moïen de l'Eloquence, plus tôt que par celui des armes. Quel a été l'Interprete Mercure, autrement Hermes? ç'a été à mon avis un tres habile Orateur, que ſon éloquence a fait paſſer pour un Dieu. Quels ont été Neſtor, Menelaüs, Ulyſſe? des Orateurs Grecs dont les paroles avoient une vertu & une force qui entrainoit & qui faiſoit tourner les hommes où ils vouloient. Et certainement c'étoient des gens comme eux qu'il falloit envoïer à Troie, puiſque les Aſiatiques groſſiers ne doivent pas être vaincus ſeulement par des flottes & par le feu, mais encore par des troupes d'Orateurs, & par des figures de Rhétorique. Solon un des principaux Orateurs Atheniens, parla fortement & avec beaucoup de ſageſſe pour empêcher que Piſiſtrate ne ſe rendît maitre de l'autorité ſupreme, à laquelle il aſpiroit. Piſiſtrate au contraire parla avec beaucoup de douceur & d'une maniere fort touchante, pour adoucir le

peu-

peuple, & s'emparer enſuite de la puiſſance ſouveraine. Ariſtote ſçut par ſon éloquence incroïable, de même que par ſa douceur, ſi bien faire aupres d'Alexandre, que toute la Grece fut obligée de lui donner les moïens de compoſer l'hiſtoire des Animaux. Demoſthene par le diſcours qu'il fit aux Atheniens empêcha que Philippe n'entrât dans la Gréce; mais s'étant enſuite laiſſé corrompre par Harpale, il commença d'être ſujet à la maladie de l'argent. Les Atticiſmes de Demades eurent tant de pouvoir ſur l'eſprit du même Philippe, que ce Prince renvoïa gratis non ſeulement Demades, mais encore deux mille autres Atheniens qui avoient été faits priſonniers à la bataille de Cheronée. Pendant que la Grêce a été en guerre pour maintenir ſa liberté, pour étendre ſes limites, pour repouſſer les Macedoniens & les Perſes, ç'a été alors que de tres grands Orateurs ſe ſont rendus célebres; parce que la néceſſité de défendre leur Païs, leur impoſoit celle de parler d'une maniere éloquente, grave, forte, & ſubtile. En effêt Athenes n'eut pas plus tôt été priſe par Sylla que l'Eloquence de ſes Peu-

ples perdit toute ſa force. La gloire des Cecropides étant périë, l'art de bien dire ceſſa auſſi tôt; la grandeur, l'éclat, & l'impétuoſité du Sceptre & de la langue, des armes & des Orateurs, étant venuës à manquer en même tems. Les Romains ont apris des Grecs à parler plus éloquemment, ſoit qu'ils euſſent à exciter leurs Citoïens à la guerre, ſoit qu'ils euſſent à empêcher des ſéditions, ſoit qu'ils euſſent à chaſſer de leur Ville un Chef de Conjurés, ſoit qu'ils euſſent à rendre mépriſable quelque Triumvir futur, ſoit enfin qu'ils euſſent à aſſûrer la conſervation de la République, ou à perſuader quelqu'autre choſe qui regardât ſon bien & ſon avantage. Alors la réputation de C. Cethegus, de Caton le Cenſeur, du jeune Scipion l'Africain, de Lelius, & de Servius Galba, devint tres célebre. Quelques uns d'entr'eux s'étant rendus conſidérables par leur facilité à s'exprimer, les autres par l'élévation de leur diſcours, les autres par l'élégance de leurs paroles, les autres enfin par la douceur de leur prononciation, ſemblable à celle des Grecs. Apres eux vinrent le Dictateur Céſar, &

Ciceron que Brutus à la vérité traite d'Auteur peu lié & ſans force, & que Calvus dit être fade & languiſſant, mais que pluſieurs de ce tems-là, auſſi bien que tous les ſiécles ſuivans, regardent comme le premier & le plus éloquent des Orateurs Romains. Tous ces grands perſonnages ſe ſont étudiés à inſtruire, à plaire, & à toucher. A la verité ils n'ont pas tous également rempli ces trois choſes; mais comme chacun d'eux n'a pas eu ſeul toute la loüange & toute la gloire, il n'y en a auſſi eu aucun parmi eux qui n'ait mérité beaucoup d'eſtime, & beaucoup d'approbation. Ce n'eſt pas qu'apres Tullius Symmaque, l'Empire Romain baiſſant de plus en plus, les Empereurs & la Nobleſſe ont combattu & harangué avec moins de gloire; cela fait que je doute ſi c'eſt le ſuccés des armes qui a élevé l'éloquence, ou ſi c'eſt l'éloquence qui a le plus élevé l'audace & la confiance des armes. Ce qu'il y a de certain eſt que dans tous les ſiécles parmi les peuples ſçavans, les Orateurs ont, au milieu des fureurs de la guerre & du bruit des trompettes, déclamé avec le plus de force & de chaleur pour leur patrie, ſoit qu'il fût

queſtion d'exciter à la guerre contre l'ennemi, ou qu'il s'agît de triompher de lui.

Dans le ſiécle où nous vivons, tres Illuſtre Vicquefort, nous parlons auſſi nous autres mortels, & c'eſt pour perſuader que nous prenons le ſoin de parler. Les guerres de notre Patrie n'empêchent pas que nous ne parlions en toute ſûreté. Mais comme les enfans, qui ne ſont encore que bégaïer, imitent les paroles & la prononciation de leurs Peres & de leurs Meres, de même nous ſommes en parlant en public les imitateurs des Grecs & des Romains, & ſeulement les ombres, les avortons, & les phantômes de l'ancienne éloquence. Lorſque nous paroiſſons polis & éloquens à quelques uns, nous parlons beaucoup & même trop, nos paroles étant ſans force & languiſſantes. Lors que nous affectons d'être ſubtils, nous aviliſſons les plus grandes choſes par des ſentences baſſes & déſagréables, & nous ne donnons que la fumée de la lumiere de l'Antiquité. Nous ne devons pas néanmoins à cauſe de cela demeurer dans le ſilence à l'égard de la poſtérité, mais nous devons parler, afin que la rouille du vice n'occupe & ne gâte pas notre lan-

langue, ou que nous ne ſoïons pas mis au nombre des ſilentiaires. Cette obligation regarde encore plus particuliérement les Profeſſeurs qui aiment mieux paſſer pour des gens ſans éloquence que de ne point parler, ſur tout parce que nous pouvons avoir les mêmes raiſons de parler qu'ont eu les Anciens; comme la haine de nos ennemis, la gloire de la victoire & des avantages qu'on remporte ſur eux, le bonheur des Princes, les plâiſirs honnêtes de la vie, & l'éxagération de quelque choſe imaginaire ou ſurprenante. Pour moi qui ſuis entre les triſtes chaires des Philoſophes, & qui parle des ingénieuſes rêveries de Thomas, de Scot, de Cajetan, & d'autres, ſans me ſervir d'Atticiſmes, ni des agrémens de l'éloquence Romaine, j'ai ſouvent envie de reprendre mes anciennes études des belles Lettres, de quitter le langage groſſier des Profeſſeurs, & de me ſervir d'expreſſions différentes de celles dont les Philoſophes ſe ſervent ordinairement dans leurs Ecoles. Je ſouhaiterois auſſi que les mots de l'ancien Latium reſtaſſent en cette Ville, où l'on entend tous les jours le langage barbare

des

des Perſes, des Arabes, des Afriquains, & des Moſcovites. De là vient que quand j'ai parlé en public, je ne l'ai pas fait ſans avoir choiſi mes ſujets. D'abord que je fus dans cette Ville Métropole, tres célebre dans tout l'Univers par ſon Commerce, ce qui arriva il y a douze ans, je fis à l'ouverture de nos Ecoles un diſcours que j'intitulai, le ſage Marchand, pour aprendre aux Marchands à trafiquer avec prudence & ſelon les regles ſéveres des Stöiciens. Enſuite des Perſonnes tres conſidérables, & des Politiques avec qui j'étois, étant venus à parler de Machiavel, & quelques uns d'entre eux jugeant trop favorablement de ce dangereux Ecrivain, j'ai fait le diſcours du bon Prince, & j'ai montré que Machiavel ne parle pas de la maniere ordinaire de vivre des Princes, mais de ce qu'un Prince doit faire; & qu'il ne parloit pas comme un hiſtorien qui rapporte ſimplement quelque fait, mais comme un Maitre qui inſtruit, & comme une perſonne qui donne un conſeil. Outre cela comme la variation des ſujets des Orateurs donne du plaiſir, j'ai parlé tantôt de l'Etre de Raiſon, & tantôt de l'Etre Réel, & j'ai trai-

traité l'un & l'autre d'une maniere qui n'auroit pas fait rider le front à Caton, ni lever les sourcils à un Auditeur délicat & difficile à contenter. Les hommes, mon cher Vicquefort, sont faits d'une maniere qu'ils aiment les choses surprenantes, & ont de la vénération pour tout ce qui est merveilleux. C'est pour cette raison que lorsque j'ai parlé de l'ame, & des merveilles du Ciel, j'ai eu soin de ne pas dire toûjours des choses communes, de crainte d'avoir des Auditeurs qui s'endormîssent. Vous n'ignorez pas que les Hollandois vivent entre les tambours & les trompettes, entre les Flottes & les Signaux de combat; & qu'apres s'être rendus célebres par leurs victoires sur Terre & sur Mer, ils traversent par de continuelles guerres la fortune redoutable des Espagnols. Ces choses m'aïant donné du courage, je ne me suis pas contenté de faire des discours propres à persuader, mais je me suis mis à faire des Panegyriques, & j'ai fait l'Eloge des Princes d'Orange, les Peres des Provinces Unies. J'ai fait aussi celui de notre tres florissante République, qui apres avoir établi la paix chez elle, banni la tiran-

nie de ſon Païs, domté l'Orient, ruiné les forces de l'Occident, a rempli tout l'Univers de la gloire de ſon nom & de ſes exploits. Enfin comme l'Eloquence n'eſt nullement incompatible avec les choſes divines, et que les beaux éxemples de ces grandes lumieres de la primitive Egliſe, Baſile, Chryſoſtome, Ambroiſe Jerome, & d'autres tres éloquens Ecrivains Grecs & Latins en ſont autant de preuves évidentes, j'ai tâché de parler plus au long & d'une maniere plus élégante, de la Crêche, & de la Croix de Jeſus Chriſt notre Sauveur, afin que nous ne paſſions pas pour des ingrats envers celui qui eſt l'Auteur de toute Eloquence.

Pluſieurs raiſons, Monſieur, m'engagent à vous dédier ce petit Livre des Oraiſons que j'ai compoſées. La premiere eſt, que vous vous étes appliqué dés votre jeuneſſe aux études qui nous forment aux belles lettres & à l'élégance, & que vous déploïez votre éloquence, non à la vérité dans les Ecoles, mais dans les Cours, & en préſence des Princes & de ceux qui gouvernent les Peuples. La ſeconde raiſon eſt que vous m'avez ſi ſouvent entendu parler ſur ce ſujet,

jet, que je ſuis maintenant obligé de vous avertir, qu'une Oraiſon qu'on a prononcée en notre préſence fait plus d'effêt qu'une qui aura été ſimplement miſe par écrit; puiſque l'action de celui qui parle donne à la premiere plus de feu & de vivacité, & la rend plus animée & plus élevée tout enſemble; au lieu que la ſeconde qui eſt deſtituée de toute action perd ſa force quand on l'a lûe. La troiſiéme raiſon eſt l'amitié que j'ai toujours entretenue avec vous depuis que je ſuis en cette Ville. Je confeſſe ingénûment que cette ville a pluſieurs belles choſes qui me touchent fort, & qui me donnent ſouvent beaucoup de plaiſir; comme l'aſpect ſi agréable de tant de maiſons; les forces prodigieuſes de Mars, le grand nombre de vaiſſeaux, & les Arcenaux; la quantité, l'honnêteté, & l'adreſſe de ſes Marchands; les moeurs, la langue, & l'air différent des Etrangers qui y viennent, même du nouveau monde; les Magazins des particuliers, où l'on tient les dépouilles de l'Air, de la Terre, & de l'Eau; les Egliſes, les Clochers, les Tours, & les hauts Phares quon y voit çà & la. Mais tou-

tes

tes ces choſes ne font que divertir la vûe, & attirer nos regards. Pour moi je leur ai toûjours préféré la douce & agréable converſation avec quelques uns de mes amis. C'eſt elle qui me tient lieu de voiture à la Campagne, de délices dans la ville, de Nectar dans les feſtins, de conſolation dans les funérailles, de Syrenes dans les bateaux & ſur l'Eau, de Tableaux & de peintures dans les Allées & dans les Galleries. Entre ces amis, Monſieur, vous ne doutez point que vous & votre famille, vous n'aïez tenu le premier rang, malgré même la jalouſie de ceux qui vous aiment tendrement vous & moi : car pendant que je poſſédois toute votre amitié, vous ne pouviez pas en avoir autant pour d'autres. Pour vous dire la vérité j'ai toûjours admiré en votre perſonne ces grandes vertus, l'érudition, l'étude & l'amour de l'Antiquité Grecque & Romaine, l'honnêteté, la ſincérité, & la fidélité, qui ſont comme autant de fers & de liens qui m'ont ſi fort attaché à vous que je ne ſçaurois maintenant en être ſéparé que par la mort. Et comme vous vous étes fait connoitre dans les Païs les

plus

plus éloignés, & que vous vous y rendez encore tous les jours de plus en plus illuſtre par vos lettres, & par les ſervices que vous avez rendus tant au Public qu'aux particuliers ; vous m'avez auſſi porté çà & là dans les Cours, comme une lettre ſans adreſſe certaine, & vous m'avez procuré la faveur de perſonnes qui ne ſe ſeroient peut-être pas fait un ſcrupule de me vouloir du mal. C'eſt ce que j'ai ſouvent fait ſçavoir à d'autres, & ce que je témoigne encore publiquement par l'inſcription de votre nom, que j'ai mis à la tête de ce petit livre, qui eſt comme un gage de l'amitié que j'ai entretenue juſqu'à préſent avec vous, & qui augmente continuellement. Dieu veuille qu'elle ſoit éternelle, & que vous & tous ceux qui vous appartiennent, vous joüiſſiez toûjours ici bas d'une parfaite ſanté, & ſoiez en l'autre monde éternellement hûreux. C'eſt ce que vous ſouhaite,

Monſieur,

Votre tres humble & tres
obéiſſant Serviteur.

G. BARLEE.

A Amſterdam le 20. Juin 1643.

FIN.

CATALOGUE
DES
LIVRES FRANCOIS,
Qui ſe trouvent dans la boutique de
G BROEDELET
Marchand Libraire.

L'Atlas Hiſtorique ou Introduction à L'Hiſtoire, & à la Chronologie ancienne & nouvelle 3 vol. fol. avec des Cartes.
L'Ambaſſadeur & ſes fonctions par Wicqueford. 4.
Avantures de Thelemaque. 12.
Alaric ou Rome vaincuë. 12.
L'Art de L'Homme d'Epée. 12.
- - de Bien parler François 2 vol. 12.
Amours des Dames illuſtres 12.
Les Apothegmes des Anciens. 12.
L'Année Chretienne. 12. compl.
Bible Des Marets 2 vol. fol. pap. Imper. & Royal.
- - de Meſſrs du port Royal. fol. 3 vol.
- - Idem. 12. 39 vol.
- - de Sacy. 7 vol. 12.

Bi-

CATALOGUS.

Bible Françoiſe. fol à Amſterd.
Bibliotheque Critique par Simon 4 vol. 12.
Berger Fidele Franç. & Ital. 12.
Basnage L'Hiſtoire de l'Egliſe fol. compl.
- - Morale Théologique & Politique 2 Vol. 8.
Clerc Geometrie. 8.
Contes de la Reine de Navarre. 2 vol. 8. avec fig.
- - de Bocace 2 vol. 8.
- - de Pogge Florentin. 12.
Caracteres de Theophraſte. 12.
Curce de Vaugelas. 8.
Dictionaire de l'Académie Françoiſe. 4 vol. fol. à Paris.
- - de Danet François Latin, & Latin François. 2 vol. 4.
- - du Voiageur. 8.
- - de Richelet. 4.
- - le Même. fol.
- - - - - - 4. Nouvelle Edition augmentée.
- - de Veneroni. 4. a Paris.
- - Eſpagnola y Franceſa. 4.
- - Italien François. & François Ital. & Latin Ital. 3 vol. 8.

CATALOGUS.

Dictionaire Italiano Thedesco, e Thedesco Italiano de Castelli. 4.
- - Geographique de Baudrand. 4.
- - Franç. Flamand & Flamend François par Halma. 2 vol. 4.
La Dixme Roiale de Vauban. 12.
Les Délices d'Italie 6 vol. 12. avec fig.
- - d'Espagne & de Portugal. 5 vol. 12. avec fig.
- - de France. 2 vol. 12. avec fig.
- - de la Grande Bretagne 9 vol. 12. avec fig.
- - de la ville de Leide. 8. avec fig.
- - de Pais-Bas. 12.
- - de Champagne aux environ Leide.
Description de l'Isle de Macaçar 8.
Don Quichotte ses avantures. 5 Vol. 12. Compl.
L'Espion Turc dans les Cours d'Europe. 12. compl.
Etat de Tunis, Tripoli & Algers. 12.
Essais de morale avec la Continuation 12. compl.
l'Etat présent de l'Angleterre. 12.
Felibien la vie des Peintres & Architectes 12. compl.
Fortification de Vauban. 8.

Gro-

CATALOGUS.

Grotius le Droit de la nature & des gens. 3 vol. 12.
Geographie de Sanſon. 4.
Grammaire French & Engl. 8.
- - Eſpagn. & Franc. 8.
- - Françoiſe. 12.
Gaſſendi Philoſophie d'Epicure. 12. compl
l'Homere 3 vol. 12.
- - de Madame Dacier 3 vol. 12.
Horace de Tartaron 2 vol. 12.
- - de Dacier 10 vol. 12. Nouv. Edit.
Harangues des anciens Grecs & Latins. 2 vol. 12.
Hiſtoire de Jean Hus & Jeron. de Prague 12.
- - des Juifs par Basnage. 12, compl.
- - - - le Même. fol.
- - de Louis le Grand par Médailles fol.
- - de Gregoire le grand. 4.
- - de Charles VI. par Laboureur. fol.
- - du Monde par Chevreau. 2 vol. 4. Paris.
- - della Conquiſta du Mexico. fol. avec fig.
- - de la conqueſte du Mexique. 12.
- - de l'Egliſe, par Godeau. 12. compl.
- - - - par Sueur. 12. compl.

CATALOGUS.

Hiſtoire d'Angleterre par Larrey. fol.
- - de la ligue de Cambrai. 12.
- - du Cardinal Ximenes. 12.
- - du Cardinal Portecarero. 12.
- - des Ducs de Bourgogne. 12.
- - - - de Savoie. 12.

Hiſtoire de la Réformation d'Angleterre par Burnet. 12. à Genev. & à Amſt.
- - de l'Egliſe Greque par Ricaud. 12.
- - des amours d'Eloiſe & d'Abelard. 12.
- - Métallique de la Hollande. 8. compl. avec fig. 3 vol.
- - Galante de la Ducheſſe de Chatillon. 12.

Hieron, ou Portrait des Rois Grec. & Franc. 8.

Imitation de Jeſus Chriſt par Bellegarde. 2 vol. 12.
- - - - - - par du Beuil. 12.
- - - - - - par Corneille. 12.

Lettres du Cardinal d'Oſſat. 5 vol. 12.
- - de Bentivoglio. 12.
- - de Lorredano. 12.
- - de Rabutin. 12. compl.
- - de Vaumoriere. 2 vol. 12.
- - touchand l'Etat d'Italie. 12.
- - Hiſtoriques & galantes par Madame du Noyer. compl. & ſeparé. 12.

La-

CATALOGUS.

Lamy Eléments de Mathématique. 12.
Lucien de la traduction de Perrot d'Ablancourt. 2 vol. 12.
- - en belle humeur. 2 vol. 12.
- - d'Estrades, d'Avaux, & Colbert. 3 vol. 12.
Loc de l'Entendement Humain. 4.
- - L'Education des Enfants. 8.
- - Oeuvres Posthumes. 12.
Mezeray Abregé de l'Histoire de France 6 vol. 12.
Mémoires de Rabutin. 3 vol. 12.
- - de Comines. 3 vol. 8.
- - & Négotiations Secretes touchand la paix de Munster. 4 vol. 8.
- - de la paix de Nimegue avec la continuation. 12. compl.
- - de Ryswyck avec la Continuation 12. compl.
- - de Jean de With. 12.
- - des guerres d'Italie. 2 vol. 12.
- - de Ludlou. 2 vol. 12.
- - de Mr. L. D. D. R. 12.
- - d'Ablancourt. 12.
- - d'Aubery. 12.
- - de la Marquise du Fresne. 12.
- - de Madame du Noyer 12. compl. & separé.

CATALOGUS.

Memoires de la Comteſſe D.... 12.
- - de Brantome. 2 vol. 12.
- - d'Artagnan. 12. 3 vol.
Morale de Tacite par Amelot de la Houſſaie. 8.
Monuments Autentiques de l'Egliſe Greque. 4
Mallet Traveaux de Mars. 3 vol. 8. avec fig.
- - Geometrie Practique 3 vol. 8. avec fig.
Mercure galant compl. & ſeparé. 12.
Nicole œuvres diverſes compl. & ſeparé. 12.
Nouvelles avantures de Don Quichotte 2 vol. 12.
Oeuvres de Moliere 4 vol. 12.
- - de P. & T. Corneille. 10 vol. 12.
- - de Racine. 2 vol. 12.
- - de Dancourt. 12. compl.
- - de Regnard. 2 vol. 12.
- - de St. Euvremond. 12. compl.
- - de Rabelais. 8. compl.
- - de Boileau. 12.
- - du Pere Rapin. 3 vol. 12.
- - de Cyrano Bergerac. 2 vol. 12.
- - de Benſerade. 12.
- - de Chevreau. 12.
- - de Bellegarde. 12. compl. & ſeparé.

Oeu-

CATALOGUS.

Oeuvres de le Noble. 12. comp. & ſeparé.

- - Mathematiques de Pardies. 12.

- - de la Fontaine compl. & la ſeparé. 12.

- - de Lucrece 2 vol. 12. Lat. & Franç.

Opuſcules du Cardinal Bellarmin. 12. compl.

Opera di Moliero. 4 vol. 12.

Origine contre Celſe. 4.

Les Philippiques de Demoſthene 12.

Poiret l'Oeconomie divine. 7 vol. 12.

Philoſophie de Regis. 7 vol. 12.

Puffendorf introduction a l'Hiſtoire. 4 vol. 12.

Poëſies de Monſr. la Mothe. 2 vol. 12.

- - de Deshoulieres. 8.

Pictet la morale Chretienne. 2 vol. 4.

- - Theologie. 2 vol. 4.

Project d'une nouvelle méchanique. 4. avec fig.

Plaidoiez de Monſr. le Maitre. 4.

Regles des cinq. ordres d'Architecture par Vignole avec fig.

Recueil des harangues de l'Academie 2 vol. 12.

- - des Voiages aux Indes Orientales 12. compl.

CATALOGUS.

Recueil des toutes les opera. 12. 11 vol.
- - des Poëtes François 5 vol. 12.
- - des traitez depuis la paix de Munſter juſqu'à l'année 1709. par du Mont. 2 vol. 12.
Satyre Menippée. 3 vol. 8.
Strada de la Guerre de Flandre par du Reyer 3 vol. 12. avec fig.
Les ſoliloques de St. Auguſtin. 8.
La Science des Médailles. 12.
Sermons de Bourdaloue. 4 vol. 12.
- - - - - - - ſur les myſteres 2 vol. 12.
- - Sur les Fêtes des Saints. 12.
- - de du Boſc. 7 vol. 8.
- - de Meſtrezat 2 vol. 8.
- - de Girouſt. 3 vol. 8.
- - de Jurieu. 8.
- - de Saurin. 8
- - de Fauſcheur. 8.
- - de Martin. 2 vol. 12.
Tilemont Mémoires Eccleſiaſtiq. compl.
- - L'Hiſtoire des Empereurs. 12. compl.
Temple Oeuvres diverſes. compl. & ſeparé. 8.
Teſtament (Nouv.) à Bruſſel.
- - - - - 8. à Londres.

Te-

CATALOGUS.

Teſtament (Nouv.) de Monſr. le Clerc. 4.
- - - - - 4. vol. 8. à Treveox.
- - - - - 2 vol. 12. à Mons.
- - - - - 4 vol. 120. à Bruſſell.

Voyage d'Alep à Jeruſalem. 12.
- - du Chevalier Chardin. 10 vol. 12. avec fig.
- - d'Italie par Miſſon. 3 vol. 12.
- - de Leguat. 2 vol. 12.
- - de Dampier. 12.
- - de Monſr. Tavernier.

Vie de Jean & Corn de With. 2 vol. 12.
- - du Cardinal Richelieu. 2 vol. 12.
- - du Pape Sixte. 5. par Leti. 12.
- - de Charles 5. par Leti. 4 vol. 12.
- - de Colbert. 12.

Le Vaſſor l'Hiſtoire de Louis XIII. Tom. 10. 12.

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Wicquefort, Abraham van,

Lettres

Amsterdame 1722
Epist. 947
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10404269-3